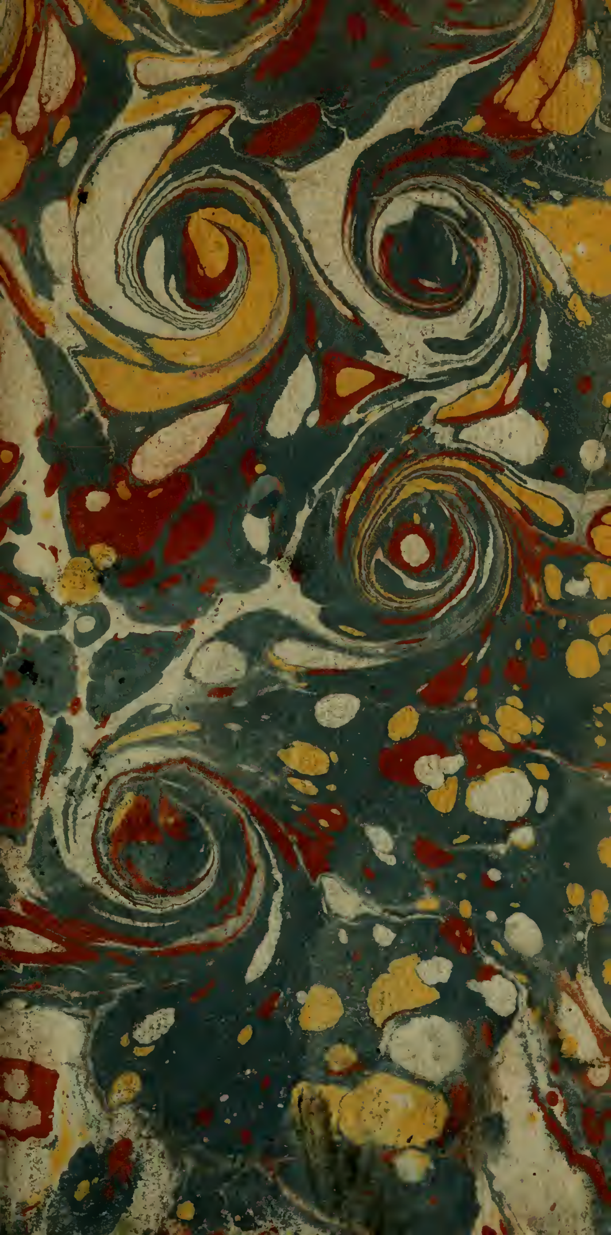



PACE ET BELLO PARATUS
Fraser,
of Auchnagarn.





VOYAGE
LITTERAIRE
DE LA GRECE.

VOYAGE LITTERAIRE DE LA GRECE,

OU

LETTRES SUR LES GRECS ANCIENS ET MODERNES,

Avec un Parallèle de leurs Mœurs

Par M. GUYS, Négociant,
De l'Académie de Marseille.

TOME PREMIER.

Prix 4 liv. Brochés.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S.-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

CEs Lettres curieuses sur la Grèce, adressées à M. *Bourlat de Montredon*, homme très-instruit & amateur éclairé des Arts, sont véritablement historiques. Elles n'ont point été fabriquées après coup dans le loisir du cabinet, comme tant de Voyages & de Romans dans ce genre : elles ont été réellement écrites sur les lieux qu'a vu l'Auteur, à mesure qu'il remarquoit des rapports entre les Grecs Modernes, & les Anciens, dont il étoit bien rempli, comme on le verra par toute l'érudition qu'il y a semée.

M. Guys, Négociant distin-

gué par ses connoissances & par son sçavoir, persuadé que les Belles-Lettres ne sont point incompatibles avec le Commerce, les a cultivées avec soin ; & ce n'est pas ici le premier ouvrage qu'il a donné au Public. Il ne conservoit ces Lettres que pour l'usage de ses enfans, qu'il destine à voyager comme lui ; mais il les avoit communiquées à plusieurs de ses amis. Et, comme tous unanimement les ont jugé dignes de l'Impression, il n'a pu resister à leurs instances.

Comme, en qualité d'Editeur, notre témoignage pourroit être suspect de quelque prévention, nous attendrons sur ces Lettres le jugement du Public, sans prétendre lui donner notre goût par-

ticulier pour la règle du ſien, ainſi que tant d'Ecrivains l'oſent faire, même pour leurs propres ouvrages : confiance qui doit moins ſurprendre encore que le ſuccès qu'elle a d'ordinaire.

L'inégalité des deux Volumes provient des augmentations que l'Auteur a jugé à propos de faire dans le tems que la matiere étoit déjà diſtribuée ; ce qui ne fait rien perdre à l'ouvrage.

Un livre de cette nature ſembloit demander quelques ornemens ; & le Deſſin ni la Gravûre ne pouvoient être mieux employés qu'à repréſenter les objets intéreſſans qu'il nous décrit. Mais la Gravûre eſt ſi longue, que le Public n'auroit joui de long-tems de ces Let-

tres. Il auroit fallu, d'ailleurs, augmenter à proportion le prix d'un ouvrage dont il paroît que les Gens de Lettres feront beaucoup plus d'uſage que les Gens du Monde, pour qui principalement on orne les livres.

Si l'ouvrage eſt goûté, on pourra le réimprimer *in*-4°. pour les Amatéurs, avec tous les ornemens dont il eſt ſuſceptible.



TABLE
DES LETTRES.

Tome premier.

Fin de la Table du Tome premier.

TABLE
DES LETTRES.

Tome second.

---

* *Cette Lettre, inſérée dans le premier volume, a été répétée ici par mépriſe.*

Fin de la Table du Tome ſecond.

Fautes à corriger dans le premier Volume.

PAge 15. *lig.* 13. de Zouana & de Kodura, *lisez* Zonana & de Kodara.

Page 96. *lig.* 5. qui ne connoit, *lis.* qui ne connois.

Ibid. lig. 6. qui en est, *lis.* qui en es.

Page 93. *lig.* 17. de l'enjoûment, *lis.* de l'engoûment.

Page 105. *lig.* 1. on est chez un Roi, *lis.* ou est chez soi, Roi.

Page 112. *lig.* 18. Macromati, *lis.* Mavro mati.

Page 162. *lig.* 3. en remontant, *telat videt*, lisez *tela videt*.

Page 172. *lig.* 9. la tête en haut, *lis.* la tête en bas.

Page 190. *lig.* 11. oploplocia, *lis.* oploplœia.

Page 192. *lig.* 2. Sfauhiotes, *lis.* Sfacchiotes.

Page 202. *lig.* 12. Midos, *lis.* Midas.

Page 207. νασγι *lis.* νάυγι.

Ibid σγένη *lis.* βιένι.

Page 211, *lig.* 20, au lieu de *Chio*, lisez *Ghio*, ou *Kemlik*, anciennement *Cius*, Bourg de la Bithynie, situé près des bords du Golfe de Mondagna.

Page 292. *lig.* 21. parais, *lis.* parats.

Page 325. *lig.* 5. en remontant, mathiaron, *lis.* mathiasou.

Page 333. *lig.* 15. dimiles, *lis.* dimittes.

Page 348. *lig.* 5. en remontant, flotter auprès du rivage, *lis.* flottant.

Page 400. *lig.* 8. appartenoit , *lis.* appartenoient.

Ibid. lig. 15. avoit fait , *lis.* avoient fait.

Page 410. *lig.* 21. Suivant la Loi Turque , &c. Cet article & le suivant , n'étant pas de M. de Montesquieu , ne doivent point avoir de guillemets.

Fautes à corriger dans le second Volume.

PAge 13. *lig.* 3. d'un soldat ignorant , *lisez* soldat ignorant.

Page 14. *lig.* 19. Romanus Lecaperus , *lisez* Romanus Lecapenus ,

Page 16. *lig.* 13. Maisons , d'Athènes dont, *lisez* Maisons d'Athènes , dont.

Page 47. lig. 4. en remontant , ἱμερο εν τα , *lis.* ἱμεροεντα.

Page 107. *lig.* 13. au Ministere , *lis.* au Ministre.

Page 124. *lig.* 9. en remontant , ἢ λτιμικῶν , *lis.* ἢ λιμικῶν.

Page 128. *lig.* 11. en remontant, de Epidémies, *lis.* des Epidémies.

Page 210. *lig.* 2. confié , *lis.* confiée.

Page 213. *lig.* 14. en remontant , Nyssée , *lisez* Nicée.

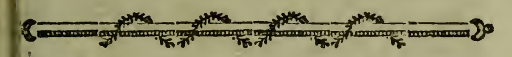
Page 217. d'un Scythe farouche , qui, *ajoutez* suivant la tradition des Annales Turques.

Page 218. *lig.* 3. La destruction des armées Turques, *lis.* la défaite de l'armée Turque.

VOYAGE



VOYAGE
HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE,
OU
LETTRES SUR LA GRECE.



LETTRE PREMIERE,
à M. *D. B****.

De Constantinople le 10 Janvier 1750.

Vous voulez, Monsieur, que je vous [r]ende un compte exact de l'usage que [j]'ai fait de mon loisir depuis que je suis

à Conſtantinople, où vous ſavez que les affaires du Commerce ne prennent pas tous les momens du Négociant le plus appliqué. Vous me demandez ſi, dans mes voyages & mes courſes, j'ai plus étudié les Inſcriptions que les hommes. Je ne refuſe pas de vous ſatisfaire; je dois trop à vos ſages conſeils, pour n'être pas empreſſé de vous faire part de tout ce que j'ai fait pour en profiter.

J'ai ſuivi vos leçons & votre exemple: j'ai vu, j'ai lu, j'ai comparé, j'ai fait des notes de tout. Je vais raſſembler des feuilles éparſes, & tâcher de former une ſuite de mes recherches pour vous les communiquer, & les ſoumettre à votre jugement.

J'ai d'abord obſervé les diverſes Nations qui, dans cette immenſe Capitale, frappent les regards des Voyageurs, de maniere à pouvoir être diſtinguées les unes des autres d'un coup-d'œil. Cette étude eſt très-utile à un Commerçant par rapport aux relations indiſpenſables qu'il doit avoir, & aux affaires qu'il négocie: elle eſt auſſi très-néceſſaire à tout homme qui veut ſe connoître & ſe juger. Je me ſuis prin-

cipalement attaché aux Grecs, parce que ce peuple sera toujours intéressant; parce qu'on ne peut lire l'Histoire Ancienne, sans commencer par celle des Grecs; enfin parce qu'il est bon que les Voyageurs avides de retrouver chez eux des monumens qui n'existent plus, sachent qu'à leur défaut les habitans des lieux qu'ils embellissoient, méritent encore notre attention.

Homere a peint fidelement les mœurs & les usages des hommes de son tems. C'est à Troye, sur le Cap Sygée, à Tenedos & à Smyrne, qu'il faut lire ce Poëte, & ceux qui nous transportent, comme lui, dans le siecle où ils vivoient. Indépendamment de cet avantage, j'ai goûté le plaisir de lire délicieusement sur les bords de l'Hebre, dans les Géorgiques de Virgile, le bel Episode d'Orphée & d'Euridice. Vous auriez eu, Monsieur, comme moi, la satisfaction de vérifier en passant ce que Diodore de Sicile dit (*liv.* 4.) d'Aristée, pere du fameux Actéon: « qu'étant monté sur le sommet du mont Hœmus, il disparut tout-à-coup aux yeux des Barbares & des Grecs, qui le prirent pour un Dieu »: & vous auriez reconnu que

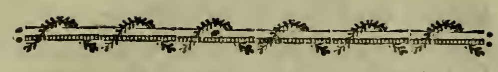
l'Hiſtorien, plus éclairé que les Barbares ou les Grecs mêmes de ce tems-là, auroit dû ajoûter, que cette haute montagne étant toujours couverte à ſa cime d'un brouillard épais, il n'étoit pas étonnant que ce nuage eût enveloppé & dérobé aux yeux des ſpectateurs Ariſtée.

Je reviens à mes obſervations & à mes notes, que je me propoſe de vous communiquer à meſure que mes occupations me le permettront. Je vous expoſerai les traits de reſſemblance que j'ai trouvés entre les anciens Grecs & les modernes dans un grand nombre d'uſages que ceux-ci ont fidelement conſervés. Je ne rapporterai pas ſur les monumens qui nous reſtent, ce que d'autres ont dit avant moi; mais je parlerai d'une inſcription que je n'aurai trouvée dans aucune autre relation, & qui, par conſéquent, aura échappé à ceux qui m'ont précédé. Je ne ferai mention des Turcs qui vous ſont connus, que relativement aux anciens uſages qu'ils ont adoptés. Je ſuivrai les Grecs de préférence, & j'ajoûte, par inclination. En allant à Smyrne, j'ai déja rendu à Phocée l'hommage que tout Mar-

ſeillois doit aux fondateurs de ſa Patrie. C'eſt à ma priere que M. le Comte Deſalleurs, alors Ambaſſadeur à la Porte, avoit accordé une patente de Conſul à un Papas Phocéen qui, pendant la guerre avec les Anglois, avoit rendu les plus grands ſervices aux Capitaines Marſeillois, qu'il appelloit *ſes freres*, en les avertiſſant des dangers qu'ils avoient à craindre des Corſaires, & leur donnant tous les ſecours qu'il pouvoit. Les Marſeillois, en paſſant devant Foglieri, peuvent-ils voir avec indifférence *il paterno nido*, ſans deſirer de s'y arrêter, & de voir le berceau, c'eſt-à-dire, la barque de Pêcheurs d'où ils ſont ſortis ?

Je ſuis, &c.





DEUXIEME LETTRE.

MONSIEUR,

AVANT de vous parler des Grecs, je dois vous dire un mot des Turcs, des Arméniens & des Juifs, pour vous faire connoître le caractere, les mœurs & les occupations qui les distinguent les uns des autres, en les envisageant sous les rapports qu'ils ont avec les Négocians étrangers qui viennent s'établir à Constantinople. C'est un extrait de mes Mémoires sur le Commerce du Levant que je vous présente, & qui doit précéder les recherches dont j'ai à vous entretenir. Je pourrai, d'ailleurs, avoir occasion de vous parler quelquefois de ces différentes Nations, qui forment le peuple nombreux de la Capitale de l'Empire Turc, & vous les reconnoîtrez aisément d'après l'esquisse que j'en vais tracer. Souvenez-vous que c'est un Négociant qui écrit, qui donne ses premiers momens à ses affaires ou à ses devoirs, & qui lit ensuite pour se délasser Pausanias, Ho-

mere & Virgile. Du tems d'Horace, le plaiſir de ſe tranſporter en eſprit dans l'antiquité par la lecture, *Veterum libris*, étoit celui que l'on goûtoit principalement dans le ſilence & le repos de la campagne, où l'on aimoit à oublier les embarras de la ville, & les ſoucis d'une vie laborieuſe & agitée (1).

Si quelqu'un eſt à portée d'étudier & de connoître le caractere des Nations, c'eſt le Négociant qui commerce avec elles, qui voit les hommes dans ces occaſions où leur intérêt ne leur permet plus de ſe déguiſer, & qui, s'attachant à découvrir leurs vices, leurs vertus, leurs paſſions, leurs beſoins & même juſqu'à leurs fantaiſies, tâche d'en faire ſon profit, & de les faire ſervir à ſa propre utilité. Conſtantinople eſt la capitale d'un grand Empire, & le lieu le plus propre pour un trafic immenſe. Le Serrail attire tout l'argent des Provinces, ainſi que les productions & les richeſſes des pays les plus éloignés. Autour de ce gouffre, où l'or & l'argent vont s'engloutir ſans retour, toutes les Nations du monde s'aſſemblent,

(1) *Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.*

ſe réuniſſent, s'exercent à l'envi & ſe diſputent, par une utile concurrence, le prix de l'induſtrie & des talens. Un peuple nombreux, mais ignorant & avide de nouveautés, regarde avec étonnement les biens & les ſuperfluités que nos ouvriers lui fourniſſent; bientôt le goût & l'habitude en font pour lui des beſoins, & offrent au commerce la plus grande conſommation.

Le Négociant François, à Conſtantinople, a journellement affaire à des Turcs, à des Grecs, à des Arméniens, & à des Juifs; il trouve d'ordinaire le Turc peu traitable, toujours avide, & quelquefois eſclave de ſa parole; le Grec délié, fin & fourbe; le Juif intriguant & ſans foi; l'Arménien lourd, avare & groſſier. Ces Nations ſont encore diſtinguées par les mœurs, les manieres, le langage, les coutumes, & même par les habillemens. On trouve auſſi parmi elles les vertus & les talens qui ſont de tous les pays.

Elles ont toutes leurs loix & leur juſtice particulieres. Le Turc eſt jugé par le Cadi, ou au Divan du Grand-Viſir: les Grecs & les Arméniens ſont ſcrupuleuſement ſoumis à leurs Patriar-

ches, qui prononcent aiſément l'effrayante excommunication que l'on ſollicite, & que l'on obtient contre un débiteur de mauvaiſe foi. Le Juif plaide ſa cauſe devant le Rabin, dont la Sentence eſt ſans appel.

Les Arméniens forment la nation la plus nombreuſe, la plus riche & la plus ſage : gens laborieux, infatigables, robuſtes, vivant de peu & durement, ils exercent tous les métiers pénibles. Accoutumés à vivre dans l'intérieur des Provinces, ils aiment les chevaux, & les connoiſſent parfaitement; ils ſont marchands & voyageurs; ils compoſent preſque toutes les caravanes, & font la plus grande partie du commerce de la Perſe & des Indes. La plûpart des *Sarrafs* ou changeurs de la monnoie, ſont Arméniens; de-là viennent leurs grandes richeſſes. Les Sarrafs prennent un droit modique pour viſiter la monnoie qu'on ne reçoit que de leurs mains; mais ils gagnent conſidérablement ſur les eſpeces qu'ils achetent à vil prix, lorſqu'elles ſont décriées, & ils les font paſſer enſuite dans les paiemens qu'ils font pour les Grands, auxquels ils prêtent, au plus haut change, qui eſt de 24 à 30

pour cent. Un Turc riche obligé de donner une ſomme à la Porte pour payer une charge qu'on le force d'accepter, affecte d'emprunter à un change onéreux pour paroître mal à ſon aiſe, & ne pas faire montre d'un bien accumulé en ſecret, dont la connoiſſance ſerviroit au Gouvernement de prétexte pour l'en dépouiller.

Ainſi Racine, dans *Bajazet*, à raiſon de dire :

> Un Viſir aux Sultans fait toujours quelque ombrage ;
> A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
> Leur dépouille eſt un bien qu'ils doivent recueillir,
> Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir (1).

Les Grecs, autrefois maîtres de la m-r, & jaloux de cette poſſeſſion, ne l'ont pas abandonnée ; ils ont continué la navigation & la pêche. Ils n'ont pas pour concurrens les Juifs, qui, quoique répandus par tout, ſont peu propres

(1) Act. 1. Sc. 1.

à un métier hasardeux ; ni les Arméniens, qui n'ont pas habité les bords de la mer. Ainsi l'Arménien, agreste & prudent, fait le trafic intérieur d'une Province à l'autre, & ne connoît rien au-delà ; le Grec plus instruit, plus délié & poli par le commerce maritime, fait celui d'une Isle à l'autre, & des Isles avec la Capitale de l'Etat. Le Turc, maître du Pays, commerce peu, ne fait point de spéculation, & ne veut rien perdre : le riche accumule par l'ambition de s'élever ; le pauvre obéit & travaille. Le Juif souple & actif se mêle & s'incorpore dans ces trois Nations, sans se confondre avec elles, les sert également, en est le lien, & n'en fait, pour ainsi dire, qu'un tout sur lequel il vit ; il se soutient, & se perpétue autant par son industrie que par sa fécondité.

On sait que les Génois ont ouvert les premiers le Commerce du Levant, & celui de la mer Noire, où ils avoient des établissemens considérables. Les Génois ayant perdu *Caffa* & tout ce qu'ils possédoient par les révolutions dont l'histoire est connue, les Vénitiens & les Hollandois, dans leur différens

traités avec la Porte, avoient presque obtenu la liberté de la navigation de la mer Noire. Mais soit qu'ils aient été traversés par des concurrens, ou par les grands Douaniers, qu'ils n'ont pas su mettre dans leurs intérêts, ils n'ont jamais pu jouir de ce privilege; & il paroît que les uns & les autres ne pensent plus à le solliciter. Les Turcs, plus avisés, plus intéressés même qu'ils ne l'étoient autrefois, n'accordent pas aisément ce qu'ils ont une fois refusé. Le besoin seul peut leur arracher ce que la raison ne sauroit obtenir; & comme les usages ont chez eux la force des loix, & même encore plus de force, ils se déterminent plutôt à porter une nouvelle loi, qu'à changer un ancien usage.

Le Commerce de la mer Noire est donc réservé aux gens du pays, ou aux sujets du Grand-Seigneur. Ce sont des Arméniens, des Grecs & des Juifs qui le font; les Turcs s'y intéressent aussi quelquefois (1), & ils pourroient, avec des capitaux plus considérables qu'ils possédent, le faire plus avantageusement que les autres. Mais les Turcs,

(1) Les Janissaires font aujourd'hui un peu de commerce sur la mer Noire.

comme je l'ai déja dit, ne feront jamais des négocians riches & nombreux, parce qu'ils ſont eſclaves du deſpotiſme ; or les eſclaves ne cherchent pas à enrichir le pays, ni à faire circuler leurs fonds, mais à s'enrichir eux-mêmes pour jouir en accumulant. Auſſi les Négocians riches parmi les Turcs n'oſent-ils pas faire montre du bien qu'ils poſſedent, & cachent-ils leur opulence avec ſoin, même en Egypte, où ils ſont plus libres, ou moins expoſés.

M. *Remuſat*, mon oncle, m'a raconté plus d'une fois un trait remarquable d'un riche Négociant Turc, nommé Méhémet Effendi, qui faiſoit le pauvre dans la crainte d'être employé par le Gouvernement. Ce Négociant faiſoit, avec ſes propres vaiſſeaux, le commerce d'Alexandrie & de la mer Noire. Il devoit à mon Oncle une ſomme conſidérable, mais le terme du paiement n'étoit pas échu, lorſqu'il fut attaqué de la peſte. Il fit auſſi-tôt appeller M. Remuſat, qui étant informé de ſa maladie, n'oſa pas l'aller voir, & ſe contenta de lui envoyer ſon Courtier Juif. Le Turc, qui étoit mourant,

dit au Juif : *Voilà l'argent que je dois à ton maître ; je n'ai pas voulu en mourant le laiſſer dans la peine ; mais dis lui que le terme du paiement n'eſt venu, que parce que ma fin approche.*

Les Grecs ſont fins, inconſtans, glorieux & ſouvent prodigues par oſtentation : quelques-uns ſont commerçans, & font des entrepriſes hardies Les principaux d'entr'eux ſont *Capi Kiaya*, ou chargés à la Porte des affaires de leurs Princes de Valachie & de Moldavie. Les Grecs forment un corps de Drapiers acheteurs, un autre de Vendeurs d'étoffes, & un troiſieme de Marchands de pelleteries, qu'ils vont eux-mêmes acheter en Ruſſie.

Les Juifs, plus répandus, plus pauvres, mais plus unis entr'eux que tous les autres, négocians, ouvriers, voyageurs, courtiers, agioteurs, exercent tous les arts, tous les métiers, ont tous les talens comme tous les vices, ne connoiſſent que leurs propres loix, & ſont toujours prêts à violer toutes les autres. Ingénieux, adroits, grands calculateurs ; auſſi vains & magnifiques dans leurs maiſons, que rampans & mépriſés dans toutes celles où ils s'introduiſent, & où ils ſont appellés ; propres

à toutes les affaires, ſouvent dangereux, & preſque toujours néceſſairès par leur activité & leur induſtrie : ils ſont les agens de toutes les Nations commerçantes raſſemblées dans cette Capitale, & toutes les Nations, même celles du pays, ſont devenues leurs tributaires. Il faut avouer auſſi qu'on a vu parmi eux des hommes de génie, qui ont été les oracles de leur Nation, & d'une probité rare : les noms de *Sonzino*, de *Kamki*, d'*Angel*, de *Fonſeca*, de *Zouana* & de *Kodura*, ſeront toujours chez eux en vénération.

Les Juifs communément ne travaillent pendant toute la ſemaine, que pour le jour du Sabbat ; & le fruit du travail de l'année eſt principalement deſtiné à payer les dépenſes qu'ils font pendant leurs fêtes, qui durent pluſieurs jours, & qui reviennent aſſez ſouvent. La néceſſité de travailler, non pour vivre, mais pour dépenſer, les appauvrit & les rend quelquefois encore plus frippons qu'ils ne ſont induſtrieux.

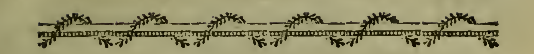
Les Francs prêtent aux Arméniens & aux Juifs ; ils vendent aux Turcs, aux Grecs & aux Juifs par l'entremiſe de ces derniers.

Les Turcs puiſſans & en place, ſont dangereux ; ils ne connoiſſent pour loi qu'une volonté deſpotique ; ils ont ce qu'on appelle une *avanie* toujours prête, pour ſe libérer de ce qu'ils doivent à un particulier. Ce n'eſt donc pas au particulier, mais au corps national à traiter & à ſtipuler avec eux, quand une néceſſité abſolue l'exige.

Les Turcs, marchands & acheteurs, ſont également à craindre ; ils exigent les mêmes précautions & les mêmes ménagemens : on ne ſauroit obſerver trop de formalités en conſultant leurs loix & leurs uſages, quand il s'agit de contracter un engagement avec eux.

Il faut néceſſairement connoître les Turcs, pour les ménager & ſe précautionner contr'eux ; les Juifs, pour s'en ſervir au beſoin ; les Grecs, pour leur vendre avec avantage & les rendre dépendans ; les Arméniens, pour démêler à travers l'uniforme de la Nation, la ſolidité de ceux qui méritent une confiance bien placée. Il faut avoir l'œil ſur tous, parce que tous ſe réuniſſent, & font, pour ainſi dire, cauſe commune contre la Nation ſupérieure qui vient commercer avec eux.

Je ſuis, &c.



TROISIEME LETTRE.

J'ÉTOIS, Monſieur, ces jours paſſés en Aſie, & je m'étois aſſis au haut de la montagne du *Géant*, qui eſt à l'entrée de la mer Noire. Je découvrois dans le plus beau jour un pays immenſe; & pour me conſoler de ce qu'on n'y trouve plus les monumens, ni les villes floriſſantes qu'on y voyoit autrefois, je répétois ce que diſoit un ancien Voyageur, qui parcourut toute la Grece dans le deuxieme ſiecle (1) : « La fortune ſe joue ſans ceſſe des » choſes d'ici-bas, rien ne lui réſiſte. » Que reſte-t-il de Mycenes, qui, du » tems de la guerre de Troye, com- » mandoit à toute la Grece; de The- » bes en Béotie, qui ſe faiſoit crain- » dre & reſpecter de tous les Grecs? » Thebes en Egypte, Orchomene dans

(1) Pauſanias, qui vivoit ſous Antonin le Philoſophe, *l.* 2.

» le pays des Myniens, Delos qui s'eſt
» vue ſi floriſſante par ſon commerce,
» que ſont-elles devenues ? ».

Après tant de révolutions dont l'Hiſtoire vous eſt connue, des Conquérans barbares ont achevé de détruire ce que le tems avoit épargné, & des Curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter. Il ne faut donc plus chercher les chef-d'œuvres des anciens Artiſtes dans la Grece ; les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les Lettres & les Sciences que les Medicis appelloient de toutes parts. Les Grecs ne conſervent plus que le triſte ſouvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnoître. Dans les iſles de l'Archipel, c'eſt un vil peuple livré à la miſere, à l'ignorance & à la ſervitude ; dans les villes, ce ſont des eſclaves riches & orgueilleux. A Athenes, un Papas ignorant harangue encore ce peuple, qui a eu des Eſchines & des Demoſthenes pour Orateurs : *triſtes reliquiæ Danaüm.*

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'aviliſſement ſous les derniers Empereurs. Au ſiege de Conſtan-

tinople, attaquée par les François, on eſt indigné de voir la lâcheté des Grecs qui, joints aux Vénitiens pour combattre les Génois ſur le Boſphore, reculent honteuſement. Leurs plus grands & leurs derniers efforts, pour conſerver leur liberté, ont été ceux des Candiots, qui auroient dû laſſer les Vénitiens par leurs fréquentes révoltes & par le ſang qu'ils ont répandu pour ſecouer le joug de la République. Ce Peuple enfin, ſoumis aux Turcs, s'eſt accoutumé à porter le poids de ſes chaînes. Il conſerve une ombre de liberté, en nous rappellant qu'anciennement les Grecs en ſentoient moins la perte, dès qu'on leur laiſſoit leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Mais ce peuple, toujours intéreſſant, mérite encore notre attention; & ſi je m'attache à démêler les caracteres naturels qu'il a conſervés, c'eſt qu'on ne voit pas pour la premiere fois des enfans dont les peres nous ſont connus, ſans chercher d'abord ſur leur viſage les traits de reſſemblance qui doivent les faire reconnoître.

M. Spon (1) a obſervé que les vertus

(1) Tom. II. p. 356.

des Grecs ſont la frugalité, la chaſteté, l'amour du travail, la patience dans les perſécutions ; mais que l'irréligion, l'avarice, la vanité, le menſonge & l'emportement ſont leurs défauts eſſentiels.

Pour moi, j'ai trouvé les Grecs tels que nous les peignent leurs Hiſtoriens, & Thucydide ſur-tout, artificieux, vains, ſouples, inconſtans, avides de gain, amateurs de la nouveauté, peu ſcrupuleux ſur les ſermens, &c. J'ai vu parmi eux de bons Pilotes, des Marchands, des Voyageurs & des Anacréons modernes, dont on répete les chanſons : mais ce Peuple eſt généralement abattu ſous le joug qui l'accable. Un Pacha, dans les Provinces de la Grece, repréſente un Préteur Romain envoyé chez des tributaires. Les Grecs donnent aujourd'hui des Princes à la Valachie & à la Moldavie ; mais comme ils ſont nommés par le Grand-Seigneur, ce ſont les mêmes paſſions, les mêmes brigues & les mêmes diviſions domeſtiques qui les élevent & les déplacent ſucceſſivement. Les Turcs profitent de ces diſſenſions, comme les Romains en profitoient autrefois.

Vous trouvez déja ſans doute, M. dans nos Grecs modernes, beaucoup de conformité avec les anciens, comme dans ces ſtatues mutilées, qui ſubſiſtent encore, on admire des attitudes, des draperies, des contours qui rappellent le bel âge des Arts; mais pourrez-vous croire qu'il y ait encore dans cette Nation, non-ſeulement des Poëtes, mais même des Philoſophes & des Sages? Le caractere & les mœurs de ces derniers contraſtent parfaitement avec la vanité de ceux qui commandent aux autres, & qui, fiers de leur crédit ou de leur opulence, ſe vengent ſur leurs égaux de l'humiliante baſſeſſe avec laquelle ils ſont ſouvent obligés de ramper devant un Officier Turc qui les mépriſe. Il ne faut plus chercher, parmi des eſclaves, ce peuple-roi des beaux tems de la Grece; mais les hommes ſont toujours les mêmes, & ils ont fidelement conſervé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont ſoumis. M. Spon cherchoit Delphes au milieu de Delphes. Il n'en reſte plus en effet, de traces; mais on y retrouve les Grecs, en les examinant de près. On eſt même tenté de pardonner aux Turcs leurs dé-

vaſtations, en ſe ſouvenant qu'un Général Romain (Sylla) détruiſit le premier le fameux Licée, & qu'il fit couper les beaux arbres qui faiſoient l'ornement de l'Académie. Céſar, au contraire, tout piqué qu'il étoit contre les Athéniens, qui avoient embraſſé le parti de Pompée après la bataille de Pharſale, *pardonna aux vivans en faveur des morts.* Rome, en condamnant les Grecs à la ſervitude, à la baſſe adulation & au mépris, les préparoit à porter un joug plus honteux, qui a conſommé leur aviliſſement.

Cependant il ne faut pas croire que les Grecs ne faſſent encore quelquefois quelque retour ſur eux-mêmes, & qu'ils n'aient des momens où ils déploient leur ancienne vivacité. Cet amour de la liberté dont ils furent autrefois ſi jaloux, ſemble de tems en tems ſe rallumer, en jettant quelques étincelles. M. Spon (1) nous en a conſervé un trait qui mérite de trouver ici ſa place. Les Athéniens, dit-il, s'étoient ſoulevés contre le Gouverneur Turc, &

(1) Tom. II, p. 135.

contre d'autres gens en place qui les vexoient. Il étoit queſtion d'un nouvel impôt qu'on vouloit établir ſur leurs marchandiſes. Ils avoient affaire à forte partie; mais l'Arrêt de la Porte, qu'on attendoit, leur donna gain de cauſe. M. Spon les entendant raiſonner ſur l'affaire qui les occupoit, ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il étoit étonné de la hardieſſe avec laquelle ils avoient attaqué les plus puiſſans de la ville. Voici leur réponſe.

« Nous convenons que nous avons » été toujours un peu brouillons; mais » vous ſavez que nous n'avons jamais » pu ſouffrir ceux qui prenoient de » l'autorité ſur nous, & que nous » avons condamné au banniſſement » nos meilleures têtes. L'air du pays » porte cela; & c'eſt une partie de l'hé» ritage de nos Peres, que l'amour de » la liberté. Nous en viendrons à bout, » nous en dût-il coûter à chacun la moi» tié de notre bien ».

Ce trait confirme ſuffiſamment la conformité du caractere des Grecs modernes avec celui des anciens: on trouve encore parmi eux, ainſi que dans tout le Levant, le même attachement pour leurs anciens uſages.

» Si avec cette foibleſſe d'organes, dit M. de Monteſquieu, « qui fait » recevoir aux Peuples d'Orient les im» preſſions du monde les plus fortes, » vous joignez une certaine pareſſe » dans l'eſprit naturellement liée avec » celle du corps (1), qui fait que cet » eſprit ne ſoit capable d'aucune action, » d'aucun effort, d'aucune contention, » vous comprendrez que l'ame qui a » une fois reçu des impreſſions, ne » peut plus en changer. C'eſt ce qui » fait que les loix, les mœurs & les » manieres, même celles qui paroiſſent » indifférentes, comme la façon de ſe » vêtir, ſont aujourd'hui en Orient » comme elles étoient il y a mille » ans ».

Ce ne ſont point apparemment les Grecs qu'avoit en vue M. de Monteſquieu, dans le portrait qu'il fait des Orientaux qui ont conſervé les anciens uſages. On ne peut du moins leur imputer cette pareſſe d'eſprit qui rend incapable d'aucune action, d'aucun effort. M. de Fontenelle, *Traité des*

(1) Eſp. des Loix, *liv. 14, chap. 4.*

Oracles,

Oracles, au contraire croit que les Grecs avoient tant d'efprit, que leur raifon en fouffroit un peu.

S'ils ont confervé leur caractère, leur habillement, leurs coutumes, &c. c'eft qu'ils ont regardé leurs ufages comme la feule propriété qui leur ref-toit; c'eft encore par l'opinion qu'ils en devoient avoir. Herodote en rend cette raifon : » Si l'on donnoit, dit-il, aux » hommes la liberté de choifir les cou- » tumes qui leur paroîtroient les meil- » leures, il ne faut pas douter qu'après » les avoir bien examinées, ils ne » choififfent celles de leur pays; il faut » donc croire que celui qui les mé- » prife eft un infenfé. (1) (2).

Quelle différence entre les Grecs & nous ! ils font tout ce que faifoient leurs peres, tandis que nous ne cher-chons, dans nos ufages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même, qu'à nous éloigner de ce que nos peres

(1) Hérod. *l.* 2.

(2) On voit encore les femmes de Chio génées par l'habillement le plus incommode, & le plus indécent. Elles n'ont pu fe réfoudre à renoncer à l'ancien ufage, ni à allonger leurs jupes qui ne leur vont que jufqu'aux génoux.

ont fait, & à former un parfait contraste avec eux. Nous avons même insensiblement altéré & affoibli l'idée du respect que nous devons & à la vieillesse, & à ceux qui nous ont donné le jour. Je vous ferai voir dans la suite que les Grecs, tout vicieux qu'ils sont, ne nous ressemblent pas en ce point.

Pour peu qu'on observe tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas, & on aime à pratiquer un ancien usage. On n'est pas à la suite d'une caravane, sans se souvenir que depuis celle des marchands Ismaëlites & Madianites, auxquels Joseph fut vendu par ses freres, les caravanes subsistent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le commerce intérieur. On ne voit pas les Turcs & les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur est nécessaire, sans se rappeller que le plus ancien des Patriarches, dans les plus beaux jours de l'enfance du monde, ne voyagoit pas autrement.

Pour revenir à nos Grecs, on observe encore parmi eux le caractére particulier & distinctif des divers

Peuples. Ceux qui habitent le bord de la mer ou les isles, sont plus déliés que ceux qui habitent dans l'intérieur des terres, à quoi leur commerce avec les étrangers contribue beaucoup. Ainsi les Arcadiens, au rapport d'Homere (1), n'étoient pas gens de mer. Cicéron distinguoit ceux qui respiroient l'air épais de Thèbes (2), & l'air pur & subtil (3) d'Athènes. Les Mégariens, voisins de cette ville, étoient si peu estimés, qu'un ancien oracle (qui leur étoit souvent cité), en comptant les Peuples de la Grece, disoit que les Mégariens ne valoient pas la peine d'être comptés. Aujourd'hui les Grecs de Chio, de Nicée, de Sparte, & d'Athènes sont des Grecs bien différens.

Après ces premieres observations, après ce coup d'œil jetté du haut de ma montagne sur le spectacle de la Grece moderne, je vous conduirai,

---

(1) Iliad *l.* 2.

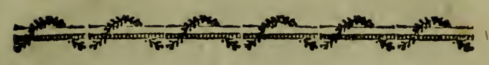
(2) Lib. de fato.

(3) Voyez le discours de M. Hume, Ecossois, sur le caractere des Nations, imprimé dans le Mercure de Janvier 1756.

M. dans ma premiere Lettre chez les Grecs, & à meſure que nous avanceront, vous reconnoîtrez que, ſi la recherche des monumens & des inſcriptions ſatisfait la curioſité, l'étude des hommes, & la connoiſſance de leurs uſages, ne ſont pas moins intéreſſantes, ni moins utiles.

Je ſuis, &c.





QUATRIEME LETTRE.

Maiſons, appartemens, lampes, ſophas, braſiers, femmes chez elles, broderies.

Les maiſons des Grecs ne ſont pas, M. à beaucoup près auſſi élevées que les nôtre; elles n'ont ordinairement qu'un étage. Ainſi avec l'étendue qu'occupent les jardins, une ville Grecque eſt bien plutôt bâtie, & tient infiniment plus d'eſpace qu'aucune des nôtres. Vous pouvez ſur cela vous former une idée des cent fameuſes villes de l'Iſle de Crète (1).

Les femmes Grecques d'aujourd'hui ſont aſſiduementrenfermées dans leurs maiſons; elles ne ſe montrent gueres plus que ne ſe montroient les anciennes; les filles ſortent rarement, & ne vont à l'égliſe que quand elles ſont mariées.

» Quel eſt le Romain, dit un Hiſto-

(1) *Centum tetigit potentem oppidis Creten.* Horat ?

(2) Cornel. Nepos, *cap. I.*

» rien (2), en parlant des diverſes cou-
» tumes des Peuples, qui auroit honte
» de mener ſa femme dans un feſtin ?
» Quelle eſt chez eux la femme qui n'a
» pas dans la maiſon la place la plus diſ-
» tinguée, & qui ne va pas aux aſſem-
» blées publ ques ? Tout eſt bien dif-
» férent en Grece : une femme ne ſort
» de chez elle qu'avec ſa famille ; elle
» ſe tient dans le lieu le plus reculé
» de la maiſon, appellé *Gynæconitis*,
» & l'entrée n'en eſt permiſe qu'à ſes
» parens les plus proches ».

Vitruve (1) en parlant de la conſtruction des maiſons Grecques, dit la même choſe : » On y voit, dit-il, de
» grandes ſalles, où les femmes tra-
» vaillent avec leurs ouvrieres. A côté
» dans des galleries, ſont les ſalles à
» manger, & les chambres à coucher.
» La partie intérieure de la maiſon
» s'appelle *Gynæconitis*. Les hommes
» ont leurs appartemens ſéparés qui
» ſont nommés *Andronitis* ». On voit exactement aujourd'hui dans les maiſons Grecques la même distribution, à laquelle les Turcs, non-moins

(1) *L. 6 Cap. 10.*

jaloux de leurs femmes, se sont conformés.

Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle tout la nuit. Chez les personnes aisées, c'est un ancien usage; parmi le Peuple, c'est dévotion : car la lampe est ordinairement placée devant une image. Cet usage me rappelle un événement tragique, occasionné par une lampe de nuit.

Le fameux Capitaine Pausanias qui commandoit à la bataille de Platée, étant chef de l'armée navale des alliés sur l'Hellespont, devint amoureux d'une jeune Byzantine. Ceux qui avoient ordre de l'introduire dans sa chambre y étant entrés vers le commencement de la nuit, le trouverent endormi. Cléonice, c'étoit le nom de la jeune personne, en approchant de son lit, renversa par étourderie la lampe (1) qui étoit allumée. A ce bruit Pausanias se réveille en sursaut, & comme il étoit dans des agitations continuelles à cause du dessein qu'il

(1) *Ærea lampas.*

avoit formé de trahir ſa patrie, ſe croyant découvert, il ſe leve, prend ſon épée, en frappe ſa maitreſſe, & la jette morte à ſes pieds (1).

On avoit anciennement, pour s'aſſeoir dans les appartemens, & ſur-tout dans les ſalles, des chaiſes dont la forme nous eſt connue; mais dans les chambres il y avoit de petits lits qui tenoient lieu des Sophas que nous y avons ſubſtitués. Je ne puis expliquer que par-là ce paſſage de Plutarque dans la vie de Pyrrhus.

» Néoptoleme, ſon concurrent pour » la Couronne, tramoit une trahiſon » contre lui. Un ſoir étant allé faire » collation chez Cadmie ſa ſœur, il en » lâcha quelques mots, croyant n'être » entendu de perſonne; car il n'y » avoit dans la chambre que Phena- » rete, femme de Samon, Intendant » des troupeaux de Néoptoleme. Cette » Phenarete étoit couchée ſur un petit » lit le viſage tourné contre la mu- » raille, & faiſoit ſemblant de dor-

(1) Pauſ. T. I. pag. 293. trad. de l'Abbé Gedoyn.

» mir » (1). Or ce petit lit ne pouvoit être qu'un ſopha reſſemblant à ceux que nous voyons chez les Grecs. Il y avoit auſſi des ſiéges dans le veſtibule de la maiſon. Apollodore dit dans Athenée : » Vous entrez, le chien vous » careſſe, & vous offre une chaiſe, » ſans qu'on l'ordonne » (2). Une pierre gravée du cabinet de *Stoch* (3) repréſente une femme étendue ou à demi couchée ſur une eſpece de canapé, & tenant de la main droite une caraffe : ce canapé eſt le ſopha.

Plutarque dit ailleurs que, quand Dion fut aſſaſſiné, il étoit dans une chambre baſſe où il y avoit pluſieurs lits (4). M. Dacier prétend que ces lits étoient ceux de la ſalle à manger : conjecture fondée ſur l'ancien uſage de manger couchés ſur des lits.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres ; ils ne font que jetter des matelas ſur les ſophas, pour être couchés plus mollement.

---

(1) Plutarq. vie de Pyrrhus.

(2) J. *Lucer. ſacra Gentil.* Theſ. Antiq. Gronov. Tom. 7.

(3) Deſcript. de Winckelm. p. 474.

(4) Plutarq. vie de Dion.

Les Athéniens, dit le même Auteur, firent le procès à Timagoras, leur Ambaſſadeur auprès d'Artaxerxès, Roi de Perſe, & le condamnerent à mort, avec juſtice, s'ils le firent mourir pour la quantité de preſens qu'il avoit reçus; car il n'accepta pas ſeulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, & des Eſclaves pour le faire : (1) *les Grecs n'étant pas aſſez adroits pour cet art-là.* Vous n'aurez pas de peine à croire qu'ils n'y ont pas fait des progrès.

Il n'y a point de cheminées dans les chambres des maiſons Grecques; on ne ſe ſert que d'un braſier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer, ou pour ceux qui veulent s'en approcher. Cet uſage eſt très-ancien dans tout l'Orient; les Romains n'en avoient pas d'autre, & les Turcs l'ont conſervé. On appelloit λαμπτὴρ, dit Héſychius, cité par Madame Dacier, un braſier qu'on mettoit au milieu des chambres, & ſur lequel on faiſoit brûler du bois ſec pour ſe chauf-

---

(1) Plut. vie de Pelopidas.

fer, & des torches pour éclairer. Ce brasier étoit porté comme aujourd'hui sur un trépied; les lampes ne sont venues que long-tems après.

Pour garantir le visage de l'incommodité & de l'ardeur du brasier, souvent dangereux, on a imaginé le *tendour* : c'est une table quarrée sous laquelle le feu est placé. Cette table est couverte d'un tapis qui de tout côté tombe jusqu'à terre, & d'un autre en soie plus ou moins riche qui pare le tendour, autour duquel on s'assied sur le sopha ou sur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds & les mains sous la couverture qui, enveloppant le brasier de toute part, entretient une chaleur douce & durable (1). Le tendour est principalement à l'usage des femmes (2) qui pendant l'hiver y passent presque toute la journée à

(1) Rem. sur le Liv. 18. de L'odyssée, T. 3. pag. 503,

(2) Les femmes Turques voyant une Ambassadrice de France (Mad. la Comtesse Desalleurs) qui marchoit avec un très-grand panier, se disoient avec étonnement l'une à l'autre : *Voyez cette Ambassadrice qui porte son tendour avec elle.*

broder, ou à recevoir les visites de leurs amies.

Les Grecques modernes ressemblent aux anciennes, à bien des égards. Dans la comédie des *Harangueuses*, Proxagore (1) fait leur portrait en plaidant pour elles : » Elles lavent, dit-il, » la laine dans de l'eau chaude à la ma- » niere antique, & l'on ne voit pas » qu'elles soient intriguantes ; elles » boivent, maltraitent leurs maris, » comme autrefois ; c'est tout comme » autrefois ».

Nous pouvons dire la même chose, & pour en citer un exemple, Térence nous offre un tableau naïf de la vie ordinaire des Grecques insulaires. Lisez, dans l'Andrienne, le portrait qu'il fait de la jeune fille d'Andros (2).

» Au commencement, dit-il, elle » étoit sage, laborieuse & vivoit d'une » maniere dure, gagnant petitement » sa vie à filer, & à broder : mais dès » qu'il se fut présenté des amans qui

---

(1) Th. des Grecs du P. Brumoy, Tom. 6. pag. 180.

(2) Andr. act. 1. sc. 1.

» lui promirent de payer ſes faveurs,
» comme l'eſprit eſt naturellement
» porté à quitter la peine pour le plai-
» ſir, elle ne pût ſe ſoutenir dans un
» pas ſi gliſſant. Elle ſe contenta d'a-
» bord d'un ou de deux amans; mais
» dans la ſuite elle reçut chez elle
» tous ceux qui voulurent y aller ».
Il faut avouer cependant que parmi nos belles inſulaires, il y en a beaucoup dont la ſageſſe eſt à l'épreuve de la ſéduction.

Ajoûtons ici le beau portrait que le même auteur fait d'une femme Grecque en deuil, & en négligé, qui travaille chez elle avec ſes eſclaves. Que ce portrait eſt reſſemblant à ce que j'ai vu! Vous ſavez qu'on peut conſulter Térence ſur les Grecs avec d'autant plus de ſûreté, qu'il n'eſt que le traducteur de Ménandre, & qu'étant ſorti de Rome, avant l'âge de 35 ans, l'opinion commune eſt qu'il ne quitta ſa patrie que pour aller s'inſtruire à fond des mœurs & des coutumes des Grecs, pour les mieux repréſenter dans ſes piéces.

Le valet rend compte à ſon maître

qui arrive, & qui l'avoit envoyé chez ſa maitreſſe, avant d'y aller lui-même.

» C'eſt en cette occaſion, dit-il, » où jamais, que vous pouvez connoître la vie que votre maitreſſe a menée en votre abſence. Quand on » ſurprend une femme, & qu'on arrive chez elle à l'heure qu'elle s'y » attend le moins, on doit être perſuadé que l'état où on la trouve eſt » une ſuite de ſes occupations ordinaires, qui marquent parfaitement » les inclinations des gens. En arrivant, » nous l'avons trouvée qui s'occupoit » à la broderie avec une grande application. Elle étoit vêtue fort ſimplement, en habit de deuil, ſans doute » à cauſe de la vieille qui étoit morte; » elle étoit ſans aucun ornement, » comme ſont celles qui ne s'habillent » que pour elles; elle n'avoit rien de » tout ce que les femmes employent » pour relever leur beauté; *ſes cheveux étoient épars, mal rangés, & jettés négligemment autour de ſa tête.* » La vieille lui filoit des laines, & de » plus il y avoit une petite ſervante fort » mal vêtue, fort négligée, qui travail-

» loit au métier avec Antiphile » (1).

Ce feroit traduire mot à mot Térence, que de faire aujourd'hui le même tableau d'après ce qu'on voit; c'eft le même négligé, la même pofition. Il n'y a pas jufqu'à la vieille qui file, & à la petite brodeufe mal vétue qui ne s'y trouvent. Il faut étudier & fuivre la nature pour la copier; il faut vivre avec ce Peuple, qui a confervé la fimplicité des mœurs & des anciens ufages, pour peindre ce bon vieux tems que nous fomes forcés de regretter, comme le fiecle d'or tant vanté par les Poëtes.

La broderie eft l'occupation des femmes Grecques; elles fortent peu, & celles qui ont befoin de travailler,

---

(1) Texentem telam ftudiofè ipfam offendimus,
Mediocriter veftitam, vefte lugubri,
Ejus anuis causâ, opinor, quæ erat mortua;
Sine auro tùm ornatam, ita uti quæ ornantur fibi;
Nullâ malâ re expolitam muliebri;
Capillus paffus, prolixus, circum caput rejectus negligenter.
Heautontim. act. 2. fc. 2.

pour entretenir leur famille, brodent ſans relâche du matin au ſoir, & font auſſi broder leurs filles, & leurs eſclaves. C'eſt le tableau de la femme laborieuſe peinte d'après nature par Virgile au huitieme livre de l'Enéide (1).

J'ai ce tableau vivant ſous mes yeux. La lampe d'une brodeuſe, ma voiſine, eſt allumée avant le jour: toutes ſes jeunes ouvrieres ſont à leur métier de grand matin, & elles égaient le travail par leurs chanſons.

Nous devons aux Grecs l'Art de la broderie, qui eſt très-ancien parmi eux, & qu'ils ont porté au plus haut point de fineſſe & de perfection. Les Crétois excelloient dans cet Art: auſſi la jeune Pholoé qu'Enée donna à Sergeſte étoit-

---

(1) Indè ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat ſomnum, cùm fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique minervâ,
Impoſitum cinerem, & ſopitos ſuſcitat ignes,
Noctem addens operi, famulaſq; ad lumina longo
Exercet penſo; caſtum ut ſervare cubile
Conjugis, & poſſit parvos educere natos.

elle de Crète, & ſavante dans les ouvrages de Minerve (1).

Dès qu'on parloit des talens d'une jeune eſclave, on ne la qualifioit point autrement; elles travailloient comme aujourd'hui avec leurs maitreſſes.

Agamemnon diſputant la belle Chryſéis à Achille, lui dit, dans la chaleur de la diſpute : » je la préfere-» rois même à la Reine Clitemneſtre : » auſſi ne lui eſt-elle inférieure ni en » beauté, ni en eſprit, ni en adreſſe » pour les beaux ouvrages » *(2)*.

Les femmes les plus diſtinguées préparoient elles mêmes leurs laines pour broder, & n'avoient pas chez elles d'autre amuſement.

Les Dames Troyennes, pendant le ſiége de leur ville, priſes d'une belle paſſion de combattre, veulent (3) laiſſer leurs laines & leurs fuſeaux, pour prendre les armes. La ſage Théano les arrête & leur dit : *Rentrez, croyez-moi,*

---

(1) *Olli ſerva datur, operum haud ignara Minervæ, Creſſa genus, Pholoe.* Æneid. L. v.

(2) Iliad. *l.* 1.

(3) Quintus Calaber Smyrnæus.

dans vos maisons, pour reprendre votre broderie & vos ouvrages ; fiez-vous aux hommes du soin de repousser les Grecs ; & de vous défendre. (Quintus Calaber l. 1.)

Homere fait souvent l'éloge des broderies Grecques. Antinoüs, dit-il, fit présent à Pénélope d'un manteau dont la broderie étoit très-belle, (1) & les couleurs nuées avec beaucoup d'art & d'intelligence. Ce que le même Poëte dit des voiles brodés par Hélène (2) & Andromaque, a donné lieu à la question de savoir si ces broderies étoient nuancées. Quoique l'art ait fait de très-grands progrès, je crois qu'en voyant ce qu'on fait aujourd'hui, on peut conjecturer ce qui s'est fait anciennement. Je ne pense donc pas comme l'Auteur de *l'Origine des loix* (3), qu'on eût besoin de patrons coloriés. On traçoit comme aujourd'hui le dessein sur la toile, & la Brodeuse le nuançoit ensuite avec ses laines de di-

(1) Odyss. *l.* 18.
(2) Iliad. *l.* 3. *v.* 124 : *l.* 22. *c.* 140.
(3) Tom. II. *l.* 2. p. 167.

verſes couleurs : la nature étoit le grand modèle. La broderie imita d'abord les fleurs les plus ſimples, qui n'avoient qu'une ou deux couleurs, & enſuite par degrés celles qui étoient plus variées. On a brodé & deſſiné des figures, & mélangé les nuances, à meſure que la teinture & l'art ſe ſont perfectionnés. Il eſt certain que dans la Grece toutes les femmes brodoient, & que les hommes ſe faiſoient honneur de porter l'ouvrage de leurs mains.

L'Hiſtorien d'Alexandre nous apprend que (1) ce Prince ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes, & de riches veſtes à la mode du pays, les donna à Syzigambis avec les ouvrieres qui les avoient faites. Il lui fit dire en même tems, que, ſi elle trouvoit ces ouvrages à ſon gré, elle pouvoit les faire apprendre à ſes petites filles, pour les occuper, & en faire des préſens. A ces mots les larmes qui lui tomberent des yeux, firent aſſez connoître combien ce préſent lui étoit peu agréable, & le compliment injurieux,

(1) Quint. Curt. *l.* 5,

parce qu'il n'y avoit rien que les femmes de Perſe tinſſent à plus grand opprobre, que de travailler en laine. Alexandre ſachant qu'elle étoit fâchée, alla ſur-le-champ la voir, & lui dit : » ma mere, cette étoffe dont vous me » voyez vétu n'eſt pas ſeulement un pré- » ſent de mes ſœurs, mais l'ouvrage de » leurs mains ; par-là vous pouvez ju- » ger que la mode de notre pays m'a » trompé ». Liſez à ce ſujet l'Epithalame où Claudien repréſente la mere d'Achille occupée à fabriquer elle-même de ſa main pour ſon fils des vêtemens, brochés de pourpre & d'or (1)

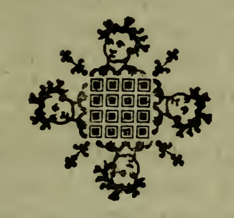
Obſervons en paſſant une différence bien ſenſible entre les coutumes des Peuples. Après l'enlevement des Sabines, les Sabins voulurent qu'on mît expreſſément dans le Traité de paix

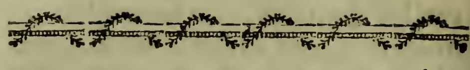
---

(1) Non ſemper Clypei metuendum gentibus orbem
Dilecto ſtudioſa parens fabricabat Achilli,
Lemnia nec ſemper ſupplex ardentis adibat
Antra Dei, nato galeam factura comantem.
Sed placidos etiam cinctus, & mitia pacis
Ornamenta dabat, bello quibus ille peracto
Conſpicuus Reges inter fulgeret Achivos.
Ipſa manu chlamydes oſtro texebat & auro.
Cl. Ep. 22.

avec les Romains, que leurs filles ne feroient obligées qu'à filer de la laine.

Entrez, dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jaloufies aux fenêtres; &, pour tout meuble, un fopha, un coffret garni d'ivoire où font les foies & les aiguilles, & un métier à broder.





CINQUIEME LETTRE.

Nourrices, esclaves, servantes, filles retirées, baise-mains, &c.

On voit encore aujourd'hui M. comme anciennement, dans toutes les bonnes maisons des Grecs, (1) la Nourrice du maître ou de la maitresse faire partie de la famille. Chez les anciens, une femme qui avoit nourri une jeune personne ne la quittoit plus, même après son mariage; (2) elle devenoit sa gouvernante, sa confidente, son conseil. C'est ce qui fait que, dans les anciennes Tragédies Grecques, & dans les Latines faites sur le même plan, une Princesse ne paroît presque jamais sur la Scène sans être accompagnée de sa Nourrice. Cet usage est tellement conservé, que le nom moderne de

(2) Cet usage est très-ancien dans l'Orient. Quand Rébecca quitta son pays & la maison de son pere, pour aller à Bethsabée épouser Isaac, on lui donna sa nourice pour l'accompagner. *Genes.* 24. v. 59.

Nourrice eſt *Paramana*, mot doux, & même plus expreſſif que l'ancien, puiſqu'il ſignifie, *ſeconde Mere*. La Nourrice eſt toujours logée dans la maiſon lorſquelle a nourri un enfant, & dès ce moment elle eſt en quelque façon incorporée dans la famille.

Les Dames Grecques refuſent encore de nourrir leurs enfans, pour conſerver leur beauté, leur ſein, & leur ſanté même, qu'elles croient ménager par-là. On leur a toujours dit qu'elles étoient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenoient de vrais marâtres en abandonnant leurs enfans à une nouriture & à des mains étrangeres. La force de l'exemple & de l'uſage a prévalu ſur toutes les raiſons. Tout ce qu'on a écrit de nos jours ſur ce ſujet intéreſſant n'a rien de plus fort que le diſcours d'un Philoſophe Grec, qu'Aulu-Gelle nous a conſervé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce Philoſophe, à l'occaſion de l'accouchement de la femme d'un de ſes diſciples qui par ſa naiſſance tenoit un rang diſtingué, étoit allé lui rendre ſa viſite. Après les premiers complimens, il s'aviſa de demander à la mere de l'accouchée ſi ſa fille ſe propoſoit

de nourrir l'enfant qui venoit de naître. » A Dieu ne plaiſe, répondit la mere ! » voudriez vous donc que ma fille, après » les douleurs qu'elle a ſouffertes, fût » encore chargée du ſoin le plus » pénible & le plus incommode » ? » Ah ! Madame ! reprit le Philoſophe, » ne permettez pas qu'elle ne ſoit » mere qu'à-demi, & qu'après avoir » porté neuf mois dans ſon ſein, & » nourri de ſon propre ſang un être in- » forme qu'elle ne voyoit, ni ne con- » noiſſoit pas, elle refuſe le lait que la » nature lui a donné, à cet homme » qui vient de naître, qu'elle voit » enfin, qui vit à ſes yeux, & qui » implore ſon ſecours par les cris les » plus touchans (1) ».

Après la nourrice, viennent les eſclaves & les ſervantes.

Phédria dans une des Comédies de Térence dit à Thaïs ſa maitreſſe : » LORSQUE vous m'avez fait connoî-

(1) *Aluiſſe in utero ſanguine ſuo neſcio quid, quod non videret; non alere nunc ſuo lacte quod videat, jam viventem, jam hominem, jam matris officia implorantem.* Aul. Gell. Noct. Att. l. 12 c. 1.

tre

» tre que vous aviez envie d'avoir une
» petite esclave d'Ethiopie, n'ai-je pas
» tout quitté pour vous en chercher
» une ? enfin vous m'avez dit que
» vous souhaitiez un Eunuque, parce
» qu'il n'y a que les Dames de quali-
» té qui aient de ces gens-là ; je vous
» en ai trouvé un aussi (1).

Les Dames Grecques avoient donc anciennement non-seulement des esclaves, mais encore des eunuques, espece réservée aujourd'hui pour le service des Turcs.

Les filles esclaves sont traitées comme elles l'étoient anciennement chez les Grecs, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & après un certain tems on a soin de les affranchir.

Il y en a même qu'ils adoptent encore jeunes, & qu'ils appellent *filles de leur ame*, (Psychopedi, Psychopela.) » Telle étoit la belle Melantho

(1) Nonne, mihi uti dixti cupere te ex Æthiopiâ
Ancillam, relictis rebus omnibus,
Quæsivi ? Eunuchum porrò dixti velle te,
Quia solæ utuntur his reginæ : repperi
Eunuch. act. 2. sc. 2.

» que Pénelope, dit Homere, » avoit » priſe toute jeune, & qu'elle avoit » élevée comme ſa propre fille, (1) en » lui procurant tous les plaiſirs que » demandoit ſon âge ».

Les ſervantes, ou les eſclaves, travaillent comme anciennement à la broderie avec leur maîtreſſes, & font tout le ſervice intérieur de la maiſon. Ariadne, abandonnée par Theſeé, s'écrie dans ſa douleur : *qu'elle voudroit être reduite à la condition de ſes ſervantes.* Elle conſent, comme une eſclave, de faire les lits, de monter les toiles ſur les métiers, de porter même ſur ſes épaules la cruche la plus peſante, & de donner à ſon cher Théſée de l'eau pour ſe laver avant de ſe mettre à table (2).

Quelquefois, au reſte, une eſclave n'eſt pas ſeulement confidente, comme la nourrice, mais eſt encore conſultée dans certaines occaſions où elle donne ſon avis. Conformément à cet uſage, Phocylide diſoit : » Ne refuſez pas d'é-

---

(1) Odyſ. *l.* 18.

(2) *Adferre aquam ſupercanalem* Nonn. l. XLVII. v. 390.

» couter, & de consulter votre esclave » si vous le connoissez capable de donner » un bon conseil (1) » De tout tems un vieux & fidele domestique a acquis des droits sur la confiance de ses maîtres, & sur-tout celui d'opiner au besoin.

Les servantes ne restent pas au logis, lorsque la maitresse sort; elles sont obligées de la suivre, & vous savez que cet usage est encore ancien parmi les Grecs. Dans une comédie de Térence, un esclave montrant à son maître les Dames qui arrivent, lui dit : » Ne les » reconnoissez-vous pas à ce troupeau » de servantes qui les suit » (2) ?

Dans Plaute, une femme qui ne va pas loin en sortant de chez elle, dit pourtant à ses servantes, *suivez-moi* (3); & l'on voit ailleurs, que cet usage avoit non-seulement pour objet de se faire plus considérer au dehors, mais qu'il étoit encore prescrit par la décence & l'honnêteté, puisque c'étoit sur-tout

---

(1) *V.* 203.

(2) *Ancillarum gregem ducunt secum.* Heautontim. act. 2. sc. 2. Odyss. l. 18.

(3) *Sequimini, comites, in proximum me hùc.*

par-là qu'on distinguoit les femmes d'honneur des courtisanes (1].

Il ne faut pas oublier ici un beau trait d'histoire, que Plutarque nous a conservé au sujet des suivantes.

» On raconte, dit-il, qu'un jour les » Athéniens étant assemblés au théâtre » pour voir jouer quelque tragédienou- » velle, un des principaux acteurs près » de venir surla scène, demandaun mas- » que de Reine, parce qu'il devoit » jouer un rôle dePrincesse, & un grand » nombre de suivantes parées magnifi- » quement.Comme Mélanthius qui fai- » soit les frais du chœur ne les fournis- » soit point, il s'emportoit & faisoit at- » tendre les spectateurs, ne voulant » point absolument paroître sans tout ce » cortége.Mélanthius, lassé des difficul- » tés qu'il faisoit, le poussa par force au » milieu du théâtre, en lui criant: *Tu* » *vois la femme de Phocion qui paroît en* » *public avec une seule servante, & tu* » *viens faire ici le glorieux, pour corrom-* » *pre les mœurs de nos femmes?* Ce mot » qui fut dit assez haut ayant été enten-

(1) *Adstat ea in viâ sola? prostibulum sanè est.* Plaut. *Amph.* act. 3. sc. 2.

» du, tout le Théâtre le reçut avec de
» grands applaudiſſemens (1).

Zaleucus, diſciple de Pythagore & légiſlateur de Locrés en Italie, ſa patrie, pour réprimer la vanité & le luxe de ſon tems, ordonna qu'aucune femme libre ne ſe feroit accompagner par plus d'une ſervante, *à moins qu'elle ne ſe fût enivrée* (2).

Le cortége d'eſclaves & de ſuivantes qui accompagne dans les rues une femme Grecque eſt, pour le pays, ce qu'un bel équipage annonce chez nous, avec la différence qu'une honnête femme ne peût ſortir parmi les Grecs, ſans avoir au moins une ſuivante avec elle; celles qui ſont d'un rang ſupérieur, & qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, ſe font ſuivre par pluſieurs eſclaves.

Vous verrez encore, M. lorſque je vous parlerai du deuil des Grecs & des enterremens, que ce ſont les ſervantes qui y font le plus grand bruit par leurs cris & leurs pleurs. Ainſi l'on nous dé-

---

(1) Plutarq. v. de Phoc.
(2) Diod *l.* 12.

peint (1) Bryſeis à la tête des ſervantes déſolées d'Achille, pleurant ce héros & ce maître chéri.

J'ai déja dit que les jeunes filles ſortoient peu, & n'alloient à l'égliſe que lorſqu'elles étoient mariées. Ce dernier uſage, tout ancien qu'il eſt, n'eſt pas ſuivi avec la même rigueur : cependant elles ne ſont pas moins reſſerrées qu'elles l'étoient anciennement. Elles n'oſeroient pas ſe montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le pere ou la mere n'y ſoient préſens, & ne le trouvent bon.

La jeune (2) Nauſicaé dit à Ulyſſe : *Et qui de nous, ſans la permiſſion de ſon pere & de ſa mere, paroîtroit en public avec un homme, avant d'être mariée ?* Telles étoient la ſimplicité & la ſageſſe des mœurs de l'ancien tems ; nous en ſommes aujourd'hui bien loin.

Agamemnon dit dans Euripide : *Il ne convient pas que de jeunes filles reſtent ſeules à la maiſon* » (3). Elles ſont bien

(1) Quint. Calab. dereliƈt. *l.* 3. *v.* 573.

(2) Rem. de Mad. Dac. ſur le livre 6 de l'Odyſſ. *T.* 2. *p.* 118.

(3) Iph. in Aulid.

» gardées, dit Clytemnestre, étant » renfermées dans leurs appartemens ».

Le sage Phocylide disoit à ses contemporains : » TENEZ vos filles renfermées, & ne permettez pas qu'elles se montrent aux yeux du public » sur le seuil de la porte de vos maisons, (1) avant qu'elles soient mariées ».

Les jeunes Grecques s'amusent entre elles à des jeux dont je vous parlerai dans la suite. Elles passent leur tems à broder avec leurs esclaves, ou à regarder les passans par les jalousies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir sans être vûes.

J'observe encore un ancien usage, suivant lequel les Dames Grecques donnent leur main à baiser à leurs filles, à leurs esclaves, & aux personnes qui leur sont inférieures. Vous vous rappellez bien (2) qu'Alceste, avant de mourir, appelle toutes ses femmes par leur nom, & leur présente sa main à baiser (3).

---

(1) Phocyl. *v.* 203.

(2) Euripid. *act.* 1. *scen.* 4 : & *seq. act.* 4.

(3) Dolius, dit Homere, n'a pas plutôt

Après le baiſement des mains, la plus grande marque de reſpect, en Orient, en abordant les perſonnes d'un rang ſupérieur, eſt de baiſer où de toucher leur robe, & de porter enſuite la main ſur la bouche. Les Turcs ne ſaluent pas autrement leurs Patrons; & permettre à un inférieur de baiſer le bout de ſa robe, c'eſt le recevoir ſous ſa protection. A ce ſujet j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. le Marquis de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 le traité de paix de Belgrade entre l'Empereur & le Sultan Mahmoud, alloit à l'audience du Grand-Viſir qui étoit venu à l'Arcenal. Deux eſclaves François appercevant l'Ambaſſadeur s'échappent, & viennent ſe jetter à ſes pieds, le priant de les racheter. Leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il vouloit pour la rançon de ces deux eſclaves: *ils ſont libres*, dit le Turc, *& ne ſont*

---

entendu ſon maître, qu'il court à lui, prend ſa main & la baiſe. *Odyſſ. l.* 24.

plus à moi, depuis qu'ils ont eu le bonheur de baiser la robe de l'Ambassadeur de France. M. de Villeneuve, frappé du sublime de ce sentiment, qui toucha tous les spectateurs, tira une très-belle montre qu'il portoit, & en fit présent au généreux Musulman.

Les jeunes filles, en Grece, ont entre-elles un jeu qui consiste à se donner des baisers sur les yeux en se prenant par les oreilles. Ce baiser tendre & affectueux est très-ancien (1).

» Je n'aime point Alcippe, dit un » Berger de Théocrite (2), parce que, » quand je lui ait fait présent d'un » beau pigeon, il ne m'a pas baisé en » me prenant par les oreilles » (3).

Je vous le répete, Monsieur, c'est

---

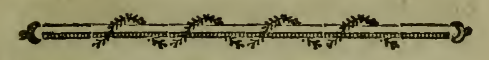
(1) On l'appelloit χῦτρα, & le jeu Κυνητίνδα Meurs. de Lud. Græc.

(2) Idyll. 5e.

(3) Tibulle décrit aussi cette façon de baiser : *Natusque parenti Oscula, compressis auribus, eripiet.* l. 2. Eleg. 5. Q. Cicéron écrivant à Tiron, lui marque ainsi son amitié : *Te, ut dixi, fero oculis. Ego vos ad III Kalend. videbo, tuosque oculos, etiamsi te veniens in médio foro videro, dissuaviabor.* Ep. fam. l. 16. Ep. 27.

ici qu'il faut lire Homere & les Poëtes Grecs, pour faire attention aux plus petits détails qu'ils présentent, parce qu'on les a ſous les yeux, & qu'on eſt bien aiſe de les retrouver.

Je ſuis, &c.



SIXIEME LETTRE.

Toilette, coëffure, habillement, bijoux, éventail.

MON but dans cette Lettre, Monſieur, eſt de comparer la toilete de nos Dames Grecques à celle des anciennes (1). L'art de ſe parer & de plaire eſt toujours, & par-tout, à peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas, comme les nôtres, dans les ſociétés & dans les ſpectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui ſemblent donner plus d'éclat à la beauté naturelle.

L'adorateur du Cupidon de Theſpies, dans Lucien, (2) repréſente les Dames Grecques à leur toilette, environnées de pluſieurs femmes, dont les unes tiennent un miroir, (3)

(1) Les Amours. Dialog.

(2) Vous connoiſſez la belle épigramme d'Auſone ſur le miroir de Laïs.

LAIS anus Veneri ſpeculum dico : dignum habeat ſe

& les autres une aiguierre pleine d'eau. Viennent ensuite les drogues qui servent à noircir les sourcils, à rougir les joues & les levres; puis les chaînes, les colliers, les brasselets, les boucles d'oreilles. Enfin elles étoient toutes couvertes d'or & de pierreries depuis les pieds jusqu'à la tête. Il y auroit aujourd'hui plutôt à ajoûter qu'à retrancher à ce portrait : tous ces ornemens subsistent encore, & principalement les chaînes d'or qui entrent dans la parure des femmes Grecques. Or en remontant jusqu'au tems d'Homere, on trouve le même attirail de toilette. Le

---

Æterna æternum forma ministerium.
Ast mihi nullus in hoc usus, quia cernere talem
Qualis sum, nolo; qualis eram, nequeo.

Pour moi, disoit Laïs au déclin de ses jours,
Ce fidéle miroir n'est plus d'aucun usage;
C'en est fait, je te l'offre, ô mere des amours!
A Vénus toujours belle il servira toujours.
Moi qui n'ai pas cet avantage,
Qu'en ferois-je helas? Je ne puis
M'y voir comme j'étois au printems de mon âge,
Et puis-je, sans douleur, m'y voir comme je suis?

Dieu qui avoit forgé le bouclier d'Achille, avoit bien voulu s'amuser à façonner ces petits ouvrages.

» Lorsque ma mere, dit Vulcain, » honteuse d'avoir mis au monde un » fils si mal fait, me précipita dans la » mer, afin que je fusse toujours caché » dans ses abîmes, j'aurois beaucoup » souffert, si la belle Thétis, & Eury-» nome fille de l'Océan, ne m'eussent » recueilli. Je demeurai neuf ans dans » une grotte profonde occupé à leur » faire des brasselets, des agrasses, des » colliers, des boucles, des bagues, & » des poinçons pour les cheveux» (1).

Les Poëtes anciens & modernes ont tous dessiné la parure des Dames Grecques, & les plus beaux vers sont employés pour la décrire.

Cydippe, jeune fille des isles de la mer Egée, écrit à son amant : » Ma » mere m'ordonna de me coëffer; elle » me donna ses pierreries; elle voulut » arranger l'or que je mêle aux tresses » de mes cheveux, & m'habiller elle-» même » (2).

(1) Iliad. l. 17.
(2) Comuntur, nostrâ matre jubente, comæ.

C'eſt conformément à cet uſage que Phédre dit ſi bien dans Racine :

Que ces vains ornemens, que ces voiles me peſent !
Quelle main importune, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux,

Les filles avoient anciennement, comme aujourd'hui, les cheveux noués, & les portoient beaucoup plus longs que les hommes.

Leucippe, dit Pauſanias, laiſſoit croître ſes cheveux pour en faire un ſacrifice au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la maniere des jeunes filles, il prit un habit de femme, & alla voir Daphné qui y fut trompée (1).

La coëffure des femmes Grecques, ſur-tout lorſqu'elle eſt baſſe, eſt ordinairement relevée par une plume de héron ; mais elles ne manquent point de ſe placer ſur le front une autre petite

---

Ipſa dedit gemmas digitis, & crinibus aurum,
Et veſtes humeris induit ipſa meis,
Ovid. héroïd. 21.

(1) Pauſ. *l. 8. Arcad.*

plume noire, ou de couleur, arrondie & friſée en boucle platte. Ces plumes auroient-elles quelque rapport à l'ancien uſage dont parle M. *Winlkelman*, dans ſa belle collection des anciens monumens, (*Monumenti Antichi, pl.* 46.)? Les Muſes diſputerent dans l'iſle de Crète ſur le chant, avec les Syrenes qui oſerent les défier, & celles-ci furent vaincues. Les Muſes, en punition de leur témérité, leur couperent les aîles & attacherent à leur coëffure une de leurs plumes pour trophée. Les femmes Grecques tiendroient donc cet ornement des Muſes ? Elles aiment au moins à les repréſenter, lorſqu'elles diſputent encore entre-elles le prix du chant, où quand elles chantent alternativement des couplets, ſorte de combat amuſant, dont l'objet eſt à qui récitera le dernier & l'emportera ſur les autres.

Au reſte elles ont différentes ſortes de coëffures plus ou moins ornées, qu'elles varient de pluſieurs manieres. Quelquefois leurs cheveux tombent en treſſes ſur leurs épaules; ſouvent ils ſont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec

quelques fleurs ; & c'eſt ici qu'on reconnoît la maniere des Dames de Lacédémone (1).

Pollux nous a conſervé le détail de toutes les piéces qui compoſoient la toilette, & qui entroient dans l'ajuſtement des femmes ; c'eſt d'après douze vers d'Ariſtophane que Saumaiſe a pris la peine de reſtituer. Voici l'attirail décrit par Pollux (2).

» Le raſoir, les ciſeaux, la cire, le » nître, le tour de cheveux, les fran- » ges, les lacets, les mitres (dont » j'expliquerai la forme), les ru- » bans, la pierre-ponce dont les fem- » mes ſe ſervoient pour ſe polir la » peau & dont elles ſe ſervent encore » aujourd'hui pour celle des pieds, » l'orcanette, la céruſe, la pommade, » la couronne, le tapis, le fard, le » collier, les couleurs, le déshabillé » galant, l'hellébore, les bandelettes, » la ceinture, la boucle, la tunique, » la jupe arrondie, les boucles d'oreilles, » les bijoux, le papillon, la roſette,

---

(1) *Incomptam Lacænæ more comam religata nodo.* Hor. l. 2. Od. II.

(2) Poll. *Cap.* 23. *l.* 7.

» les agraffes, les chaînes d'or, le cachet, les écharpes, les fichus, les voiles, les bagues, les flacons, & une infinité d'autres choses qu'il n'est pas, dit-il, possible de retenir exactement.

Cette liste est véritablement assez longue, & les femmes n'ont rien perdu de ce qu'elles avoient anciennement.

Je crois que la fosse (1), le *chelidona* ou le *présage*, & bien d'autres que je n'ai pas traduits, étoient comme nos ornemens de mode dont les noms varient autant que la forme. Je ne sais encore si le mot ἔγκυκλον, rendu en latin par *vestis circularis*, signifie simplement une jupe, & ne signifie pas un cercle ou cerceau qu'on y ajustoit pour l'arrondir; en ce cas le panier des femmes seroit bien plus ancien que nous ne croyons.

On peut voir aussi dans Athénée (2) le détail de l'ajustement des femmes,

---

(1) βάραθρον, en latin *baratrhum*. On appelloit ainsi à Athenes une fosse où l'on précipitoit les criminels.

(2) Ath. *l.* 13.

ainſi que la maniere dont elles corrigeoient les défauts de la taille & du corps. Il n'attribue, à la vérité, toutes ces recherches de coquetterie, d'artifice qu'à celles qui faiſoient un métier honteux; mais je puis vous aſſurer, Monſieur, que les femmes Grecques d'aujourd'hui, qui ſe ſervent préciſément des mêmes moyens pour plaire, n'ont pas eu beſoin de les chercher dans les livres; la tradition & le ſeul uſage leur ont tout appris à cet égard.

Les habits des jeunes filles leur ſerrent étroitement la taille pour la rendre fine & légere; auſſi cette gêne les incommode-t-elle ſouvent, & mangent-elles très-peu.

Dans la Comédie de l'Eunuque, Cheréas dit à Parménon: » La fille » que j'aime n'eſt pas comme les nô- » tres, dont les meres font tout ce » qu'elles peuvent pour leur abaiſſer » les épaules & reſſerrer le ſein, afin » qu'elles ſoient de belle taille. S'il » s'en trouve quelqu'une qui ait un peu » trop d'embonpoint, elles diſent, » que c'eſt un franc athlete, & on lui » retranche une partie de ſa nourri- » ture: de ſorte qu'avec la meilleure

» constitution du monde, à force de
» soins, on les rend seches, & tout
» d'une venue comme des bâtons (1).

Rien de mieux rendu, ni de plus ressemblant que ce tableau. (2) M. Petit, sçavant Médecin, s'est servi de ce passage de Térence pour examiner, si par les mêmes moyens que les Grecques emploient pour leur taille, les Amazones, sans couper une de leurs mammelles, ne pouvoient pas en empêcher l'accroissement.

Catulle a fort exactement détaillé toutes les piéces de l'habillement Grec des femmes, en peignant Ariadne en désordre abandonnée par Thesée. » ELLE n'avoit plus, dit-il, ni la robe
» légere qu'elle portoit, ni l'écharpe

---

(1) Haud similis virgo est virginum nostrarum, quas matres student
Demissis humeris esse, vincto pectore, ut graciles fient.
Si qua est habitior paulò, pugilem esse aiunt: deducunt cibum;
Tametsi bona est natura, reddit curatura junceas.
Eunuch. act. 2. sc. 3.

(2) De Amazon. dissert. p. 144.

» qui ſoutenoit ſon ſein, ni ſa coëf-
» fure, qu'il appelle *Mitra*, du mot grec (1) : ſorte d'écharpe fine dont on ſe ſert encore, & qu'on met autour de la tête (2).

La *Mitre* que les femmes portoient anciennement avoit des bandelettes qui tombant ſur les joues, paſſoient ſous le menton. Les Grecques ont aujourd'hui le même ornement, qui eſt brodé en or avec des franges. On l'appelle la *Mahoulika*, & c'eſt ordinairement l'annonce de quelque indiſpoſition.

L'écharpe, après avoir fait le tour de la tête, vient quelquefois couvrir & ſoutenir la gorge.

Anacréon, dans ſes ſouhaits, voudroit être le collier ou le tour de perles

---

(1) Μίτρα étoit auſſi la ceinture qui attachoit la tunique (Théoc. Idyl. 27 v. 54.) & μιτροχίτων une autre eſpece de ceinture.

(2) Proſpicit, & magnis curarum fluctuat undis,
Non flavo retinens ſubtilem vertice mitram,
Non contecta levi velatum pectus amictu,
Non tereti ſtrophio lactantes vincta papillas;
Omnia quæ toto delapſa è corpore paſſim
Ipſius ante pedes fluctus ſalis adludebant.
Epithal. Pel. & Thet.

que porte sa maitresse, ou l'écharpe qui soutient sa belle gorge. Le mot latin *Tænia*, ou *fascia*, peut-être expliqué par un lacet ou une écharpe. Les Athéniennes couvroient leur gorge comme les Grecques des isles; ce qu'elles ne font pourtant pas toutes.

Vous pensez bien, Monsieur, que les Courtisanes avoient un luxe particulier & une maniere d'ajustement qui sont encore affectés aux femmes de cet état, mais que d'autres n'imitent que trop souvent.

Je n'entrerai point sur cet article dans des détails & des comparaisons qui pourroient blesser les mœurs & l'honnêteté. La curiosité doit avoir ses bornes, & respecter celles que prescrit la décence.

Ce n'est pas assez, pour voyager avec fruit, que de savoir bien distinguer les objets qui méritent d'arrêter nos regards; il faut savoir encore détourner les yeux.

Les Dames Grecques ont toujours aimé à se couvrir de pierreries. Leurs boucles de ceinture, leurs colliers, leurs brasselets en sont enrichis, &quoi-

qu'elles ſe plaiſent à couronner leur tête des plus belles fleurs du Printems, les diamans brillent à côté du jaſmin & des roſes. Elles ſe parent ſouvent ſans ſortir de chez elles, ſans avoir deſſein d'être vues, c'eſt-à-dire, uniquement pour elles-mêmes. On ne ſacrifie tous ces ornemens qu'à un deuil rigoureux & indiſpenſable, ou à quelque vif ſujet de douleur.

Ainſi la célébre Sapho écrit à Phaon : » Je ne me ſuis pas coëffée » depuis ton abſence ; je ne prends » pas même la peine d'arranger mes » cheveux. Je ne porte plus de bagues » à mes doigts, plus d'or ſur ma tête ; » je ne me parfume plus d'eſſence d'A- » rabie ; mon habillement eſt négligé, » des plus ſimples ; à qui voudrois-je » plaire (1) ?

Ce que Sapho faiſoit pour ſon amant, les femmes Grecques le font avec plus

(1) Ecce jacent collo ſparſi ſine lege capilli,
Nec premit articulos lucida gemma meos.
Veſte tegor vili, nullum eſt in crinibus aurum.
Non Arabo noſter rore capillus olet.
Ovid. héroïd. 15.

de raiſon pour leurs maris ; &, en leur abſence, la plûpart négligent conſtamment de ſe parer.

On ne peut parler des ornemens & des bijoux des Dames Grecques, ſans ſe rappeller un trait que Plutarque nous a conſervé. Une Ionienne, amie de la ſeconde femme de Phocion, & qui logeoit chez elle, prenoit plaiſir à lui étaler ſes bijoux, qui conſiſtoient en des braſſelets & des colliers garnis d'or & de pierreries. Elle lui répondit : *Pour moi, mon ſeul ornement, c'eſt Phocion, qui, depuis vingt ans, eſt général des Athéniens.* On pourroit encore trouver, parmi les Grecques modernes, de pareils ſentimens, s'il y avoit des Phocions (1).

Pour avoir une idée de l'excès où le luxe avoir été porté par les femmes Grecques, il faut entendre S. Jean Chryſoſtome déclamer contre celui des femmes de ſon tems. » OUTRE » les pendans d'oreilles, elles-ont, dit-il, » d'autres bijoux pour orner l'ex» trémité de leurs joues : le fard regne

(1) Vie de Phocion.

» ſur leurs paupieres, & ſur tout leur
» viſage. Leurs jupes ſont entrelacées
» de fils d'or; leurs colliers ſont d'or;
» elles portent auſſi des lames d'or
» au-deſſus de leurs mains. Leurs ſouliers ſont noirs, fort luiſans, & ſe
» terminent en pointe: (la forme des ſouliers eſt encore la même, mais la couleur a changé). » Elles vont ſur des
» chars tirés par des mules blanches,
» avec un nombreux cortége de filles
» de chambre & de ſervantes. » *Ancillarum gregem ducunt ſecum* Ter. (1)

Les femmes Grecques aujourd'hui, lorſqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maiſon où elles vont ſe rendre, & les ôtent de même, pour revenir quand leur viſite eſt faite. C'eſt encore un très-ancien uſage.

La ſervante de Thaïs, dans Térence, dit de ſa maitreſſe : » Cependant,

(1) Extrait des Œuv. de S. Jean Chryſoſt. par D. B. Montfaucon.

ſans

» ſans faire ſemblant de rien, elle a
» ôté ſes bijoux, & me les a donnés à
» porter. C'eſt ſigne qu'elle reviendra
» bien-tôt, & qu'elle ſe tirera de-là le
» plutôt qu'il lui ſera poſſible (1).

Madame Dacier, ſur ce paſſage, remarque qu'il n'étoit pas permis aux Courtiſannes de porter de l'or ni des pierreries dans les rues; mais il eſt plus vrai de dire, (ce qui eſt confirmé par l'uſage), que les Dames Grecques, ſortant peu, ne ſe paroient que chez elles, & n'étaloient pas dans les rues les bijoux qu'elles réſervoient pour paroître avec plus déclat dans les maiſons où elles s'aſſembloient. Ainſi Thaïs, ayant fait porter & rapporter ſes joyaux, n'avoit deſſein d'en faire uſage que pour briller, comme les autres, au feſtin où elle étoit invitée.

Voici, Monſieur, une nouvelle preuve de la fidélité de la tradition Grecque pour les anciens uſages. Obſervez cet éventail qui ſert de paraſol

---

(1) Interea aurum ſibi clàm mulier.
Demit, dat mihi ut auferam.
Hoc eſt ſigni : ubi primùm poterit,
Seſe illinc ſubducet, ſcio. *Eunuch. act. 4. ſc. 1.*

aux Dames Grecques, & la maniere dont elles s'en servent. Cet éventail est fort grand, arrondi, composé de plumes de Paon, & a un manche d'ivoire ; il y a dans le centre un petit miroir. Les Dames le portent à la campagne, & quand, fatiguées de la chaleur, elles se reposent sur un sopha, une esclave prend l'éventail, & fait du vent à sa maitresse pour la rafraîchir.

Athenée peint ce même éventail en citant des vers d'Anacréon, où ce Poëte faisant le portrait d'un certain Artemon, homme volupteux & efféminé, dit qu'il porte un éventail rond à manche d'ivoire, qui lui sert de parasol comme aux femmes (1).

En Achaïe, sur un tombeau de marbre, dont Pausanias fait la description, on voyoit, dit-il, une jeune personne d'une grande beauté, assise dans une chaise d'ivoire, & à côté d'elle une de ses femmes qui lui tenoit un grand éventail ou parasol sur la tête (2).

Dans le faux Eunuque de Térence, quelqu'un dit au bain à un esclave :

(1) Ath. *l.* 12. *pag* 534.
(2) Pauf. *tom.* 2. *p.* 117.

» Holà, Dorus, prends cet éventail, & » donne un peu de rafraîchiſſement » à cette fille, tandis que nous allons » nous laver (1).

Un paſſage de Claudien nous repréſente encore l'éventail des Dames Grecques, tel qu'on le voit aujourd'hui ; c'eſt dans la piéce où il ſe déchaîne contre l'Eunuque Eutrope parvenu au Conſulat. » Lui, dit-il, qui honoré des » faiſceaux, & nommé pour gouverner » l'Orient, peignoit ſa maitreſſe, » lui donnoit à laver, & tenoit baſſe» ment un éventail fait de plumes de » paon pour la rafraîchir, lorſque pen» dant la chaleur du jour elle vouloit » ſe repoſer » (2).

Eutrope faiſoit ici l'office de l'eſclave ou de la femme-de-chambre. » Vers » le milieu de la nuit, dit (3) Anne

(1) Cape hoc flabellum ; ventulum huic ſic facito, dùm lavamus. *Eunuch. act.* 3. *ſc.* 5.

(2) Eous rector, conſulque futurus
Pectebat Dominæ crines, & ſæpe lavanti
Nudus in argento lympham geſtabat alumnæ ;
Et cùm ſe rabido feſſam projecerat æſtu,
Patricius roſeis pavonum ventilat alis.

(3) L. IX.

Comnene, » tandis que l'Empereur » Alexis & l'Impératrice étoient couchés, Nicéphore Diogene entra dans » leur tente un poignard à la main. Il » trouva la porte ouverte, & sans gardes, en sorte que ce fut par une protection visible du Ciel qu'il manqua » son coup. Le perfide, ayant apperçu » une femme de chambre qui éventoit » le lit pour le rafraîchir, remit à un » autre tems le meurtre qu'il avoit » projetté ».

C'est peut-être vous arrêter trop long-tems sur l'éventail; mais pour nous autres Amateurs de l'antiquité, lorsque nous en ramassons les débris, les plus petits morceaux sont précieux, parce qu'ils servent à lier le tout. Je vous parlerai dans ma premiere lettre du *Voile*, sujet intéressant, parce qu'il rappelle des traits & des images de l'ancienne Grèce, qu'on ne peut revoir qu'avec plaisir. C'est bien annoblir les Grecs modernes, que de les comparer à ceux qui ont rendu si célébre le pays qu'ils habitent, en retraçant les usages qu'ils ont pû conserver des Anciens.

Je suis, &c.



SEPTIEME LETTRE.

Voile des Grecques.

L'USAGE du Voile eſt, comme vous ſavez, Monſieur, très-ancien, puiſqu'on le trouve établi dans les tems les plus reculés. Le Voile, ſymbole de la modeſtie, qui peut ſans doute dérober à l'œil curieux certains défauts, mais rend auſſi la beauté bien plus piquante; qui ſemble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur innocente de la timide Jeuneſſe : ce voile léger, qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidélement conſervé. Il fait encore, comme autrefois, une partie eſſentielle de leur habillement, & diſtingue les conditions. Celui de la maitreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens. Il eſt un art pour l'ajuſter, pour

ſe voiler décemment, agréablement. Ce que je trouve ſur le voile dans les anciens auteurs, m'offre un tableau ſi conforme à ce que nous voyons aujourd'hui, que je vais rapporter exactement ce que tous ceux que j'ai lus me fourniſſent ſur cet article.

Une jeune beauté qui voile ſon viſage, dit un Poëte Grec (1), n'en eſt que plus ardemment recherchée, & n'excite dans ſes amans que des deſirs plus vifs, en ſe dérobant à leurs regards. Cette utile leçon doit être auſſi ancienne dans le monde, que la beauté même, & que le voile. Les Romains n'étoient pas moins ſévères que les Grecs ſur l'obligation impoſée aux femmes, de ne paroître publiquement que voilées. Sulpicius Gallus répudia la ſienne, parce qu'il ſçut qu'elle avoit oſé ſortir ſans voile (2).

Ce voile couvroit, comme aujourd'hui, la tête & une partie du corps; il étoit par conſéquent fort long, & c'eſt ſans doute de ſa longueur que les

(1) Nonn. Dionys. *L. XLII. v.* 351.
(2) Val. max. *l. 6.*

Grecs l'ont nommé *Macrama* du mot μακρὸς.

Cependant le voile Grec ne couvre point le visage comme celui des femmes Turques ; aussi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour se cacher avec plus de soin & pour éviter les insultes, lorsqu'elles vont loin de chez elles, & dans les quartiers des Turcs.

» QUAND les Turcs vinrent dans la » Grèce, dit Monsieur de Montesquieu, » comme c'étoit le Peuple le » plus laid qu'il y eût, ils furent si » charmés de la beauté des femmes » Grecques, qu'ils n'en voulurent plus » d'autres. Ils en enleverent de tous » côtés, ce qui fit que les Grecs les » cacherent avec plus de soin » (1). On a déja vû que ce n'est pas la peur que les Grecs ont des Turcs, qui leur fait prendre les précautions avec lesquelles ils gardent leurs femmes. On ne peut attribuer à cette peur que l'usage où elles sont de prendre le voile des

(1) Causes de la grand. des Rom. *chap.* 23

femmes Turques, lorſqu'elles ſont obligées de ſe maſquer, comme elles diſent, & de ſe traveſtir en quelque maniere, pour pouvoir ſortir.

Le voile des femmes, dans l'Orient, paroît preſqu'auſſi ancien que le monde. Abimélech, Roi de Gérare, dit à Abraham en lui rendant ſa femme, qu'il y ajoûte quelques troupeaux, & des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe pour le ſervir. » Pour vous, » *Sara*, ajoûte-t-il, voilà mille piéces » d'argent que je remets à cet homme » que vous appellez votre frere; il faut » bien lui fournir de quoi vous acheter » un voile convenable à une femme » auſſi reſpectable que vous, pour rap» peller toujours à vos gens que vous » êtes l'épouſe de leur maître, & aver» tir les étrangers que vous êtes ma» riée. N'oubliez pas que, faute d'a» voir porté cette marque commune » aux perſonnes de votre état en ce » pays-ci, vous vous êtes trop expo» ſée » (1).

(1) Geneſe, *ch.* 20.

Le prix, que ce Roi de Gérare met au voile, rappelle ce que dit Platon (1), qu'il y avoit en Perſe de grandes Provinces, dont l'une étoit appellée *la Ceinture*, & l'autre *le voile de la Reine*, parce qu'en effet leurs revenus ſervoient à la dépenſe des voiles & des ceintures de la Reine.

Lorſque Rébecca, allant épouſer Iſaac, l'apperçoit venir au-devant d'elle, auſſi-tôt qu'elle le reconnoît, elle ſe couvre par reſpect de ſon voile (2).

Thamar, ſur le grand chemin où elle arrête Juda, ſon beau-pere, ſe voile entierement le viſage.

C'eſt vers le milieu du troiſième ſiécle, que les filles, en Orient, en faiſant vœu de virginité, commencèrent à prendre ce voile, qui chez les Anciens étoit celui des Prêtreſſes, & qui eſt reſté depuis à nos Religieuſes.

L'origine du voile eſt rapportée par

(1) Œuv. de Platon, trad. de Dacier. *t.* 1. *p.* 310.

(2) *Illa tollens citò pallium operuit ſe.* Geneſ. 24.

les Grecs à la modeſtie & à la pudeur, qui ſont également timides. Ils racontoient même, à ce ſujet, une jolie hiſtoire que Pauſanias nous a conſervée (1). » A trente ſtades de la ville de » Sparte, on trouvoit, dit-il, une ſta- » tue de la Pudeur, qui avoit été po- » ſée-là par Jcarius, pour la raiſon » que je vais dire.

» Jcarius, ayant marié ſa fille à Ulyſ- » ſe, voulut engager ſon gendre à fi- » xer ſon domicile à Sparte, mais inu- » tilement. Fruſtré donc de cette eſpé- » rance, il tourna ſes efforts du côté » de ſa fille, la conjura de ne le point » abandonner; & au moment qu'il la » vit partir pour Ithaque, il redoubla » ſes inſtances, & ſe mit à ſuivre ſon » char. Ulyſſe, laſſé enfin de ſes impor- » tunités, dit à ſa femme : qu'elle » pouvoit opter entre ſon pere & ſon » mari, & qu'il la laiſſoit la maitreſſe, » ou de venir avec lui en Ithaque, ou » de retourner à Sparte avec ſon pere.

---

(1) Pauſ. *t.* 1. *p.* 304. trad. de l'Abbé Gedoyn.

» On dit qu'alors la belle Pénélope » rougit, & qu'elle ne répondit qu'en » mettant un voile ſur ſon viſage. » Jcarius entendit ce que cela vouloit » dire, & la laiſſa aller avec ſon » mari : mais touché de l'embarras où » il avoit vu ſa fille, il conſacra une » ſtatue à la pudeur dans l'endroit où » Pénélope avoit mis ſur ſa tête un » voile, qu'après elle toutes les fem- » mes dûrent porter (1).

Conformément à cette tradition, Homere repréſente Pénélope ſuivie de deux de ſes femmes, & le viſage couvert d'un magnifique voile (2).

Le même Pauſanias, (l. 5. dans ſon voyage d'Elide), décrit un tableau où l'on voyoit deux Nymphes ſur un char traîné par des mulets, dont l'une tenoit les rênes, & l'autre avoit la tête couverte d'un voile : on croit, dit-il, que c'eſt Nauſicaa, fille d'Alcinoüs. Les femmes de cette Princeſſe, après

(1) Voyez le Voile de la pudeur dans le *Muſæum Capitolinum. tom. 3. pl.* 43.

(2) Odyſſ. *l.* 18.

avoir pris leur repas ſur le bord même de la riviere où elles s'étoient baignées, quittent toutes leur voile, & jouent enſemble à la paume (1).

Une femme Grecque, prête à ſortir, attache ſes cheveux, & releve ſon voile. Telle Claudien peint Vénus quittant ſa toilette (2).

Dans le chœur d'Iphigenie en Tauride (3), une femme Grecque s'écrie : » QUE ne puis-je voler au-deſſus des » vaſtes eſpaces où le ſoleil commence & finit ſon cours ? J'arrêterois » mon œil ſur la maiſon paternelle ; » là je reverrois ces lieux ſi chers à mon » ſouvenir, où jeune encore, & ſous » les yeux de ma mere, je célébrois » un innocent hymen ; où ſeule j'animois l'aſſemblée ; où mes attraits » n'en cédoient point à ceux d'aucune » de mes compagnes ; où enfin *voilée* » *avec grace*, & la tête parée de riches bijoux, j'étois invitée à diſputer » le prix de la beauté ».

---

(1) Odyſſ. *l. 6.*

(2) *Et crines feſtina ligat, peplumque fluentem Allevat.* Claud. epithal. Honor.

(3) Act. 4.

Hermione, fille d'Hélene, s'appercevant de la disparution de sa mere enlevée par le funeste fils de Priam, s'arrache les cheveux de douleur, & déchire le voile tissu dor qui couvroit sa tête (1).

Le voile des Dames Grecques est de mousseline, tissu d'or aux extrémités; celui des servantes, ou des femmes du commun est tout uni, & sans or. Ce voile est toujours blanc, tel qu'Homere, & les anciens Monumens, représentent les voiles d'Hélene & d'Hermione (2).

Le voile, anciennement, étoit encore un ornement des Divinités. Les Graces étoient voilées, témoins les figures qu'en avoient laissées Bupale, Apelle, & Pythagore de Samos (3). Pausanias s'étonnoit même de ce qu'on les peignoit nues de son tems.

Laodice, fille d'Agapénor, envoya à Tégée en Arcadie, un voile destiné

---

(1) *Aureum quoque rupit capitis tegmen.* Colut. Rapt. Helen. *l.* 1. *v.* 381.

(2) Monum. antich. *c.* 25. *l.* 66.

(3) Voy. la diss. de l'Abbé Massieu sur les Graces. *Mém. de l'Ac. des Inscrip. &c.*

pour la Minerve *Alea*, & l'inſcription portoit, que c'étoit en faveur de Tégée ſa patrie (1).

A Lacédémone, il y avoit un Temple dédié à Morpho (2), où Vénus, & la Déeſſe y étoit voilée (3).

Euripide fait ſouvent mention du voile des Grecques. Hermione, dans Andromaque, dit, *que le vent emporte le voile de ma tête.* Et Thétis dans les Suppliantes : *Ma mere, pourquoi pleurez-vous, en couvrant vos yeux de votre voile ?* Mais ce Poëte diſtingue exactement le voile des Captives, qui eſt aujourd'hui beaucoup plus long que les autres, en ſorte que les filles eſclaves qu'on veut vendre, en ſont tellement couvertes, qu'on les reconnoît à cette marque (4).

J'ai été conduite, dit Andromaque, *du lit de mon époux ſur le rivage, le viſage couvert du long voile des Captives.*

---

(1) Pauſ. *T. 2.*
(2) Id. *T. 1.*
(3) Les Grecs appellent la beauté μορφὴ.
(4) Δυλοσηνὰν σύγεραν ἀμφιβαλῦσα κερᾶ. *ſc. 1.*

On rasoit encore anciennement la tête aux femmes captives, pour les distinguer. C'est ainsi que, dans le fameux tableau de Polygnote à Delphes, Ethra, mere de Thésée, & captive à Troye, avoit la tête rase, tandis que Démophon, fils de Thésée, paroissoit songer aux moyens de lui procurer la liberté. Au reste, le voile des Captives les paroit mieux que leur tête rase, puisque le même peintre avoit encore représenté dans ce tableau Andromaque & Nedesicaste, fille naturelle de Priam (1), avec un voile sur le visage.

Je conjecture que les femmes Grecques, anciennement comme aujourd'hui, se couvroient entierement le visage de leur voile, quand elles vouloient ne pas être reconnues; on ne peut, du moins, expliquer autrement ce qu'Aulu-Gelle rapporte au sujet d'Euclide.

» Le Philosophe Taurus, qui en-» seignoit la doctrine de Platon, dit-il, » pour exciter ses disciples à l'é-» tude, se plaisoit à leur faire ce conte.

---

(1) Pauſ. *t. 2. p. 374.*

» Les Atheniens étant en guerre » avec les Mégariens, avoient défen- » du à tous les citoyens de Mégare de » venir à Athénes, ſous peine d'être » punis comme d'un crime capital. Eu- » clide, qui étoit de Mégare, avant ce » décret rigoureux, venoit prendre aſſi- » dûment les leçons de Socrate. Il eut » recours au déguiſement pour con- » tinuer ſes études. Il prenoit un long » habit de femme, avec un manteau » de couleur, & ſe couvroit la tête » d'un voile; il ſortoit de Mégare en » cet équipage à l'entrée de la nuit, » & venoit chez Socrate pour l'en- » tendre pendant quelques heures. Le » lendemain matin, couvert du même » voile, il traverſoit la Ville, & re- » tournoit chez lui. A préſent (pour » vous achever le conte) il faut, ajoû- » te le Philoſophe, que nous allions » nous-mêmes éveiller, & le plus » ſouvent attendre nos diſciples chez » eux (1) ».

Les Grecs modernes portent auſſi ſur le cou une eſpece d'écharpe, dont

(1) Aul. Gell. *l. 7. cap. 10.*

ils se font un voile pour se couvrir la tête, lorsqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent.

Le fils du Roi Antigonus ayant présenté à son pere la tête du Roi d'Épire, ce Prince, dit Valere-Maxime, la couvrit aussi-tôt du voile que les Macédoniens ont coutume de porter (1), & lui

---

» (1) On voit, dit M. Winckelman, dans » une Maison de la Ville Négroni, la tête d'un » jeune homme, coëffée d'un bonnet Phrygien, duquel descend par derriere une espece » de voile qui vient envelopper le cou pardevant, & couvrir le menton jusqu'à la lèvre » inférieure, de la même façon que le voile » est arrangé sur une figure de bronze connue, » avec cette différence, que la bouche de cette » derniere est couverte. La premiere de ces » deux têtes peut très-bien expliquer ce que » Virgile dit de Paris. «

Mœoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixus.

Ænéid. *IV. v. 216.* Hist. de l'Art. *Tom. 2. pag 251.*

Pour expliquer cette figure, il n'y a qu'à voir un Grec l'hyver avec son bonnet, & son voile de laine autour du cou; on le met quelquefois au-dessus du bonnet, & alors il en descend. Quelquefois, en le doublant par les tours, on le fait remonter par derriere; il couvre ordinairement la bouche, & on le baisse facilement quand on veut parler.

fit faire des funérailles honorables (1).

Il faut relire attentivement les Vers de Virgile. *L. 4. v. 215.*

Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu,
Mœoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixus, rapto potitur.

Ainsi parle le Roi Iarbe, d'Énée qui est auprès de Didon. Je crois que les Interprètes ont mal entendu cette coëffure, en l'expliquant par un bonnet à la Lydienne, attaché par un ruban sous le menton. Iarbe jaloux se moque, non de la coëffure ridicule de son Rival, mais d'un homme délicat & efféminé, qui, dans un païs chaud, porte, comme les femmes, une écharpe autour de son cou, laquelle soutient son menton, ainsi que les cheveux, toujours humides de la sueur, parfumés d'essences.

Ce voile me fait souvenir de celui d'Agamemnon, dans le fameux tableau de Timante. S'il n'eût pas été à sa place, il diminueroit bien la gloire du Peintre qui l'a employé si heureusement. Il eût été singulier en effet, que ce grand Artiste eût mis sur la tête d'Agamemnon, pour annoncer & faire sentir une douleur inexprimable, un voile que ce Prince ne pouvoit avoir en aucun temps, & qui ne convenoit qu'à une femme. Les Anciens étoient aussi exacts pour les coutumes, que fidèles imitateurs de la Nature.

(1) Val. Max. *lib. 5.*

Les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & la mettent dans le mauvais tems par-dessus le voile.

Lorsqu'elles vont dans une maison, en visite, ou dans quelque autre endroit, & qu'elles ôtent leur voile, c'est signe qu'elles veulent y rester quelque tems. Je retrouve le même usage dans un siécle moins reculé que ceux dont je viens de parler.

Les femmes & les filles des Comnenes s'étant réfugiées dans une Eglise, la femme d'Isaac qui y étoit entrée la premiere, aussi-tôt qu'on l'avoit ouverte, ôta son voile, & dit aux envoyés de l'Empereur : *Madame sortira d'ici, si elle veut; mais pour nous, nous sommes résolues d'y demeurer* (1).

Je vous ai promis, Monsieur, sur le voile ancien & moderne, tout ce que j'aï pû trouver dans mes lectures; je crois vous avoir tenu parole.

Je suis, &c.

---

(1) Hist. de l'Emp. Alexis, par Anne Comnene. *l.* 2.



HUTIEME LETTRE,

Sur le caractere national. Converſations Grecques ; vivacité ; expreſſions ; proverbes. Nobleſſe Grecque.

Pour faire, Monſieur, un peu de diverſion, & ne pas toujours vous entretenir d'habillemens, & de parures, je veux prévenir vos queſtions, & revenir ſur le caractere national des Grecs modernes. Comme ce caractere ſe déploie le plus dans la converſation, il faut vous les faire entendre ; vous reconnoîtrez le feu du pays qui n'eſt pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des Anciens. Cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les Dieux de la Mythologie payenne, ce tiſſu de brillans menſonges, les Grecs modernes l'ont conſervé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, Saillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expreſſion, opiniâ-

treté dans la diſpute, eſprits remuans, inquiets, auſſi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre, vous trouverez tout cela chez eux. Et vous qui nous connoiſſez ſi bien, vous direz peut-être à nous Marſeillois : *Vous êtes tous d'Athénes en ce point* (1). Cela eſt vrai, Monſieur, il faut en convenir; mais nous avons du moins le mérite de reconnoître nos défauts. Plus étourdis au fond que méchans, nous ſommes tous en général, plus ou moins, comme nos premiers peres, légers, vifs, extrêmes, inconſéquens. Nous croyons facilement, & ſur la foi d'autrui; auſſi paſſons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de l'enjoûment à l'indifférence. Nous nous paſſionnons pour ou contre, ſans réflexion, ſans motif, & quelquefois ſans intérêt. Le mal grec de l'envie eſt une maladie du pays. Comme nous déliberons peu, nous faiſons tout aſſez gaiement, une bonne action, comme une fauſſe démarche; humiliés enſuite, atriſtés, & rarement corrigés par le repentir. Ega-

(1) La Font. fables.

lement capables de faire le bien & le mal par l'impulſion qui nous détermine, nous ne ſavons pas réſiſter à un premier mouvement qui nous entraîne. Mais avouez auſſi que vous trouvez parmi nous des amis chauds & ſinceres, de la généroſité, de la franchiſe, de la bravoure, les talens de l'eſprit, la plus grande activité, un amour de la patrie, capable encore de produire de grands effets s'il étoit mis en action, enfin cet amour pour nos maîtres, qui caractériſe en général toute la Nation, pouſſé parmi nous juſqu'à la paſſion, & devenu paſſion dominante. Vous me pardonnerez, Monſieur, cette courte digreſſion. Je n'ai pû parler, à propos des Grecs, des Marſeillois & de leurs défauts, ſans dire quelque choſe à leur avantage.

Je reviens à nos Grecs. Voyez-les cauſer entre-eux, vous croiriez, à leurs geſtes, à leursmouvemens, au ton animé de leur converſation, qu'ils diſputent même vivement. Point du tout : c'eſt leur vivacité naturelle qui échauffe un ſimple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend préſens les acteurs du fait qu'ils rapportent.

Les jeunes filles, ſur-tout, exagérent tout ce qu'elles ont vu; les tropes, les images, les comparaiſons, les figures leur ſont familieres, & les ſermens, dont je vous parlerai dans la ſuite, viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent. Voulez-vous, Monſieur, les entendre : écoutez cette jeune fille eſſoufflée, qui entre dans l'appartement de ſa mere.

» Ma mere, regardez la mer, voyez » cet orage; ô Dieu! ſecourez-nous. » On dit que le gros bateau de (1) » *Zaphiri* a péri : il a été ſubmergé; j'ai » cru le voir moi-même de notre » Kiosk. Oui, ce gros bateau avec ſa » grande voile, j'en jure par mes » yeux, il a été ſubmergé, & la pau- » vre *Paramana* (2) y étoit avec deux » de ſes enfans, qu'elle ramenoit de » l'Iſle de Calki. Quand elle aura vu » la mer béante qui s'ouvroit (3) pour » la dévorer, elle aura embraſſé ſes » enfans; mes chers enfans, nous pé-

(1) Batelier Grec, nom propre.
(2) Nourrice.
(3) Expreſſion Grecque.

» riſſons, & c'eſt moi malheureuſe » qui vous précipite, qui ai oſé vous » riſquer ſur la mer, ne prévoyant » pas cette affreuſe tempête. Malheu- » ſe mere! témeraire Zaphiri, qui ne » connoit & ne crains aucun danger! » méchant homme, c'eſt toi qui en eſt » la cauſe, & tu périras avec nous!

Ma fille, que m'annoncés vous? elle revient,.... Ma mere, ma mere! » Paramana.... venez vite, venez » voir Paramana qui arrive; l'eau de la » mer découle de ſes habits, elle en » a bû, elle a cru mourir: quelle joye! » je ſuis folle; j'ai tant prié Dieu, & » de ſi bon cœur, qu'elle a été ſauvée.

Un autre arrive au village, où pendant la belle ſaiſon on eſt raſſemblé.

» Quoi, Lucia, vous dormés, & » l'on danſe dans la Prairie? Nous » avons des inſtrumens: Stamati joue » de la lyre, Zoé mêne le branle, & » toutes les meres aſſiſes ſous le grand » peuplier, ſont enchantées de la voir. » Venez donc, & que la fiere Zoé ne » diſe pas: j'ai eu l'honneur de la » danſe, j'ai mené ſeule le branle, » ſeule j'ai été applaudie, j'ai brillé à » la tête des mes compagnes. Elle le diroit,

» diroit, j'en jure par vos yeux, ſans
» ajoûter : *parce que Lucia n'y étoit*
» *pas*. Vîte donc, que je vous aide à
» mettre cette robe roſe qui vous ſied
» ſi bien, & ce bouquet de lilas ſur
» votre tête. Doublons le pas, j'en-
» tends la lyre : ah ! courons, courons,
» Lucia, & qu'en vous voyant, Zoé
» à qui la danſe a donné le rouge &
» l'éclat des plus belles couleurs, pâ-
» liſſe & ſèche de dépit.

Je répete, Monſieur, & je traduis fidèlement ce que j'ai entendu & retenu.

Démoſthène alloit déclamer ſur le bord de la mer, pour former ſa voix, & travailler à ſe faire entendre ; mais pour acquérir le ton de l'éloquence naturelle, il alloit étudier, parmi le peuple, le langage énergique des paſſions, la naïve & vive expreſſion des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les perſuader, il faut ſe mêler avec eux, les étudier, les ſuivre, emprunter leurs tons, leurs manieres, leurs inflexions. Auſſi, ſuivant un Poëte François qui peint quelquefois la nature,

L'aimable Déité qu'on adore à Cythere,

Du berger Adonis se faisoit la bergere (1).

Vous me trouverez, peut-être, un peu Grec, avant que j'aie fini ce qui me reste à dire. Il est vrai qu'à force de vivre avec des étrangers, & dans leur Pays, on prend insensiblement leurs manieres, & qu'on parvient à s'identifier avec eux. Je parle déja leur langue; & vous le savez, la langue d'une Nation est ordinairement l'image de sa décadence, ou de ses progrès. Elle se perfectionne, & s'enrichit à mesure que la Nation s'éclaire, se polit, s'instruit; elle s'affoiblit, s'altere, & se corrompt, lorsque, par une chûte sensible, la Nation retombe dans la misere & dans l'ignorance. A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conservent encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs peres. Telle est la langue Grecque vulgaire, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiqu'elle ait pris du Latin & de l'Italien moins de mots, que les Romains n'en avoient pris anciennement

(1) 1e.Egl. de Segrais.

d'elle : langue défigurée en apparence, & ſouvent par des expreſſions Turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conſerve tout le fond, toute la richeſſe, & toute la douceur de l'ancienne. Les verbes ſont plus aiſés à conjuguer, parce qu'ils n'ont ni aoriſtes, ni duels. Il y a une très-bonne grammaire pour le Grec vulgaire, faite par le Révérend Pere *Thomas de Paris*, Capucin, & vous trouverez à la fin du voyage de Spon, un petit Dictionnaire des mots les plus en uſage. Tous les Grecs qui ont quelque éducation, & qui s'appliquent à lire, ſavent le Grec littéral, & le parlent aiſément; leur prononciation eſt beaucoup plus douce que la nôtre.

Vous n'apprendriez pas le Grec vulgaire, ſans apprendre des fables, & des proverbes en vers. Les Grecs ſont toujours ſententieux. Ils aiment beaucoup les contes, & les proverbes; il ſemble que la tradition les à conſervés, comme les uſages. Je crois auſſi qu'on ne reçoit pas une langue, ſans retenir les proverbes les plus expreſſifs qu'elle a produits. Quoique tous les Peuples polis aient, ſur certaines choſes, les

mêmes principes fixés par des proverbes qu'on répéte dans l'occaſion, ils ont tous une maniere différente de les exprimer.

On a obſervé que les anciens Grecs ne citoient pas un proverbe, ſans ajoûter : *Le ſage a dit cela.* Ainſi dans Théocrite : *vous avez vu le loup, dit le ſage* (1).

On mettoit, dit un Commentateur de ce Poëte, tous les proverbes ſur le compte de la Philoſophie. Cette remarque eſt juſte : les Philoſophes étoient des ſages, qui faiſoient, de la morale pratique, leur principale étude, qui donnoient des leçons comme Epictete, & la ſageſſe dictoit les maximes qui ſervoient de regle pour la conduite. Ecoutons les Grecs modernes, vous croirez entendre les anciens.

» Mon fils, diſoit devant moi un pere à ſon enfant, » ne te décourage » & ne t'impatiente pas, parce que » le ſuccès ne répond pas à tes eſpéran» ces. Tu n'es pas heureux, mais un

---

(1) Λύκον εἶδες, . . ὡς σοφὸς εἶπεν. *Idil.* 14.

» travail aſſidu ſurmontera les obſ-
» tacles que tu rencontres. Voici ce
» qu'à dit le Sage : *Il planta dans le*
» *tems une vigne, & avec le tems le ver-*
» *jus devint du miel* (1).

Toutes ces ſentences ſont en vers rimés : car la rime a été adoptée par les Grecs, qui l'ont reçue des Italiens. Leurs chanſons d'amour ſont rimées.

Que vous dirai-je à cette occaſion, Monſieur, de la langue des amans chez nos Grecs ? Vous ne verrez nulle part, autant que chez eux, l'excès du délire, & l'emportement de l'amour. Aucune langue ne peut fournir autant de noms expreſſifs, que les amans en prodiguent à leurs maitreſſes. Vous ver-

---

(1) Les Turcs ont adopté le même proverbe. Ils diſent : *Sabré ilem kourouk khalva olour.* Avec la patience le verjus devient doux comme le calva, ſorte de confiture faite avec le miel.

M. de Vergennes, Ambaſſadeur auprès du Grand-Seigneur, qui a ſi bien connu les Turcs & les Miniſtres de la Porte, peignoit le caractere de ces derniers dans les négociations, par ce ſeul trait, en rapportant un de leurs proverbes, qu'ils aiment à répéter : *Il faut*, diſent-ils, *chaſſer le liévre avec un arabat*, petite charrette tirée par des Buffles.

rez des Grecs amoureux, parmi le peuple ſur-tout, paſſer les nuits ſous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chanſons les plus tendres, & dans certains accès de fureur, ſe faire des bleſſures aux bras, pour montrer enſuite les cicatrices, comme de glorieuſes marques de l'amour dont ils ſont poſſédés. A ces traits, vous reconnoîtrez ces hommes qui faiſoient autrefois le ſaut de Leucade, & qui ſe précipitoient dans la mer pour ſe guérir de leur paſſion. Vous reconnoîtrez cette Nation qui, ſi j'oſe le dire encore, plus près de la nature que nous, (car on s'en éloigne en ſe civiliſant) a fourni aux Peintres & aux Poëtes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des bacchantes échevelées & furieuſes, le thyrſe à la main, effrayer par des heurlemens les monſtres des forêts, ni des Pythies ſur le trépied, agitées par le Dieu qui les inſpire, mais des meres & des veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faiſant retentir de leurs cris un vaſte champ qu'elles rempliſſent du ſpectacle de leur douleur. Vous y verrez des en-

ſans embraſſer les genoux de leurs peres, baiſer reſpectueuſement la main paternelle, & implorer cette bénédiction, que nous ne connoiſſons plus que dans l'hiſtoire des Patriarches. Que nous ſommes froids en comparaiſon, parce que nous ſommes trop façonnés & contrefaits à force d'art! La touchante ſimplicité des anciens uſages n'a pour nous qu'un air de bonhomie qui nous paroît inſipide & qui nous déplaît; mais l'amour du vrai & de la nature attache encore nos regards, & les arrête avec plaiſirs ſur les tableaux qu'on nous en préſente.

J'acheverai cette Lettre, en vous diſant un mot de la nobleſſe Grecque. Un jeune Gentilhomme Grec eſt aſſurément l'être le plus ſuperbe, & le plus content de lui-même que je connoiſſe. Les Grecs appellent communément Rois & Reines, les hommes qui, par leur naiſſance & par leurs richeſſes, & les femmes qui par leur beauté tiennent les premiers rangs. Les Rois anciens de la Grece étoient en ſi grand nombre, & ſi petits, ſi vains, que, ſous le regne des Empereurs, les

Seigneurs Grecs ont pu ſe donner entr'eux le titre de Rois qui leur étoit reſté. Anciennement, on n'appelloit pas autrement les gens riches ou puiſſans : Horace les nomme les Souverains de la terre (1). Térence, pour ſe conformer au langage Grec, appelle Reines, *Reginæ*, toutes les Dames d'un certain rang (2). Au ſurplus, dit encore Horace, l'argent eſt la ſouveraine puiſſance qui donne tout, nobleſſe, beauté, &c (3).

» Malgré ton rang, & tes revenus, » tu as beau faire, dit Martial à Maxime, » nous ſommes égaux. Je ſoupe » chez toi, tu as ſoupé chez un autre » la veille. Je vais te faire ma cour » le matin, tu l'as déja faite avant » moi. Je t'accompagne comme mon » patron & mon Roi, & on te voit » auſſi à la ſuite du tien. Mais c'eſt bien » aſſez d'être Client, ſans être celui » d'un ſerviteur orgueilleux : quand

---

(1) *Terrarum dominos*. Od. 1. l. 1.

(2) In Eunuch.

(3) *Et genus & formam regina Pecunia donat*. Ep. 6.

» on eſt chez un Roi, & maître, on
» ne doit pas en avoir d'autre (1).

Les Grecs, toujours vains, & ambitieux, donnent plus communément le titre d'*Arkhondas*, & *Arkhondiſſa*, c'eſt-à-dire, de Prince & de Princeſſe, à ceux qui ſont diſtingués chez eux, par leur rang ou par leur opulence. Ce mot comme on voit, vient d'ἄρχων, ἄρχοντας qui ſignifie Prince. Les Archontes, à Athénes, ſuccéderent aux Souverains; le ſecond portoit le nom de Roi, & celui d'Archonte fut donné depuis aux premiers Seigneurs de la Cour des Empereurs. De-là le titre d'*Arkhondas* eſt reſté aux Grecs modernes, qui affectent, ou prétendent ſur les autres une ſupériorité marquée, par leur naiſſance, où par leurs richeſſes. Il n'eſt donc pas néceſſaire de vous dire, que nos Archontes modernes n'ont pas plus

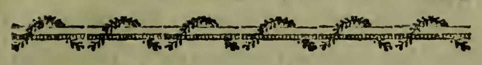
---

(1) Sum comes ipſe tuus tumidique deambulo regis,
Tu comes alterius: jam ſumus ergò pares.
Eſſe ſat eſt ſervum; jàm nolo vicarius eſſe.
Qui rex eſt, regem, Maxime, non habeat.
lib. 2. Ep. 18.

les vertus, que l'autorité des Anciens : j'entend ces vertus, par leſquelles, preſque en ſortant du Gymnaſe ou des lieux d'exercice, ils étoient admis dans le corps auguſte de l'Aréopage.

Je ſuis, &c.





NEUVIEME LETTRE.

Ceintures, fard, peinture des ſourcils, les yeux noirs, la Théſéide.

Vous m'encouragez, Monſieur, par le goût que vous marquez pour mes relations. Je ſuis fort flatté que ces lettres amuſent votre loiſir, ainſi que le mien, & que vous en deſiriez la ſuite. Vous croiriez qu'en parlant de l'habillement des femmes, j'ai oublié la ceinture, le fard, & la peinture des ſourcils; vous n'avez fait que prévenir par vos queſtions, ce qui me reſtoit à vous dire ſur cet article.

La ceinture étoit anciennement, comme aujourd'hui, une partie eſſentielle de l'habillement des Orientaux. Le Prophete David en parlant de la punition dûe à l'homme calomniateur & impie, ajoute:

» Il portera la malédiction & les » malheurs qu'il merite, comme ſon » vêtement, & comme ſa ceinture » qu'il ne quitte jamais (1).

(1) *Et induit maledictionem ſicut veſtimen-*

Les Grecs portent la ceinture comme les autres Orientaux ; celle des femmes, plus recherchée & plus riche, eſt un de leurs principaux ornemens ; elles en ont encore une qui rappelle celle dont autrefois les jeunes filles faiſoient le ſacrifice en ſe mariant. Elle étoit la marque de la virginité, & après la célébration de l'hymen, on la ſuſpendoit dans le Temple de Diane, d'où elle étoit enlevée par le nouveau marié, à qui elle appartenoit.

Lorſque Léandre va célébrer en ſecret ſon hymen avec la jeune Héro, elle lui dit, en le recevant dans ſa tour, les choſes les plus tendres. *Alors*, ajoûte le Poëte Muſée (1), Léandre *détacha ſa ceinture*.

Euripide, dans le récit de la mort d'Alceſte, n'oublie pas cette intéreſſante ceinture. » Enſuite ſe jettant ſur » ſon lit, dit-il (2), elle le regarde en

---

tum.... fiat ei ſicut veſtimentum quo operitur, & ſicut Zona quâ ſemper præcingitur. Pſalm. 108. ou 109. v. 17. & 18.

(1) Muſ. *v.* 270.

(2) Eurip. Alc. *ſc.* 2.

» pleurant : Lit nuptial, s'écrie-t-elle, » où j'ai quitté, avec cet époux pour » qui je meurs, ma ceinture de vir- » ginité!

Ainſi, dans les Héroïdes d'Ovide, Phyllis, ſe plaignant d'avoir été abuſée par Démophoon, dit : » Hélas ! ſous » quels auſpices funeſtes ma virgi- » nité lui fut immolée, & ſa main » trompeuſe arracha ma chaſte cein- » ture (1) ! »

Auſone donne à la chaſte Diane une double ceinture (2).

La ceinture brodée des femmes Grecques, qui ſouvent l'attachent avec une boucle enrichie d'émeraudes & de diamans, reſſemble à celle de Vénus, qu'Homere nous peint ſi brillante, & qui étoit auſſi brodée & piquée (3).

Vous ſçavez d'ailleurs, que ce Poëte,

---

(1) Cui mea Virginitas avibus libata ſiniſtris,
Caſtaque fallaci Zona recincta manu.

(2) *Nec* bis cincta *Diana placet, nec nuda Cythere* Epig. 39.

(3) Κεστὸν ἱμάντα κεστὸς ἱμάς, ſignifie, à la lettre, une ceinture piquée, & brodée. *Mémoires de l'Acad. des Inſcrip.* Diſſ. de M. Burette, ſur le ceſte & le pugilat.

en parlant des femmes, fait toujours mention de leur ceinture (1), & qu'il les déſigne expreſſément par cet ornement particulier à leur ſexe.

Electre, dans Sophocle (2), exhorte ſa ſœur à couper, comme elle, des boucles de ſes cheveux, pour les offrir ſur le tombeau de ſon pere, & elle ajoûte : » Voici encore ma ceinture ; » elle n'eſt pas riche, mais elle peut » ſervir de bandelette ».

Rien de plus ancien dans la Grece, parmi les jeunes filles, que l'uſage de conſacrer en ſe mariant leur ceinture. Ethra, qui dédia un Temple à Minerve *Apaturia* ou la trompeuſe, inſtitua cet uſage : toutes les filles du pays en ſe mariant (3), conſacroient leur ceinture à Minerve dans l'iſle Sphérie (4). Catulle, dans l'Epithalame de Manlius & de Junie, s'adreſſant à l'Hymen, dit : C'eſt pour toi que les jeunes filles

---

(1) Voyez les *Monum. Antich.. C.* 12. *pl.* 37.

(2) Act. 1. Sc. 4.

(3) Γυνὴ βαθυζώνος, ἐυζώνος ; γυναῖκες καλλιζῶναι : *altecinctæ, benè cinctæ, pulchrizonæ.*

(4) Pauſ. *t.* 1. *p.* 231.

laiſſent détacher leur ceinture (1).

Les Grecs, ainſi que les Turcs, ſe ſervent encore de leur ceinture pour y attacher leur bourſe, ou pour y ſerrer l'argent qu'ils reçoivent, & celui qu'ils veulent porter. Cet uſage eſt ſi ancien, qu'on diſoit d'un homme qui n'avoit plus rien, qu'il avoit perdu ſa ceinture (2).

Gracchus, revenant de Sardaigne, dont il avoit été Gouverneur, diſoit aux Romains : » Lorſque je ſuis parti, » j'ai porté dans la Province mes ceintures pleines d'argent, & je les ai rapporté vuides » (3) (4).

Les yeux noirs ſont toujours les plus beaux yeux chez les Grecs. Les

---

(1) Tibi virgines
Zonula ſolvunt ſinus.

(2) *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit.* Horat. *l.* 2. *Ep.* 2.

(3) *Quirites, cùm Romam profectus ſum, Zonas quas plenas argenti extuli, eas ex Provinciâ inanes retuli. Alii vini amphoras quas plenas tulerunt, eas argento plenas domum reportaverunt.* A Gell. *l.* 15. *Cap.* 12.

(4) Il eſt ridicule de voir, dans une infinité de tableaux, des habillemens Grecs ou Romains, ſans ceinture.

femmes peignent encore leurs ſourcils & le poil de leurs paupieres. Pour ſe les noircir, elle ſe ſervent, comme autrefois, d'une préparation d'antimoine & de noix de gale (1).

Homere appelle une belle fille, *une beauté aux yeux noirs, qui inſpire la tendreſſe* (2).

Anacréon veut qu'on peigne ſa maitreſſe avec des cheveux noirs, & Bathylle avec des yeux & des ſourcils noirs (3). Tel eſt auſſi le Lycas d'Horace (4).

Les yeux noirs ſont tellement eſtimés par les Grecs, que les hommes mêmes en prennent quelquefois leur ſur-nom. J'en connois pluſieurs qu'on appelle *Macromati*, c'eſt-à-dire, en langue vulgaire, *aux yeux noirs*. Démétrius de Phalere, qui avoit de beaux ſourcils noirs, en avoit reçu le nom de

---

(1) *De antiq. marmoribus Blaſii Caryophili opuſc. ubi de mulieribus quæ nigro ſtibii pulvere cilia, ſupercīliaque tingebant.*

(2) κουρὴ ἑλικώπτρις. N. *v.* 98. vid. Lexic.

(3) Voyez. ſur le mot μελαίναι les notes de le Febvre ſur Anacréon.

(4) *Nigris oculis, nigroque*
Crine decorum. Od. 29.

χαριτοϐλέφαρος, *ayant les yeux des Graces* (1).

Je vous ai déja parlé du fard, en vous décrivant la toilette des femmes Grecques; l'uſage de ce fard eſt très-ancien parmi elles. Pénélope, dans Homere, dit à Eurynome, qu'elle veut enfin ſe montrer aux importuns qui l'obſedent. » Allez, lui dit cette confidente; » mais auparavant entrez dans le bain, » & redonnez à votre viſage, par des » couleurs empruntées, l'éclat que » votre affliction a terni (2) ».

Les Grecs ne portent plus, comme anciennement, des cigales d'or à leurs cheveux, parce que leurs bonnets ſont faits pour couvrir leur tête qui eſt raſée. Mais leur habillement, à quelque changement près, a peu varié. Les bottines qu'ils portent, & principalement les bottes noires, étoient la chauſſure ordinaire des anciens Grecs, & des (3) Philoſophes d'Athénes.

Voici encore un ancien uſage qui m'a frappé; c'eſt celui des Thraces,

---

(1) Vie de Démétrius de Phal. par M. Bonami. *Mém. des Inſcrip.*

(2) Odyſſ. *l.* 18.

(3) Vie de Spon. *t.* 2. *p.* 238.

& des Grecs de Negrepont, qui ſe font raſer le devant de la tête, & ne laiſſent croître que les cheveux de derriere. J'ai cru voir encore ces Abantes, habitans de l'iſle d'Eubée (aujourd'hui *Negrepont*), qu'Homere appelle ὄπιθεν κομόωντας, chevelus par derriere (1). Plutarque dit que Theſée ſe fit couper les cheveux comme eux, & que cette maniere de ſe raſer le devant de la tête, fut appellé depuis *la Théſéide*. Cette Théſéide ſeroit donc encore en uſage aujourd'hui parmi les Grecs, & parmi les Thraces, de qui l'avoient reçue les Abantes. Ceux-ci, ajoûte Plutarque, vouloient en cela empécher leurs ennemis d'avoir priſe, lorſqu'ils venoient à ſe joindre dans un combat (2). C'eſt ainſi, ſelon Tacite, que les Sueves, Peuple militaire parmi les Germains, laiſſoient croître leurs cheveux, les relevoient, & en formoient un nœud au haut de la tête, non par ornement ou pour plaire aux femmes, mais pour ôter à leur ennemis le moyen de les prendre par-là (3).

(1) Iliad. *l.* 2.
(2) Plut. vie de Théſée.
(3) Tacit. Ger. 38.

Les Huns avoient le même uſage, qu'ils ont tranſmis aux Sarraſins & aux Turcs. Procope, en parlant de ces deux factions (les verds & les bleus) qui partagoient l'Empire, s'étend particulierement ſur les bleus, protégés par Juſtinien.

Le premier changement que firent les factieux, dit-il, ce fut de couper leurs cheveux d'une maniere nouvelle. Ils ne raſoient point leur barbe, comme les Perſes; ils coupoient tous les cheveux de deſſus le front, & laiſſoient pendre ceux de derriere à la façon des Maſſagetes. On appelloit cette ſorte de coëffure, la mode des Huns (1).

» Je ne coupe plus mes cheveux, à » la maniere des Thraces, » dit un Berger dans Théocrite (2). Cette maniere ne peut être que la Théſéide, puiſque ce Berger affligé laiſſoit croître ſes cheveux ſur ſon front, & négligeoit de les couper, ou de les faire raſer. Il ne ſuffit pas d'avoir lu, pour bien commenter & expliquer les anciens; il faut encore avoir fait quelques

(1) Hiſt. Secr. *chap. 7.*
(2) Idill. 14.

voyages dans la Grece, & avoir vu ce qu'on y pratique encore. Un berger de Belgrade (1) qui ne joue plus de la flute, qui laiſſe croître ſes cheveux ſur ſon front, & qui les néglige, eſt ſans doute un berger affligé, qui reſſemble en tout point à celui de Théocrite.

Je crois, Monſieur, n'avoir rien oublié de ce qu'on peut remarquer d'intéreſſant & de conforme aux anciens uſages, dans l'habillement des femmes Grecques; il me reſte à vous obſerver que ce Peuple, tout léger qu'il eſt, tout amateur de la nouveauté qu'on le repréſente avec raiſon, n'a pourtant jamais dépendu, comme nous, des caprices & de l'inconſtance de la mode qui nous ſubjugue. Il falloit même avoir de grandes raiſons, pour changer quelque choſe dans l'habillement des femmes, comme vous le verrez par l'évenement qui obligea les Athéniennes à ne plus ſe ſervir d'agraffes, ni d'épingles. Ce trait d'hiſtoire mérite bien que je vous le rappelle, & ne peut être ici que fort à ſa place.

---

(1) Village Grec, à quelques lieues de Conſtantinople.

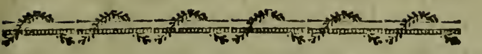
Les Athéniens, pour un motif aſſez frivole, avoient déclaré la guerre aux Eginetes. Ils furent battus ſi complettement, qu'il ne reſta qu'un ſeul homme, pour porter à Athénes la nouvelle de cette ſanglante défaite. Ce malheureux fuyard fut mal accueilli. Les femmes qui avoient perdu leurs maris, piquées de ce qu'un ſeul homme reſté de tant de monde oſoit ſe montrer, ſe jetterent ſur lui, & lui demandant ce qu'étoient devenus leurs maris, à force de le piquer avec leurs agraffes & leurs épingles, le firent mourir. Les Magiſtrats d'Athénes, indignés de cette cruauté, pour punir les femmes, les obligerent de s'habiller à l'Ionienne; ce qui leur ôtoit l'uſage des agraffes & des épingles. Leur ancien habit, comme celui de toutes les femmes Grecques, étoit l'habillement Dorien. En revanche, les Argiens & les Eginetes firent une loi, qu'ils obſervoient encore du tems d'Herodote (1), par laquelle il étoit ordonné aux femmes de porter des agraffes & des épingles encore plus longues que celles qu'elles

(1) Hérod. *l. 5.*

portoient auparavant. Rien n'eſt donc indifférent dans l'hiſtoire Grecque, puiſque la longueur même des épingles dont ſe ſervoient les femmes, étoit dûe à un évenement tel que celui-là.

Je ſuis, &c.





DIXIEME LETTRE.

Fêtes, repas, excès de table, couronnes de fleurs, chanſons, &c.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes ſolemnités de leur religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célébrent avec autant de joie que de faſte. Mais ils courent avec encore plus d'empreſſement à ces dévotions particulieres, qui les attirent à la campagne. Le Peuple inonde le vaſte champ où on ſe raſſemble; les jeux, les feſtins, les danſes ſont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. Les jeunes gens toujours amoureux, ou prêts à le devenir, n'y vont pas tant, (diſoit le Poëte (1) Muſée de ceux de ſon tems), pour prendre part aux ſacrifices qu'on fait aux Dieux, que pour examiner curieuſement les jeunes beautés qu'on y rencontre, & s'en faire

(1) Muſ. L. & Héro. *v. 53.*

voir à leur tour. Il ne faut pas ſans doute aller dans la Grece, pour chercher ſur ce point ce que nous avons chez nous tous les jours ſous les yeux. Je parlerai, dans l'article de la Religion, des fontaines conſacrées par la dévotion & par les miracles qu'on leur attribue. Je veux vous entretenir aujourd'hui des repas des Grecs, & d'une fête champêtre où Bacchus préſide encore, où vous entendrez leurs inſtrumens, leurs chanſons, &c. Les danſes feront un autre article.

Du tems de Saint Jean-Chryſoſtôme (1), les anciens Grecs avoient, par magnificence, des tables bordées d'argent fort peſantes, qui avoient la figure d'un grand ſigma, C. Telle eſt encore aujourd'hui la forme des tables chez les Grecs modernes, ſi ce n'eſt qu'il n'y a plus d'argent, & qu'autour il y a des carreaux pour s'aſſeoir. L'agrément de la table conſiſte encore pour les Grecs dans le ſeul plaiſir de boire & de manger, ſouvent avec excès ;

(1) Extrait des Ouvrages de Saint Jean-Chryſoſtôme, par D. B. de Montfaucon.

auſſi

aussi les Grecs appelloient anciennement leur repas, συμπόσιον, *compotatio*, c'est-à-dire, une assemblée de personnes qui boivent & mangent ensemble; au lieu que les Latins l'appelloient *convivium*, c'est-à-dire, un cercle de personnes en société, invitées ou réunies pour vivre ensemble, & s'entretenir agréablement.

Les Romains ont toujours été plus sobres que les Grecs, & Cicéron n'a pas manqué de faire cette distinction, en parlant des repas où il aimoit à se dérider, & à s'égayer avec ses amis (1).

---

(1) Dans une lettre à Papirius Pætus, après avoir décrit un repas où il s'étoit trouvé chez Volumnius Eutrapelus, il ajoûte : » Ce n'est » pas tout. Au-dessus d'Eutrapele, étoit Cythé» ris. *Quoi! direz-vous, ce Ciceron, que les* » *Grecs regardoient avec admiration, Cicéron en pareille compagnie!* A la vérité, je ne m'attendois pas à la trouver là. Cependant ce sage Aristippe, disciple de Socrate, ne rougit pas du reproche qu'on lui fit d'être attaché à Laïs, & dit seulement : elle est à moi, je ne suis point à elle. *Audi reliqua : infra Eutrapelum Cytheris accubuit. In eo igitur, inquis, convivio Cicero ille*, quem adspectabant, cujus ob os Graii ora obvertebant sua? *Non meHercule, suspicatus sum illam affore. Sed ta-*

Il loue fort cette maniere de ſe voir, & de ſe raſſembler à table.

» Le bonheur de la vie, écrit-il au » même (Epit. 24.) eſt à mon ſens de » pouvoir vivre avec des gens de bien, » qui ſoient agréables & qui vous ai- » ment... Je n'enviſage point ici le plai- » ſir ſenſuel de la table, mais l'agrément » de la ſociété, & l'amuſement qui ré- » ſulte des propos familiers qui ſont la » douceur des repas. Auſſi nos Romains » en donnant aux feſtins un nom qui » déſigne ſimplement l'action de vivre » enſemble (*convivia*), les ont-ils » mieux définis que les Grecs qui les » nomment auſſi d'un ſeul mot, parties » de boire & de manger, que pluſieurs » perſonnes font enſemble ».

Les Grecs boivent encore avec autant de plaiſir que d'excès, & leurs feſtins ne finiſſent pas ſans ivreſſe, Lorſque les Romains buvoient un peu trop, ils appelloient cela *pergræcari* (1), c'eſt-à-dire, boire à la Grecque (2).

---

men ne Ariſtippus quidem ille Socraticus erubuit quùm eſſet objectum habere eum Laïda : Habeo, *inquit*, non habeor à Laïde. Ep. 26. *l.* 9.

(1) *Græco more bibere.*

(2) Les Spartiates diſoient au contraire,

Les bons buveurs, dans l'ancienne Grece, se faisoient, comme ceux d'aujourd'hui, des défis pour boire. Lorsqu'Alexandre conduisit en Perse ceux qui servoient dans ses armées, ils s'y livrerent aux plus grands excès du vin, à l'imitation des Persans, qui faisoient gloire d'être grands buveurs (1).

Ils boivent toujours le vin pur, dit un voyageur, & lorsqu'ils boivent en compagnie, le gobelet passe à la ronde comme les santés qu'ils portent (2).

L'usage de chanter à table, est aussi très-ancien chez les Grecs. Ils buvoient chacun à leur tour à la santé de leurs maitresses, & souvent autant de coups qu'il y avoit de lettres à leur nom. Voyez, dans la quatorziéme Idylle de Théocrite, la description d'un repas rustique à la Grecque : c'est un tableau fidéle de ce qu'on voit aujourd'hui (3).

Dans leurs festins champêtres, qu'ils

---

que Cléomene avoit appris à boire des Scythes, & quand ils vouloient faire débauche de vin, ils appelloient cela *Scythiser*. Herod. *l.* 5.

(1) Quint. Curt. *l.* 5.

(2) Spon, *t.* 2. p. 356.

(3) Idil. 14.

appellent ἐνθομήχι (1) (délaſſemens de l'eſprit, parce qu'on y mêle les jeux & les danſes), il y a, ſuivant le nombre des convives, une table ronde qui a ſouvent la forme d'un Π. Les perſonnes les plus diſtinguées ſe mettent au fond, & le maître du feſtin vient enſuite. Celui-ci boit d'abord à la proſpérité de tous les convives, qui lui rendent ſucceſſivement, le verre à la main, les mêmes ſouhaits. Des agneaux farcis, recouverts de leurs peaux, & cuits au four, ſont les principaux mêts de ce repas. On s'échauffe enſuite : on apporte des cruches pleines de vin, on verſe ſans meſure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les chanſons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies ; enfin, on prend la lyre, & quelques convives ſe levent pour danſer. On commence par le μονόχωρος, & le δίχωρος, c'eſt-à-dire, par un & deux danſeurs, dont la danſe vive reſſemble à notre rigaudon, qui paroît d'origine grecque ; & la danſe finit par un branle dont je parlerai à l'article des danſes.

Le miel que les Grecs recueillent

(1) Ou Εὐθυμία.

toujours avec soin sur le Mont Hymette, & qu'ils regardoient anciennement comme une nourriture sacrée, est encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-estimé (1).

Ils aiment aussi beaucoup les olives, que la Grèce & le terroir d'Athènes fournissent abondamment (2). Ils appellent, comme les Anciens, *Colymbadès*, ces olives préparées pour exciter l'appétit. Ils aiment les gâteaux que les femmes préparent encore suivant l'ancien usage (3). Vous savez par la lecture d'Homere, qu'anciennement elles avoient le soin de paîtrir la farine & de faire des gâteaux. C'est aujourd'hui toute la même chose : on fait ces gâteaux la veille de Pâques & des grandes fêtes, & les Grecs s'en donnent en présens les uns aux autres.

L'ancien usage de manger le bled grillé ou rôti, usage qui a nécessairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, découvert par Mylès, fils de Lélex, premier Roi de la Laconie,

(1) Hist. des Ab. *t.* 2. *p.* 124.

(2) Spon, *t.* 2. *p.* 253.

(3) Odyss. *l.* 7. *v.* 103. *l.* 18. *v.* 559. *l.* 8

qui donna ſon nom à l'iſle de Milo, ſubſiſte encore. Dans la Grece, le gros bled de Turquie, & les pois chiches qu'on fait cuire, ſont des mets très-communs.

C'eſt parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coûtumes, parce que le peuple, qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, eſt toujours attaché à ſes uſages, qui ſont ſes principales loix. Je trouve donc dans les repas Grecs non-ſeulement les anciens excès & l'antique ſimplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent ſi bien la joie des convives. Les fleurs ornent auſſi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maitreſſes.

J'ai déja dit que les femmes, ſurtout les jeunes filles, mêlent à leur coëffure des fleurs naturelles, dont elles ſe couronnent; les jeunes gens qui veulent ſe piquer de galanterie en font autant (1).

Horace, dit M. Dacier (2), a eu

(1) Homere appelle Vénus ἀφροδίτη ἐυστεφανος *puchre coronata.* Odyſ. v. 2. 67. Selon Euſtathe cette couronne a rapport à la coëffure des femmes

(2) Rem. ſur l'Ode 25. du premier livre.

égard à la coutume des Grecs & des Latins, qui prenoient des couronnes de fleurs lorſqu'ils étoient amoureux, & les quittoient lorſqu'ils ceſſoient de l'être. En les quittant, ils les rompoient, ou ils les conſacroient. Ainſi, dit-il, Horace ne ſe contente pas de dire que les Amans de Lydie jettent leurs vieilles couronnes; mais il ajoûte, qu'ils les dédient à l'Hebre, *compagnon de l'Hyver* (1). J'ai vu cet Hebre au mois de Mai: malgré l'épithete d'Horace, je l'aurois pris volontiers pour le compagnon du Printems; car il n'eſt pas à craindre dans l'hyver, & dans les beaux jours, ſes bords ſont très-agréables.

Un Grec couronné de fleurs annonce ou l'amour dont il porte les livrées, ou la joie & la débauche d'un feſtin.

Tel étoit ce jeune débauché d'Athènes nommé *Polémon*, dont Diogène Laerce raconte ainſi l'aventure. Un jour ſortant de table & ſe trouvant à la porte de l'Ecole de Xénocrate, il entre parfumé d'eſſences, la tête cou-

(1) *Hyemis ſodali.*

ronnée de fleurs, & vêtu très-coquettement. Il se place au milieu des Philosophes, & les interrompt par les propos d'un homme ivre. Xénocrate, sans changer de visage, laisse le sujet qu'il traitoit, & tourne son discours sur la tempérance. La force de ses paroles fit renrrer d'abord le jeune Libertin en lui-même. Il ôta sur le champ la couronne qu'il avoit sur la tête, & la jette aux pieds de Xénocrate; il s'enveloppe ensuite de son manteau, &, converti par les leçons du Philosophe, il devint bientôt un de ses plus assidus disciples (1).

Les Amans, dit Athénée (2), couronnnent de fleurs la porte de leurs maitresses, comme s'ils ornoient les portes d'un Temple. De-là vient sans doute l'usage où sont les Grecs aujourd'hui le premier de Mai de couronner de fleurs les portes de leurs maisons & de celles des personnes qu'ils aiment. Ils vont chanter & se promener devant la maison de leurs belles, pout les attirer du moins à la

(1) Val. Max *l. 6.*
(2) *L. 15. p. 669. & 670.*

fenêtre, & voilà encore les galanteries qui se pratiquoient du tems d'Horace (1).

Vous vous rappellez que, si on couronnoit les portes de fleurs, on leur adressoit aussi les plaintes les plus touchantes ; que même quelquefois dans le délire, & dans certains momens de dépit, on les enfonçoit brutalement ; mais que les Amans patiens & sages se contentoient de se coucher humblement sur le seuil de la porte, que l'on tenoit fermée pour eux.

Ecoutons Tibulle : il veut que l'orage & la foudre abattent à ses yeux la porte de sa maitresse. Cependant il la prie de s'ouvrir pour lui seul, & sans bruit ; il lui demande ensuite pardon des injures qu'il lui a dites dans sa fureur ; il souhaite que ses imprécations retombent sur lui. Que l'amour a fait dire de folies ! (2)

---

(1) Lenes sub noctem susurri
Compositâ repetuntur horâ.

(2) Janua difficilis dominæ, te verberet imber;
Te, jovis imperio, fulmina missa petant.
Janua jam pateas uni mihi, victa querelis ;
Neu furtim verso cardine aperta sones,

Longepierre, qui a traduit quelques Poëtes Grecs avec de ſavantes Notes, a rendu de cette maniere une jolie Epigramme du ſeptieme Livre de l'Anthologie ſur les couronnes.

De Rhodope l'orgueil égale la beauté,
Et quand je la ſalue avec timidité,
La ſuperbe, pour prix du feu qui me tranſporte,
Fait, en me ſaluant, éclater ſa fierté.
De couronnes de fleurs, j'orne avec ſoin ſa porte;
L'ingrate s'irrite, &, pour prix,
Aux pieds les foule avec mépris.
O rides ſans pitié, vieilleſſe inexorable!
Hatez-vous, accourez, précipitez vos pas,
Venez ravager tant d'appas;
Venez fléchir Rhodope, & la rendre traitable (1).

En voyant, M. le premier de Mai, toutes les portes des Grecs ornées de fleurs, vous vous rappelleriez tout ce

---

Et mala ſi qua tibi dixit dementia noſtra,
Ignoſcas : capiti ſint, precor, illa meo.
Te meminiſſe decet quæ plurima voce peregi
Supplice, cum poſti florea ſerta darem.
Tib. l. 1. El. 2.

(1) Trad. de quelques Id. de Théoc. *p.* 117.

que vous avez lu ſur cet uſage dans les Poëtes Grecs & Latins. Je me réſerve à vous parler des couronnes des mariés & des morts, dans mes Lettres ſur les Mariages & les Enterremens des Grecs.

Je vous ai déja dit que leurs repas, pour peu qu'ils ſoient animés, ne finiſſent que par des chanſons qui reviennent aux ſcholies des anciens Grecs. Quoique M. Morin, de l'Académie des Inſcriptions, donne une idée aſſez exacte de l'état actuel de la muſique chez les Grecs modernes, il ſe trompe lorſqu'il ajoûte que, depuis pluſieurs ſiècles, il n'eſt (1) plus queſtion de chanſons dans la Grece; je puis aſſurer, au contraire, qu'elle a encore ſes Anacréons & ſes Muſes. Sous le regne d'Amurat IV, un Grec, bon Muſicien, condamné à mort, attendrit tellement par ſes ſons le Sultan qui l'avoit ordonné, qu'il obtint ſur le champ ſa grace (2).

---

(1) Diſſ. ſur les Cygnes. *Mem. de l'Acad. des Inſcrip.*

(2) Hiſt. de l'Emp. Ott. p. Cantimir. *t.* 3. *p.* 97. & 101.

Un Cypriot, qui alloit à la Mer-Noire, jouant de la lyre, assis à sa poupe de sa barque, & passant sous les fenêtres du Palais du fameux Visir *Ibrahim Pacha*, qui périt dans la révolte de Patrona, attira tellement l'attention de la Sultane, femme du Visir, qu'elle le fit venir pour le faire jouer devant elle.

La lyre des Grecs ressemble à celle qu'Orphée, suivant la description de Virgile, tantôt pinçoit avec ses doigts, & tantôt touchoit avec un archet (1).

La lyre a toujours été l'instrument favori des Grecs; elle leur appartient de droit. On reprochoit à Thémistocle que ses mœurs étoient dures, & que son éducation avoit été négligée. Il convint qu'il ne savoit pas jouer de la lyre; mais il ajoûta qu'il savoit d'une petite ville en faire une grande.

La guittare & la lyre sont encore les principaux instrumens usités chez les Grecs. Le Berger joue indifférem-

---

(1) *Obloquitur numeris septem discrimima vocum;*
Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno.
Æneid. *l.* 6.

ment de la musette, de la flûte ou de la lyre. Les Grecs chantent en même tems, & répetent quelquefois des airs que les Italiens leur ont appris, & qu'ils ont trouvés de leur goût. Pline le jeune, dans une de ses Lettres, rendant compte à un de ses amis de ses amusemens poëtiques, & s'estimant heureux de savoir faire des vers hendécasyllabes, ajoûte, « Je n'ai pas » lieu de m'en repentir : on les lit, on » les transcrit, on les chante. Les Grecs » mêmes, à qui ces vers ont donné du » goût pour notre langue, les marient » au son de leurs lyres & de leurs guit- » tares (1) ».

Vous connoissez les anciennes chansons Grecques : je vais vous en rapporte une d'un siecle moins reculé que celui d'Anacréon, & dans le goût du Vaudeville ; & une autre des plus modernes, que je choisis pour la traduire : vous jugerez de ce que les Grecs ont perdu de ce côté-là.

L'Empereur Alexis ayant défait les

(1) *A Græcis quoque quos latinè hujus libelli amor docuit, nunc cythara nunc lyra personatur.* Epist. 4. *l.* 7.

Scythes le 29 d'Avril, son Historienne, toujours empressée de célébrer avec chaleur, & avec cette tendresse filiale que son ouvrage respire, les victoires de son pere, raconte à ce sujet que les Grecs de Constantinople témoignerent leur joie du succès de cette journée par une chanson (1) dont le sens étoit : « qu'il s'en falloit d'un jour que » les Scythes eussent vu le mois de » Mai (2) ».

Voici la chanson la plus moderne & la plus tendre, faite pour une belle Grecque, ma voisine, dont le nom forme l'acrostiche. Je vous donne l'original & la traduction, où j'ai seulement adouci quelques hyperboles.

---

(1) Les Philistins disoient : Ce brave dont vous nous parlez, n'est-ce pas ce David, qu'une chanson des femmes d'Israël a brouillé avec son Roi ; car les femmes chantoient publiquement en chœur, *que Saül avoit tué mille Philistins, mais que David en avoit tué dix-mille.*

Nonne iste est David cui cantabant in choris, dicentes : Percussit Saül in millibus suis, & David in decem millibus suis ? *Reg. XXIX v. 5.*

(2) Hist. de l'Emp. Alex *l.* 8.

ΑΚΡΟ'ΣΤΙΧΟ'Ν ΕΙΣ ΤΡΑΓΟ'ΥΔΙ.

Φ-ῶς τȣ̃ ἡλίȣ ἔκλαμπρον, λαμψις ὡραιοτατη,
Ρ-ίξε και ἔις τȣ̃ λόγȣμȣ ἀπτὴν Καθαροτατη,
Α-πτῶν ματιῶνσȣ ταὶς βολαὶς ἄκτίνα χρυσεν μίαν;
Ν-ά ἔυρω εἰς τα πάθημȣ καμίαν θεραπίαν?
Τ-ά βασαναμȣ, ἡ πληγαὶς, οἱ πόνοι, τα κακαμȣ
Ζ-άλεν με δίδȣν πάντοτε, θρηνȣ̃ν τα ματιάμȣ.
Ε-λα, ὦ φῶσμȣ, δειξεμε ἔλεος θεραπίαν
Σ-τά ἄμετραμȣ τά κακά μικρὰν παρηγορίαν?
Κ-άμε, ὦ φῶσμȣ, ἔλεος, καμε εναν (δερμάνι) (1);
Ε-ὶς ταὶς πληγαίσμȣ ταὶς πολλαὶς βαλε ενα βοτάνι?
Σ-ώνει ἡ απονιάσȣ, φθάνει η ασπλαχνία.
Α-λήμονον! ἐχάθηκα... δεν ειναι αμαρτία?

Phos tou heliou eclampron, lampsis oraiotate,
Rixe ke eis tou logoumou apten katharotate,
Apton mationsou tais volais aktina chrysen mian,
Na euro eis ta pathemou camian Therapian?
Ta vasanamou, e pligais, oi ponoi, ta cacamou
Zalen me didoun pantote, threnoun ta matiamou
Ela, o phosmou, deixeme eleos Therapian
Sta ametramou ta caca micran paregorian?
Kame, o phosmou eléos, came enan dermani;
Eis tais pligaismou tais polais vale ena votani?
Sonei e aponiasou, phthanêi e asplachnia.
Alemonon! echatica. den einai amartia?

(1) Mot Turc, qui signifie *aide, secours.*

CHANSON EN ACROSTICHE.

« Tes beaux yeux, dont les regards
» ne ſont comparables qu'aux rayons
» de l'aſtre du jour, peuvent ſeuls me
» guérir. Laiſſe donc échapper ſur moi
» un ſeul de tes regards : ma vive dou-
» leur ſe ſoulage en vain par des tor-
» rens de larmes. O ma lumiere ! vien,
» laiſſe-toi attendrir par l'excès de mes
» maux, & accorde-moi du moins
» la plus légere eſpérance. O ma lu-
» miere ! ſois plus ſenſible à la pitié ;
» j'éprouve depuis aſſez long-tems ta
» cruauté & ton indifférence. Hélas !
» malheureux que je ſuis, je ne vis
» plus ; & n'eſt-ce pas un crime que
» de me laiſſer mourir ainſi ? »

Direz-vous à préſent, comme M. Morin, qu'il n'eſt plus queſtion de chanſon chez les Grecs modernes, ou qu'il ne leur reſte que des ſoupirs ? Si cet Académicien avoit voyagé dans le pays, il y auroit vû que les Grecs, quoiqu'aſſujettis à une domination étrangere, n'ont pas pendu leurs lyres aux ſaules, comme les Juifs pendant

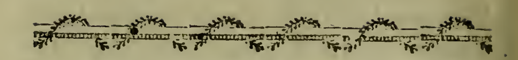
leur captivité (2) : ils ne chantent pas comme Sapho & Anacréon, mais ils chantent encore.

Je ſuis, &c.

---

(1) Diſſ. ſur les Cygnes. *Mém. des Inſcript.*





ONZIEME LETTRE.

Religion des Grecs, ſuperſtitions, préſages, ſonges, prononciation de leur langue, &c.

Que vous dirai-je, Monſieur, de la religion de ce Peuple ? Elle a dû ſans doute éprouver les mêmes révolutions, que l'Empire Grec. Elle eſt couverte, ainſi que toute la Nation, des ténèbres épaiſſes de l'ignorance & défigurée par un amas de ſuperſtitions ; elle n'a conſervé fidélement que les cérémonies, les ornemens, & les Solemnités, comme autant de ſignes auxquels on devoit la reconnoître.

Comment en un plomb vil l'or pur s'eſt-il changé (1) ?

La religion d'un Peuple conduit par des Prêtres qui, pour la plûpart, à peine ſavent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe, une ſom-

(1) Rac. Athal.

bre & foible lueur qu'on apperçoit à la place de ce flambeau dont fut autrefois éclairée la Grece, & qui dissipa les folles erreurs, ou les ténèbres du Paganisme.

L'ignorance du Clergé annonce donc & entretient nécessairement celle de la Nation; l'appareil des fêtes & les cérémonies suffisent au peuple, & ce peuple esclave, à qui les Turcs ont laissé ses Eglises, ses Autels & ses Monasteres, ne demande & ne voit rien au-delà. Cette Nation, mere du Polythéisme, n'ayant pas changé de génie, a dû multiplier les objets de la dévotion des nouveaux Chrétiens, lorsqu'elle a eu le bonheur de connoître le vrai Dieu. Livrée anciennement aux opinons & aux erreurs de ses Philosophes, elle a trouvé dans l'Evangile & dans la Morale chrétienne, ce que la Philosophie cherchoit inutilement, en égarant les esprits. Mais la curiosité humaine, peu satisfaite des lumieres de la foi, qui subjuguent la raison & l'orgueil, tâcha d'accommoder au Christianisme l'ancienne Doctrine des deux principes, ou celle des bons & des mauvais génies: erreurs

auxquelles les Grecs ſont toujours attachés. Enſuite une foule d'héréſies & de Sectes s'éleva dans le ſein de la Grece Chrétienne ; qui ne ceſſa d'être, à cet égard, comme la Grece fabuleuſe, le berceau de l'erreur & du menſonge, *Græcia mendax*. L'Hiſtoire des Empereurs, qui, depuis Conſtantin, furent ſouvent plus occupés de diſputes Théologiques que des affaires politiques de l'Empire, n'eſt proprement que l'Hiſtoire des troubles & des guerres civiles de la Religion, juſqu'à la ſéparation de l'Egliſe Grecque & de la Latine, occaſionnée par l'ambition du Patriarche *Michel Cerularius*, ſous le Pape Léon IX. Enfin, le Clergé Grec, nourri dans les guerres Eccléſiaſtiques & dans des controverſes éternelles, ſe tut devant le dernier Conquérant de la Grece. Mahomet II, content de nommer un Patriarche, en uſant des droits de la Souveraineté, laiſſa par grace à des peuples abattus & ſoumis, le culte de leurs peres, & fit ceſſer toutes les diſputes que le fanatiſme militaire des Muſulmans ne comportoit pas : car Mahomet, Deſpote abſolu, qui ſe prétendoit inſpiré, n'ayant

établi ſa Religion que par la terreur de ſes armes, ordonnoit de croire, & ne vouloit point d'argumens.

Comment, ſous de tels maîtres, les Moines & les Prêtres Grecs, toujours tremblans, & n'ayant plus d'occaſions de s'exercer à la diſpute, ou de s'inſtruire pour combattre les erreurs anciennes & nouvelles, auroient-ils pû cultiver la Théologie & les Lettres ?

Je n'entreprendrai pas de vous expoſer, Monſieur, l'état actuel de la Religion Grecque ; ce ſeroit m'écarter de mon plan, & répéter tout ce que vous trouverez dans les relations de Ricaud, de Tournefort, & d'autres bons ouvrages où cette matiere eſt traitée. Vous pouvez ſeulement conclure du peu que j'en dis, que les Grecs modernes, peu inſtruits ſur la religion, ont ajoûté à celle qu'ils profeſſent, toutes les traditions & les pratiques que la crédulité ſeule & l'habitude ont pu conſerver ; & que, par leur attachement aux anciens uſages, ils doivent avoir retenu bien des ſuperſtitions, dont je vais vous donner une idée. En un mot, ce Peuple doit être crédule à proportion de ſon ignorance : auſſi l'eſt-il exceſſi-

vement en fait de prodiges, d'augures, de préſages, de ſonges, comme il eſt fidèle obſervateur du jeûne, & des autres pratiques qu'il a reçues de ſes peres. La piété des voyageurs n'eſt ſatisfaite qu'à la vue des Egliſes Chrétiennes, bâties ſur les ruines des anciens Temples; mais qu'il eſt beau, comme l'obſerve M. de Tournefort, de voir Jeſus-Chriſt adoré, dans les mêmes lieux où étoient autrefois, à Epheſe & à Chio, les ſtatues de Diane & d'Hécate (1).

La Religion Grecque eſt devenue celle des Ruſſes. Ceux-ci, vers la fin du dixieme ſiécle, reçurent un Métropolite qui leur fut envoyé par le Patriarche de Conſtantinople (2) pour les baptiſer & les inſtruire. Le Patriarche de Ruſſie lui fut enſuite ſubordonné; mais en 1667 ils s'affranchirent de cette eſpece de dépendance, ſans rien innover dans la doctrine. Ainſi les Ruſſes profeſſent la même religion que les Grecs; & les Prêtres ou Papas, chez les deux Na-

---

(1) Let. 3. t. 1. *p.* 136.

(2) Deſcrip. de l'Emp. Ruſſe. *t.* 2. *chap.* 9. *page* 5.

tions, ſont habillés de la même maniere ; mais c'eſt tout ce qu'ils ont de commun.

Des jeûnes auſteres & fréquens, l'uſage de prier en commun, & de s'aſſembler à l'Egliſe avant le lever du ſoleil ; la crainte de l'excommunication, & de n'être plus admis dans l'aſſemblée des fidèles ; enfin le plus grand reſpect pour le Patriarche & les Evêques, ſont autant d'uſages, que les Grecs ont retenus des premiers Chrétiens.

Mais, pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieuſes qu'ils célèbrent à la campagne ; elles vous rappelleront, & les bacchanales, & les dévotions des anciens pour une fontaine ſacrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte.

» On voit, dit Virgile, ſur les bords » du fleuve Cerite, un bois ſacré fort » ſpacieux, environné de collines, » couronné de ſapins épais, & reſpec- » table par le culte des Pelaſges nos » ancêtres » (1) (2).

---

(1) *Ænéid. l.* VIII. *v.* 596.

(2) Eſt ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem,

Or toujours dans ces lieux déſerts, & dans ces bois reſpectés, vous trouverez une fontaine célèbre par les guériſons & les miracles qui s'y operent. La découverte d'une ſource abondante & précieuſe, ou de ces eaux minérales, propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainſi les Grecs ont encore dans leurs montagnes, des cavernes, des forêts, des eaux conſacrées par la dévotion qu'ils appellent ἅγιασματα , ἄινςμα , *aquæ ſanctificatæ vel expiatoriæ*. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année, & boivent de ces eaux ; c'eſt une fête publique. Ils attachent enſuite près de la même fontaine ou de la ſource, des morceaux de linge ou d'étoffe, en ſigne des guériſons qu'ils ont obtenues. Ils pratiquent auſſi la même choſe à l'égard des Images des Saints, dont ils invoquent le ſecours dans leurs maladies ; ils attachent au tableau du Saint un morceau d'étoffe, ou une autre offrande.

Religione patrum laté ſacer : undique colles
Incluſère cavi, & nigrâ nemus abiete cingunt.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'à Titane en Sicyonie, dit Pauſanias, on ne voyoit pas facilement la Statue d'Hygieé (1), parce qu'elle étoit cachée, ſoit par la quantité des chevelures dont quelques femmes dévotes lui avoient fait le ſacrifice, ſoit par les morceaux d'étoffe de ſoie dont elle étoit couverte (2).

Cet uſage eſt donc très-ancien, ainſi que celui des tableaux votifs, que nous avons conſervés nous-mêmes. Vous vous rappellerez, Monſieur, à cette occaſion, la priere de Tibulle à la Déeſſe Iſis (3).

Il y avoit encore anciennement des fontaines, dont on racontoit des choſes ſurprenantes. » Vous verrez à Ténar, dit Pauſanias, une fontaine » qui n'a rien d'extraordinaire (4), » mais dont voici le merveilleux, ſuivant la tradition du pays. Autrefois

(1) La Déeſſe de la ſanté.
(2) Tom. I. p. 172.
(3) O dea, nunc ſucurre mihi; nam poſſe mederi,
Picta docet templis multa tabella tuis.
Eleg. 3. *L.* 1.
(4) Tom. I. p. 317.

» ceux qui regardoient dedans, y » voyoient des ports & des vaisseaux; » elle n'a cessé de présenter ces objets, » que depuis qu'une femme y a lavé » des habits souillés ». Tous les voyageurs qui ont passé à Constantinople, doivent avoir vu près des Sept-Tours, une fontaine où les Grecs font voir des poissons dorés, & crient au miracle.

Il y avoit anciennement des fontaines qui annonçoient l'avenir: telle étoit celle qu'on voyoit auprès de Daphné, & qui se nommoit *Castalie*. Les Payens, au rapport d'Ammien Marcellin, disoient qu'Adrien, encore particulier, l'étoit venu consulter sur sa maladie, & qu'après avoir trempé dans l'eau une feuille de laurier, il avoit lu distinctement sur la feuille qu'il seroit un jour Empereur. La prédiction ayant été suivie de l'évenement, l'Auteur de la vie de l'Empereur Julien dit qu'il fit boucher cette source, comme trop dangereuse dans un Etat Monarchique (1).

On connoît l'ancienne crédulité des Grecs, & de tous les Payens pour les

(1) Vie de Julien, *p.* 222.

préſages. Les Oracles, ſi menteurs, ne leur ſuffiſoient pas. Ils avoient encore recours à des ſorts, à des prédictions, à des paroles fortuites, auxquelles ils ajoûtoient pleine foi. Délie inquiétte ſur le retour de Tibulle, non contente d'avoir intérrogé les Dieux, conſulte auſſi les ſorts, qu'un enfant remuoit pour découvrir la vérité. *Tollere ſortes*, dit Scaliger ſur ce paſſage, eſt κλῃδονίζειν., les Grecs appelloient donc κλῇδονα ces paroles fortuites; & les Grecs modernes ont encore un jeu pour ces ſortes de préſages, qu'ils appellent auſſi le *Clidoma*. J'ai voulu le voir & l'étudier, pour en faire un détail exact; mais je le renvoie à l'article des jeux.

Les Grecs tirent encore des préſages de mille choſes que le hazard produit. Ainſi la lumiere d'une chandelle qui pétille, annonce ſûrement l'arrivée d'une perſonne que l'on attend. Ovide en fait mention dans la lettre de Léandre à Héro, & n'oublie pas la crédulité des Nourrices pour ces ſortes de préſages (1).

---

(1) Sternuit & lumen, poſito nam ſcribimus illo,

Les paroles fortuites, & principalement celles des enfans, étoient un Oracle pour les anciens. J'aime bien à ce ſujet l'épigramme de Callimaque. » Un étranger, dit-il, conſultoit le » ſage Pittacus de Mytilene, ſur deux » filles qu'on lui propoſoit en mariage. » L'une lui convenoit pour le bien & » pour la naiſſance ; l'autre étoit fort » au-deſſus de lui, par les richeſſes & » la condition. Pittacus, pour toute ré- » ponſe, lui montrant avec ſon bâton » dans la place publique des enfans qui » fouétoient leurs ſabots, lui dit : *allez* » *trouver ces enfans, ils éclairciront le* » *doute où vous êtes.* L'étranger s'ap- » proche, & les entend ſe dire l'un à » l'autre : *prends ton égal*, τὴν κατὰ σαυ- » τὸν ἔλα. Ce mot lui ſuffit, il ne » chercha pas un autre Oracle, que » celui des enfans, παίδων κλυδόνι (1).

Sternuit, & nobis proſpera ſigna dedit.
Ecce merum nutrix fauſtos inſtillat in ignes ;
Craſque erimus plures, inquit, & ipſa bibit. *Ep. 19. v. 151.*

(1) *Rettulit è triviis omina certa puer.*

Ce paſſage de Tibulle eſt expliqué dans les Mém. de l'Acad. des Inſcript.

» Il prit la femme qui pouvoit à tous » égards s'assortir le mieux avec lui, » & il fut heureux. Profitez, Bion, de » l'exemple, ajoute le Poëte : prenez » en vous mariant votre égale ». Ce morceau qui peint la douceur & la simplicité des mœurs antiques, est intéressant.

Les Grecs ont aussi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantieme jour est un jour sacré pour les femmes en couche, qui ne sortiroient pas auparavant. Anciennement les femmes en couche le célébroient comme une fête, & de-là il étoit appellé τεσσαρακοστόν. Avant ce jour (1), il ne leur étoit pas permis d'aller au Temple, & encore aujourd'hui les femmes ne peuvent pas s'y présenter, dans certain tems.

On ne tient pas aux anciens usages, sans être encore plus fortement attaché aux superstitions & aux préjugés populaires ; mais tout Peuple alors ne rend d'autre raison de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire. Le détail

(1) Pitiscus de fest. Græc. v. 695.

de toutes les pratiques ſuperſtitieuſes des Grecs ſeroit long, & par conſéquent ennuyeux ; je vais me borner à celles qu'ils ont conſervées, & qui les caractériſent encore.

Les anciennes ſuperſtitions ſont décrites par Théophraſte (1), & les Grecs Modernes en ont plutôt augmenté que diminué le nombre.

» Son foible encore, dit cet Auteur, » en parlant du ſuperſtitieux, eſt de » purifier ſans fin la maiſon qu'il ha- » bite (2). Il évite de s'aſſeoir ſur un » tombeau, d'aſſiſter à des funérailles, » ou d'entrer dans la chambre d'une » femme qui eſt en couche ; &, lorſ- » qu'il lui arrive d'avoir quelque viſion » pendant ſon ſommeil, il va trouver » l'interpréte des ſonges.... enfin s'il » voit un homme frappé d'épilepſie, » ſaiſi d'horreur (3), il crache dans ſon » propre ſein, pour rejetter le malheur » de cette rencontre (4).

(1) In Charact.

(2) Les Papas ont conſervé ce pieux uſage, qui eſt tout à leur profit.

(3) Th. Chap. 16.

(4) *Deſpuit in molles & ſibi quiſque ſinus.* Tibul. *Eleg. 5. l. 1.*

Les Grecs, & les femmes ſur-tout, crachent pareillement dans leur ſein, pour détourner un malheur qu'elles prévoient, qu'elles racontent, ou qu'on leur fait craindre.

Anciennement, dit encore Théophraſte, lorſqu'un homme trouvoit un ſerpent dans ſa maiſon, il lui érigeoit auſſitôt un autel, & c'étoit un ſigne de bonheur. Cette ſuperſtition ſubſiſte encore.

Saint Jean Chryſoſtome rapporte les ſuperſtitions de ſon tems, qui ſont les mêmes qu'aujourd'hui. » RIEN, n'égale, dit-il, celles des femmes à » l'égard des petits enfans. Dès qu'ils » ſont nés, elles allument des lampes, » & leur donnent le nom de gens qui » ont vécu long-tems, pour leur procurer une longue vie: cependant ſouvent ils meurent en bas âge. Elles » attachent à leurs mains des ſiſtres, » & des fils de couleur d'écarlate, pour » les préſerver d'accidens. Les femmes, les nourrices, & quelquefois » les ſervantes vont tremper leur doigt » dans une eſpece de boue qui ſe trouve au fond des bains; elles vont » enſuite imprimer ce doigt ſur le

» front de l'enfant ; & c'eſt, diſent-
» elles, pour détourner de lui *le mau-*
» *vais œil*, ou l'envie (1). Quelques-
» uns écrivoient ſur la main des en-
» fans les noms des fleuves & des ri-
» vieres ; d'autres ſe ſervoient de cen-
» dre, de ſuie, & de ſel : tout cela pour
détourner *le mauvais œil*, qu'on re-
doute encore. Aujourd'hui des gouſſes
d'ail, des taliſmans, & d'autres amu-
lettes qu'on met au cou des enfans,
ſont les moyens les plus uſités pour dé-
tourner ce que les Grecs appellent tou-
jours le *mauvais œil*, & les Turcs eux-
mêmes ont adopté cette ſuperſtition (2).

Une imagination vive, & qui s'en-
flamme aiſément, nourrie de contes &
d'erreurs populaires, qui exagére tout,
qui croit voir tout ce qu'elle enfante,
qui voit la peſte, ce fléau conſtant de
la Grèce, comme une vieille fem-
me vêtue de noir qui souffle pendant
la nuit ſur les maiſons qu'elle parcourt,
le poiſon mortel qu'elle exhale ; une

(1) Cette pratique paroît dériver de l'an-
cienne croyance ſur les mauvais Génies.

(2) Extrait des Ouv. de S. J. Chry. par
D. B. de Montf.

telle imagination, dis-je, doit être susceptible de toutes les impressions qu'elle reçoit. » Aussi leur ame, ajoûte le même Pere, » est toujours remplie de » terreurs paniques. En sortant de ma » maison, dit l'un, j'ai trouvé un tel, » & cette rencontre me pronostique » bien des malheurs. Mon coquin de » valet, dit l'autre, en me donnant » mes souliers, m'a d'abord présenté » le soulier gauche, signe de dommage » ou d'affront. Je suis sorti, dit un troi» sieme, de ma maison par le pied » gauche, signe de quelque accident.

Les Grecs modernes ont encore les mêmes foiblesses, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les suivant pas-à-pas, on trouvera toujours, & par-tout, qu'ils se ressemblent exactement, & ne peuvent ressembler qu'à eux mêmes.

Ce que nous disons des Individus, est vrai des Nations entieres.

Au reste, pour bien connoître les Grecs, il ne faut pas prendre à la lettre ce que Tournefort & d'autres voyageurs ont dit, pour ne les avoir vus de près que dans les isles de l'Archipel, où l'ignorance & la pauvreté,

qui regnent généralement parmi ces Insulaires, leur ont fait regarder toute la Nation avec mépris. S'ils l'avoient étudiée avec plus de soin, ils en auroient eu une autre idée; ils auroient trouvé (quoiqu'en petit nombre) des Evêques savans, des Prêtres instruits, des hommes de génie & de goût. J'ai vu chez un Grec nommé *Draco*, homme riche & qui sçait, une bibliotheque bien choisie.

Si M. l'Abbé Guyon avoit étudié sur les lieux les mœurs & les usages des Grècs modernes, comme il a étudie l'histoire de la Grece dans les meilleures sources, il ne leur auroit pas reproché, d'après la Guilletiere, de n'avoir ni cadrans, ni horloges publics, parce que les Turcs ne leur permettent point d'en avoir, ni pas même de montres; ce qui est très-faux, & d'une petitesse qu'on ne peut relever. Il n'auroit pas avancé que l'indolence & la grossiereté y tiennent lieu de la barbarie, ce qui est encote une fausseté: car chez ces mêmes Grecs on trouve communément beaucoup d'activité, de finesse, & des esprits très-déliés.» Enfin, dit M. l'Abbé Guyon, » les Grecs qui

» veulent apprendre leur ancienne » langue, sont obligés d'aller l'étu» dier en Allemagne & en Italie, & » la mauvaise prononciation qui s'est » introduite dans leur Pays, a bientôt » gâté tout ce qu'ils savoient, dès » qu'ils y sont retournés » (1).

Il faut avouer que M. l'Abbé Guyon a suivi des relations bien défectueuses & bien fausses. Les Grecs, n'ayant plus d'écoles chez eux, vont étudier en Italie ou en Hollande la Médecine & la Chirurgie; mais ils ne sont pas dans le cas d'étudier ailleurs que chez eux l'ancienne langue de leur pays, comme si le Grec vulgaire leur avoit fait entierement oublier le Grec littéral. C'est comme si un voyagenr nous disoit qu'on ne sait pas le François en Provence, ni en Languedoc, parce qu'il n'y auroit entendu que le patois Languedocien ou Provençal.

Quant à la prononciation, sur laquelle on a tant disputé en France, je crois, Monsieur, qu'on pouvoit prendre les Grecs modernes pour juges de

(1) Hist. des Emp. t. 12, p. 514.

ce différend, qui a divisé nos plus célebres écoles. Le Peuple a pu corrompre & altérer la pureté de sa langue, par de nouveaux mots qu'il a adoptés, par une maniere différente de décliner & de conjuguer; mais les oreilles Athéniennes, toujours délicates, ont conservé par tradition la douceur de la bonne & ancienne prononciation: c'est celle de tous les Grecs qui parlent bien, & qui sont toujours choqués de la prononciation ou de l'accent grossier de certains Insulaires. Pour moi, je crois entendre parler les anciens, lorsque j'entends les Grecs modernes au lieu *d'einai* (1), qu'on nous fait prononcer au collége, en marquant le son de chaque voyelle, dire *iné*; mettre toujours l'*U* à la place du *B*, & dire *Vasileos*, Roi, *Vasilissa*, Reine, au lieu de *Basileos* & de *Basilissa* : ce qui est prouvé par les médailles Grecques, où on lit en lettres romaines *Octabius* pour *Octavius*, *Balerianus* pour (2)

---

(1) Ainsi, pour dire παλαι, *quondam*, ils disent *palé*.

(2) ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ. Voyez ce que dit Wheeler sur leur prononc. dans son voyage d'Athènes. *t. 2. l. 2. p. 119.*

Valerianus, excepté les mots où le *p* venant après un *n* se change en *b*. Ainsi, au lieu de dire *tin porta* la porte, ils prononcent *tin borta*, & pour *ton pono* la douleur, *ton bono*; qui est plus doux. Or vous avouerez, Monsieur, que l'Allemand, chez qui M. l'Abbé Guyon envoie le Grec moderne, pour apprendre à prononcer & à lire, mettant toujours un *p* à la place du *b*, dit en François *tompeau* au lieu de tombeau, & *pouteille*, au lieu de bouteille; ce qui fait deux mots rudes, de deux mots très-doux. Je conclus donc, pour abréger cette petite discussion grammaticale, que la prononciation du Grec, & sur-tout de l'Athénien moderne, est celle qui nous représente le plus fidélement l'ancienne, & qui doit nous servir de regle (1).

---

(1) Le Prince Cantimir, hist. Ott. t. 2. p. 37. fait mention d'une Académie Grecque, & des Sçavans qui s'y distinguoient de son tems.

Le dépôt de la pureté de la langue y étoit fidélement observé. Les Grecs bien élevés se piquent de la plus grande délicatesse sur ce point, & ne pardonnent pas les fautes de lan-

Je ne puis parler de Tournefort, qu'avec tous les égards & les éloges que mérite un voyageur aussi savant & aussi exact que lui ; mais je ne puis dissimuler que je ne le reconnois point, lorsqu'il veut donner au Grec Mauro-cordato (1), premier Interprete du G. Seigneur, des leçons sur la vraie maniere de prononcer le Grec. Je crois entendre un François qui veut donner

---

gage. Lucien rapporte que le Philosophe Démonax, indigné d'entendre un Grec mal parler sa langue, répondit à celui-ci qui lui annonçoit que l'Empereur l'avoit fait Citoyen Romain : *J'aurais mieux aimé qu'il vous eût fait Citoyen d'Athènes.*

(1) Je ne sais comment cela nous engagea à parler de la Langue Grecque : il dit en riant, que nous n'avions pas raison de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il étoit bien-aise d'en savoir mon sentiment. Je m'en rapporte à vous, lui dis-je, qui avez lu Cicéron. Ce grand-homme avoit été à Athénes, & à Rhodes ; il devoit bien prononcer le Grec. Quelle raison auroit-il eu d'écrire *Delos* & *Demosthenes*, si les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Demosthenis* ? ce raisonnement est foible : écrit-on comme on prononce ? V. *Wheeler*, *lettre* 12e. *t.* 2.

M. Róllin releve une faute d'un traducteur de Diodore, qui a traduit le mot ὀγδοὰς,

le ton sur toutes choses à un étranger. Il n'est donc pas étonnant que M. l'Abbé Guyon ait été induit en erreur par une autorité d'un aussi grand poids que celle de ce savant voyageur.

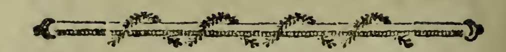
Je suis, &c.

---

qui signifie *huitieme*, par le nom propre *d'Ogdoüs*. Si ce traducteur eût entendu les Grecs modernes, qui prononcent le Δ comme le *t*, il auroit prononcé *octous*, & ne se fût pas mépris sur la signification. Les Grecs prononcent ensuite le *t* comme un *d*, lorsqu'il vient après une *n* : ainsi, au lieu de *thalanta*, ils disent *thalanda*, &c.

Traité des Etud. *t.* 1. *p.* 127. Voyez le voyage de Wheeler, *t.* 2. *p.* 120.





DOUZIEME LETTRE.

Les ſonges.

Je ne vous ai point dit, Monſieur, dans ma derniere lettre, tout ce que je vous avois annoncé : il me reſte, pour ne rien omettre, à vous rapporter un ſonge Grec, avec ſon interprétation. Vous pourrez ſur ce modéle en faire d'autres, tout auſſi-bien que ſi vous dormiez ſur les bords du Pénée ou du Céphiſe, & les expliquer à votre tour.

Si quelque choſe caractériſe la crédulité d'une Nation, c'eſt la foi qu'elle ajoûte aux ſonges, & leurs interprétations qu'elle adopte.

On peut donc ici principalement s'émerveiller avec Pline de la crédulité des Grecs (1). La religion a détruit les fameux Oracles de la Grèce; mais la raiſon n'a pas encore ſeulement di-

(1) *Mirum eſt quò procedat Græca credulitas!* Plin. hiſt. *l. 8. c. 22.*

minué le crédit des ſonges. Traités quelquefois très-ſérieuſement par les Anciens, enſuite abandonnés à l'imagination des Poëtes, qui ſont, ainſi que les amans, les créateurs de leurs ſonges (1), ils n'ont pas toujours fait la même impreſſion ſur les eſprits. Si des hommes célébres y ont ajoûté quelquefoi, d'autres les ont rejettés comme des images trompeuſes, qui ne ſignifient rien, & que perſonne n'a mieux dèfinies que Pétrone.

NON, les ſonges trompeurs ne viennent point des Cieux ;
En vain les cherchons-nous dans les temples des Dieux.
Dans l'ombre de la nuit, d'une vapeur légere
Ainſi brille à nos yeux la clarté paſſagere.
Quand le corps accablé céde aux loix du repos,
L'eſprit libre ſe joue au milieu des pavots ;
Et ſéduit, en veillant, par différens menſonges
L'homme eſt pendant le jour l'artiſan de ſes ſonges.
Tel un enfant de Mars, reſpirant les combats,

---

(1) *Ipſi ſibi ſomnia fingunt.* Virg. Eclog. 8.

Ne voit même en dormant que du fer, des soldats, &c. (1).

Plutarque, aussi exact à rapporter les songes, que les bons mots des grands hommes dont il a donné la vie, écrit que Sylla, dans ses Mémoires, assuroit qu'il n'y a rien de plus croyable & de plus certain, que les avertissemens qui nous sont donnés en songe (2).

Auguste, en vertu d'un certain songe, s'étoit imposé la ridicule & superstitieuse corvée de faire tout les ans, à certain jour, le rôle de mendiant, en tendant la main pour recevoir les aumônes du peuple (3). Comment en-

---

(1) Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra deûm, nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit : oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes,
Telat videt, &c.

(2) Plutarq. Vie de Lucull.

(3) Hist. des Emp. de Crev. *l. 2. p. 263.*

tre-t-il tant de foiblesse dans des ames si supérieures aux autres!

Pausanias raconte ainsi, de la meilleure foi du monde, le songe de Pindare. Proserpine s'apparut à lui, se plaignant d'être la seule Divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. « Mais j'aurai mon tour, dit-elle : il faudra bien, » quand je vous tiendrai, que vous » me chantiez comme les autres ». Pindare ne survécut pas dix jours à ce songe. Une femme de Thébes, qui chantoit fort agréablement ses odes, eut en songe la vision de ce Poëte, & il lui récita le cantique qu'il venoit de faire pour Proserpine.

Le fameux songe qu'eut Ciceron dans son exil, & qui lui annonçoit un retour prompt & glorieux, quoiqu'il eût été vérifié jusques dans les moindres circonstances, ne le rendit pas plus crédule sur l'article des songes, puisque, malgré l'évenement, il disoit qu'on ne devoit point y ajoûter foi (1), par la raison que

(1) De Divin. 63. Vie de Cic. par Middleton, *t.* 2. *l.* 5. *p.* 185.

dans une multitude de ſonges, le hazard peut en réaliſer quelques-uns, comme un menteur d'habitude peut dire quelque choſe de vrai.

Il n'eſt pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs peres, ajoûtent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les ſonges. Cet art étoit anciennement fort accrédité. Démétrius de Phalere, dans un ouvrage intitulé *Socrate*, diſoit, au rapport de Plutarque (1), avoir vu un certain Lyſimachus neveu d'Ariſtide, qui, étant très-pauvre, ſe tenoit auprès du Temple de Bacchus, où il gagnoit ſa vie à expliquer les ſonges ſur des tables toutes dreſſées pour cela.

Cette crédulité étoit preſque générale, & l'on connoît le culte anciennement établi pour les Dieux qui préſidoient aux ſonges, *Dii ſomniales*. Les Grecs modernes ont encore des regles pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de veilles fem-

(1) Vie d'Ariſtide.

mes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre pour vous en rendre compte, & je crois qu'il suffira, Monsieur, de vous donner un seul exemple d'une explication dont j'ai été témoin.

» J'ai rêvé, disoit une jeune Grecque, » qu'un étranger s'est approché » de moi : il m'a présenté une aigrette » & des fleurs, il a allumé un flam» beau, & à disparu ». Voici tout le » mystere, dit sans hésiter la Sybille que l'on consultoit : » l'aigrette que nous » portons le jour des noces, signifie » que vous serez mariée ; le flam» beau allumé indique que le jour » n'est pas loin (1), & le nombre des » fleurs que vous avez vues, désigne le » nombre des enfans que vous aurez ». Ainsi parla le vieux Oracle : je n'en voulus pas sçavoir d'avantage, & je n'ai pas été curieux d'en suivre l'accomplissement. Au reste, la régle gé-

(1) Voyez l'explication des songes, dans le Roman Grec de Théagéne & Chariclée, *t. 1. p. 99. Ce songe est le pronostic d'une noce prochaine ; l'aigle vous figure la main qui doit épouser votre fille, &c.* ibid. *p.* 169.

nérale des ſonges eſt d'en prendre toujours le contrepied. Ainſi les plus ſiniſtres ſont pris en bonne part, & les Grecs ſuperſtitieux paſſent triſtement la journée qui ſuit un beau ſonge.

Voilà tout ce que jai pû apprendre de *l'Onirocritique* moderne. Les Grecs ſe préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à ſe procurer des ſonges heureux. Une fille, preſſée de quelque deſir impatient, ne mange en ſe couchant qu'un gâteau fort ſalé, & ne boit point du tout; elle met enſuite ſous ſon chevet trois pelotons de fils blanc, noir, & rouge. Après ces diſpoſitions, l'homme qu'elle voit en ſonge & qui lui apporte à boire, eſt celui qu'elle épouſera. En s'éveillant, elle prend un peloton au hazard. Le noir déſigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le déſire. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à des détails, qui vous paroîtroient puériles; mais peut-on étudier les hommes, ſans voir en eux mille foibleſſes? & notre ſiécle, qui ſe pique d'être ſi éclairé, en eſt-il plus exempt que les autres?

Les anciens Grecs, dit un Acadé-

micien (1) que j'ai déja cité, etoient de grand jeûneurs. Ajoûtons que dans ce tems-là, comme dans celui-ci, les cervelles creuſes étoient plus ſujettes aux rêves & aux viſions que les autres.

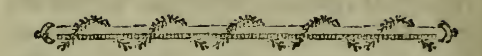
Il faut, pour achever cet article, vous dire encore que ſous Conſtance, Prince dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés exercées, tant par ſes Miniſtres, que par les Evêques Arriens, les ſonges grecs n'eurent pas beau jeu. C'étoit un malheur que d'en faire, & cependant on en avoit la fureur, &, qui pis eſt, celle de les conter. Les eſpions empoiſonnoient ces ſonges, & les réveurs étoienr punis de mort. Auſſi, dit le nouvel Hiſtorien du Bas-Empire (2), s'en corrigea-t-on, au point qu'on n'avouoit pas même volontairement que l'on eût dormi.

Je ſuis, &c.

---

(1) M. Morin, diſſ. ſur le jeûne des anciens, *Mém. de l'Ac. des Inſcriptions.*

(2) Hiſt. du Bas-Empire. *t. 2. p. 267.*



TREIZIEME LETTRE,

Les danſes : la Candiote, la Grecque, l'Arnaoute, la Pyrrhique, la Valaque; danſes Jonienes, champêtres, nuptiales, bacchiques, &c.

Si, après le ſérieux de ma derniere Lettre, le ſujet dont je vais, Monſieur, vous entretenir ne vous amuſe pas, ce ſera ma faute; car je n'ai rien vu de plus agréable, ni de plus intéreſſant que les danſes Grècques. Chaque pays a les ſiennes, & la Grèce, de ce côté-là, a toujours été bien partagée. Il y a des danſes nationales, qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui ſont héréditaires; il ne faut pas de maîtres pour les apprendre, l'imitation ſuffit. Il n'y à point de payſanne en Provence, qui ne ſache le rigaudon, ni de Bayonnoiſe qui ne danſe la *Panperruque* (1). On

(1) La Panperruque eſt une danſe propre aux Bayonnois, qui s'exécute de cette maniere, au

oublie

oublie les danſes compoſées qui demandent de l'étude & de la préciſion: les danſes du pays plus ſimples, plus gaies, plus faciles, ne ſe perdent point, parce qu'on les répète ſouvent, & que chaque fête les ramène. La Jeuneſſe s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amuſent du ſpectacle, & juſques dans l'âge le plus tendre, les enfans trop foibles pour imiter les danſeurs, piétinent en les regardant.

Quand je voyois à la campagne une troupe de Grecs, ſe tenant tous par la main, jeunes & vieux, chanter en dan-

---

ſon du tambour. On commence à battre doucement, & par degrés le ſon s'anime. Les danſeurs & les danſeuſes, qui ſont en nombre égal, ſe tiennent avec des rubans; celui qui a le plus d'oreille, eſt à la tête, & c'eſt le Roi de la danſe. Il tient de la main droite une baguette toujours levée, & ouvre la danſe qui ſe fait en rond. De tems en tems l'homme & la femme qui figurent enſemble, font un ſaut en ſe regardant. Quand la danſe eſt finie, le Roi & celle qu'il conduit, levent le ruban dont ils tiennent chacun un bout: les autres danſeurs, ſe prenant alors par le bras, paſſent par-deſſous, & marchent ſur quatre ou huit de front, toujours au ſon du tambour.

ſant, de maniere que les plus âgés répondent aux enfans qui les provoquent par leurschanſons, je me rappellois ces chœurs deLacédémone, où, ſuivant la traduction d'Amiot, dont vous aimez tant la naïveté, les vieillards chantoient (1) :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

A quoi les jeunes répondoient;

Nous le ſommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

Et les enfans, pour n'être pas en reſte, ajoûtoient :

Et nous un jour le ſerons
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Lorſque j'entends une jeune Grecque ſe plaindre de ce qu'elle ne peut pas aller danſer avec ſes compagnes, je crois entendre la jeune Héro, que le Poëte Muſée fait parler ainſi de ſa condition à Léandre. » Hélas ! je n'ai » point la compagnie des jeunes filles » de mon âge, & je ne puis me trou-

(1) Plut. *in Lycur.* Poll. *l.* 4.

» ver comme elles à ces danses que
» la Jeunesse aime tant (1).

L'amour de la danse fut toujours, dans la Grèce, une passion commune aux jeunes gens des deux sexes, qui s'y livroient, comme ceux d'aujourd'hui, jusqu'au point de s'oublier eux-mêmes. On en trouve dans Hérodote un trait qui peut servir de leçon (2).

Clysthène, Prince de Sicyone, avoit déclaré qu'il marieroit sa fille au plus vaillant des Grecs, &, pour cet effet, il fit inviter tous ceux qui pouvoient y prétendre. Il vouloit les garder chez lui quelque tems, les examiner, & choisir ensuite parmi eux un gendre à son goût. Deux Athéniens lui plaisoient plus que les autres, & principalement Hypoclides, fils de Tysandre, qu'il estimoit pour son courage. Le jour où il devoit nommer son gendre étant venu, il donna un grand festin aux amans de sa fille. Après le repas on se mit à chanter, on but encore, on s'échauffa : Hypoclides ordonna aux ins-

(1) Mus. L. & Héro, *v.* 151.
(2) Hérod. *l.* 6.

trumens de lui jouer une danſe ſérieuſe, dont l'exécution parut le rendre fort content de lui-même. Clyſthénes voyoit tout, & ne diſoit rien. Hypoclides s'étant un peu repoſé fit apporter une ſeconde table, où il danſa d'abord à la Spartiate, & puis des danſes Athéniennes. Enfin, s'étant mis ſur la table la tête en haut, il danſa en ne s'appuyant que des mains. Clyſthènes, qui avoit déja pris de l'averſion pour le danſeur, ne put ſe contenir alors, & lui dit : *fils de Tyſandre, tu as danſé ton mariage*, & il choiſit Mégaclés, fils d'Alcméon. Un jeune Grec échauffé par la danſe, & par le vin, ſeroit encore aujourd'hui capâble d'un pareil excès, & pourroit bien danſer ſon mariage.

Cet exercice eſt ſans contredit de tous les pays & de tous les tems ; mais il eſt certain que les Grecs ont plus danſé que les autres peuples. La danſe, parmi eux, faiſoit une partie de la Gymnaſtique. Elle étoit elle-même en pluſieurs cas ordonnée par les Médecins ; elle entroit dans les exercices militaires ; elle étoit affectée à toutes les conditions. Elle venoit toujours à la

ſuite des feſtins; elle animoit toutes les fêtes (1); les Poëtes mêmes récitoient & chantoient leurs vers en danſant. Platon, Ariſtote, Athénée, Xenophon, Plutarque, Lucien, tout ce que nous avons d'Auteurs Grecs font quelque éloge de la danſe. Anacréon, le pere du plaiſir, eſt dans ſa vieilleſſe toujours prêt à danſer (2). Aſpaſie, qui n'avoit qu'à paroître pour animer tout de ſes regards, fait danſer juſqu'au vieux Socrate (3). Ariſtide, malgré Platon, danſe

(1) *Hier. Mercur. de Saltat.*

(2) Od. 27. 42.

(3) » Vous riez, diſoit Socrate à ſes amis, » parce que je prétends danſer comme ces » jeunes gens. Vous me trouvez donc ridi» cule de vouloir faire un exercice auſſi né» ceſſaire pour la ſanté, que pour dégager le » corps ? Ai-je tort de vouloir diminuer un » peu, en danſant, la groſſeur de ce corps ? » Vous ne ſavez donc pas que Charmides, » qui m'écoute, m'a ſurpris depuis peu dan» ſant le matin chez moi ? Cela eſt vrai, dit » Charmides, & j'en fus ſi étonné, que je crai» gnis d'abord pour vous un accès de folie ; » mais quand j'eus entendu ce que vous ve» nez de dire ſur la danſe, je n'eus rien de » plus preſſé, étant de retour au logis, que » d'eſſayer de vous imiter » *Xénoph. in Sympos.*

à une fête chez Denis le Tyran (1). Scipion l'Africain, à leur exemple, se fait montrer chez lui une danse pleine de force, de mouvement; enfin l'Historien d'Epaminondas (2), en représentant toutes ses grandes qualités, n'oublie pas son talent pour la musique, & pour la danse.

Si les hommes se piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un mérite essentiel. Quand Hélene fut enlevée par Thésée & Pirithoüs, elle dansoit à une fête de Diane (3). « La belle Polymele, dit Homere, » faisoit tout l'ornement d'une danse. » L'enjoué Mercure l'ayant vue danser » à une fête de Diane, en devint éper- » duement amoureux ».

Le Poëte Géographe, Denys (4) fait mention des danses que les femmes Grecques de l'Asie Mineure faisoient sur les bords du Caystre. « Vous y ver-

(1) Vie de Platon, par *Dacier*. Diss. de l'Abbé Couture, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

(2) Corn. Nepos in Epamin.

(3) Plut. Vie de Thés.

(4) Dionys. orbis descrip. *v.* 840.

» rez, dit-il, les femmes, portant une
» ceinture d'or, danſer en rond avec
» un ordre admirable, lorſqu'elles cé-
» lébrent la fête de Bacchus & qu'elles
» exécutent ſes danſes. Les jeunes fil-
» les danſent auſſi légerement, & leurs
» robes flottent avec grace, enflées par
» les vents qui ſe jouent & murmurent
» autour d'elles ». Voilà tout le por-
trait de nos Grecques modernes.

La danſe étoit anciennement chez les Grecs une imitation figurée des actions & des mœurs. Voilà pourquoi Lucien veut qu'un danſeur, qui doit être en même tems un bon pantomime, ſache bien la Fable & l'Hiſtoire des Dieux.

Dans toutes les fêtes, on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les danſes qui ſuivoient le chant peignoient les principaux traits de ſa vie. On danſoit le triomphe de Bacchus, les noces de Vulcain & celles de Palès. Les jeunes filles brilloient ſur-tout aux fêtes d'Adonis; elles danſoient les amours de Diane & d'Endymion, le jugement de Pâris, l'enlévement d'Europe portée par l'Amour ſur les flots, &c. Ces danſes étoient autant

de tableaux mobiles,où les gestes & les pas, les mouvemens des bras & des jambes, toutes les inflexions du corps exprimoient des situations & des faits intéressans.

Les danses particulieres aux pays où ces fêtes se célébroient, & celles qui retraçoient les événemens célebres, ont été conservées plus long-tems que les autres.

Tous les danseurs, qu'on voit aujourd'hui dans la Grece se tenir par la main, & courir en dansant les rues où les campagnes, représentent ces anciennes danses qui faisoient une partie du culte public.

Admète,dans Euripide (1),ordonnant une fête, recommande qu'il y ait des danses publiques. Lorsqu'Agamemnon prévient sa fille sur le sacrifice qu'il prépare : *Mon Pere*, lui dit Iphigénie, *ne danserons-nous pas en chantant autour de l'Autel*? Point de fêtes aujourd'hui, ni de solemnités pour les Grecs, s'ils ne dansent pas presqu'autour de l'Autel ou au moins du Temple, sui-

(1) Iphig. in Aulide.

vant la coutume de leurs peres (1).

Anciennement, dans les aſſemblées particulieres ou dans les fêtes, c'étoit toujours la principale perſonne qui menoit la danſe.

Electre, reprochant à ſa mere d'avoir épouſé l'aſſaſſin d'Agamemnon, dit au chœur qui l'écoute : « Elle ſe rit des » Dieux : ce jour témoin de ſon attentat eſt à peine revenu chaque année, » qu'*elle oſe mener des danſes ſolemnelles*, &c. ».

Il y avoit différens chœurs de chants & de danſes (2). Le chœur (3) orbiculaire, qui chantoit le Dythyrambe, & qui danſoit au chant de cette eſpece d'hymne faite à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, danſoit d'abord autour

---

(1) *Solebant aras Liberi patris cæterorumque Deorum circumgyrare ſaltantes.* Servius ad Georg.

(2) *Apud Plutarch & Demoſth. ſæpius occurret* χορὸς παίδων, χορὸς ἀνδρῶν. *Thucyd. autem vocat* Δηλιακον χορον τῶν γυναικῶν. Petr. Caſtellanus *de feſtis Græcor. p.* 634. *Theſ. Græcia antiq. à Gronovio. Venet.*

(3) ἐγκύκλιος χορος.

des Autels ; il fut ensuite introduit sur le théâtre, où en conservant le chant & la danse, il joua lui-même un rôle intéressant.

Depuis la chûte du théâtre Grec, ces chœurs isolés ne furent plus que des danses en rond, que les Grecs modernes ont fidelement conservées. Ils dansent donc encore tantôt en chantant, & tantôt au son de la lyre, tantôt les mains libres, & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'est plus autour de l'Autel de Bacchus, ni des autres Divinités de leurs peres : c'est autour d'un vieux chêne, à l'ombre duquel, aux fêtes les plus solemnelles, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes Orgies, & se livrent presqu'aux mêmes excès que les anciens Grecs.

On voit encore à présent chez eux une exacte image de ces chœurs de Nymphes Grecques, qui, se tenant par la main, dansent à la prairie ou dans les bois ; telle que les Poëtes ont représenté Diane (2) sur les monts de Délos

(1) Qualis in Eurotæ ripis...

ou sur les bords de l'Eurotas (1), au milieu des Nymphes de sa suite.

Il y avoit chez les Eleusiniens un puits nommé le *Callichore*, autour duquel les femmes d'Eleusis avoient institué des danses & des chœurs de musique en l'honneur de la Déesse.

J'ai vu dans l'isle des Princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler le soir pour puiser de l'eau, & former autour du puits des danses en chantant. Aristote, cité par M. *Winckelman* (Descript. des pierres gravées du Cabinet de Stoch, *pag.* 248), dit que les puits communs entretiennent l'amitié parmi les Citoyens & dans le voisinage. Il ajoûte que les Anciens avoient des chansons qui se chantoient pendant qu'on tiroit de l'eau, & qu'on appelloit *Chansons de la corde du puits*.

Aristomène le Messenien, passant

Exercet Diana choros *Virg. Æneïd.* 1.
Jam Cytherea choros ducit Venus imminente lunâ,
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede. *Hor. od.* 4. *l.* 1.

par Carie, trouva toutes les filles du pays rassemblées dans cette ville, où elles célébroient, par des chants & des danses, une fête en l'honneur de Diane (1). Cette danse des Cariatides étoit gravée sur le fameux anneau de Cléarque, selon Pausanias.

Dans l'initiation aux mysteres de Cérès, on rassembloit les Néophites dans une agréable prairie, où ils formoient des danses (2).

Les anciens Grecs avoient aussi, comme ceux d'à-présent, des danses nuptiales. Musée décrivant le mariage secret de Léandre & d'Héro, dit (3), qu'il se fit sans les danses accoutumées; « le lit nuptial y étoit, mais point de » chant d'hymenée, point d'épitha- » lame, ni de flambeau dans l'appar- » tement ».

Le branle qu'on trouve établi partout se rencontre assez souvent dans les anciens Auteurs.

« Les Thyades, dit Pausanias, sont

(1) Pauf. *t.* 1. *p.* 300.
(2) Hist. des Emp. *t.* 11. *p.* 104.
(3) V. 273. 274.

» des femmes de l'Attique, qui, join-
» tes à des femmes de Delphes, vont
» tous les ans au Mont-Parnasse, &
» dansent, soit en chemin, soit à Pa-
» nopée, toutes ensemble, une espece
» de branle ». Aussi Homere, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célebre par ses danses.

Les principales danses usitées aujourd'hui dans la Grèce, sont la Candiote, la danse Grecque, l'Arnaoute, les danses de la Campagne, la Valaque & la Pyrrhique.

Les deux premieres se ressemblent beaucoup, & paroissent copiées l'une sur l'autre, mais les airs en sont différens : c'est toujours une fille qui mene la danse, en tenant un mouchoir à la main, ou un cordon de soie.

Cette danse, la plus ancienne de toutes, n'a pas été oubliée par Homere (1) dans la description du fameux Bouclier d'Achille.

« Après plusieurs autres sujets,
» Vulcain, dit-il, y représente, avec
» une variété admirable, une danse

(1) Iliad. *l.* 18.

» ſemblable à celle que l'ingénieux
» Dédale inventa dans la ville de Gnoſſe
» pour la charmante Ariadne. De jeu-
» nes filles & de jeunes hommes, ſe
» tenant par la main, danſent enſem-
» ble. Les jeunes filles ſont habil-
» lées d'étoffes légeres, & ont ſur leur
» tête des couronnes d'or; les jeunes
» hommes ſont vêtus de belles robes
» d'une couleur très-brillante. Tantôt
» cette troupe danſe en rond avec tant
» de juſteſſe & de rapidité, que le
» mouvement d'une roue n'eſt pas plus
» égal & plus rapide; tantôt le cercle
» danſant s'entr'ouvre, & toute cette
» Jeuneſſe ſe tenant par la main, décrit
» par ſes mouvemens une infinité de
» tours & de détours ».

Telle eſt à-peu-près la Candiote, qu'on danſe aujourd'hui. L'air en eſt tendre, & débute lentement; enſuite il devient plus vif & plus animé. Celle qui mene la danſe deſſine quantité de figures & de contours, dont la variété forme un ſpectacle auſſi agréable qu'intéreſſant.

De la Candiote eſt venue la danſe Grecque, que les Inſulaires ont conſervée. Pour vérifier la comparaiſon,

il reste à voir comment cette danse de Dédale en a produit anciennement une autre qui n'étoit qu'une imitation plus composée du même dessin.

Dans la danse Grecque, les filles & les garçons faisant les mêmes pas & les mêmes figures, dansent séparément, & ensuite les deux troupes se réunissent & se mêlent, pour former un branle général. C'est alors une fille qui mene la danse, en tenant un homme par la main ; elle prend ensuite un mouchoir ou un ruban, dont ils tiennent chacun un bout ; les autres (& la file ordinairement est longue) passent & repassent l'un après l'autre, & comme en fuyant, sous ce ruban. On va d'abord lentement, & en rond ; puis la conductrice, après avoir fait plusieurs tours & détours, roule le cercle autour d'elle. L'art de la danseuse consiste à se démêler de la file, & à reparoître tout-à-coup à la tête du branle, qui est fort nombreux, montrant à la main, d'un air triomphant, son ruban de soie, comme quand elle a commencé.

Vous devinez bien le sujet qu'on a

voulu repréſenter par cette danſe, image du labyrinthe de Crète ?

Théſée, de retour de l'expédition qu'il fit dans cette iſle, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient impoſé, vainqueur du Minotaure, & poſſeſſeur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un ſacrifice à Venus, & lui avoir dédié une ſtatue que lui avoit donné ſa maitreſſe, il danſa avec les jeunes filles Athéniennes une danſe qui, du tems de Plutarque, étoit encore en uſage chez les Déliens, & dans laquelle on imitoit les tours & détours du labyrinthe. Cette danſe, au rapport de Dicéarque, étoit appellée dans le pays la *Grue*. Théſée la danſa autour de l'Autel appellé *Ceraton*, parce qu'il étoit conſtruit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans ſon Hymne ſur Délos(1), fait mention de la même danſe, & dit que Théſée, en l'inſtituant, mena lui-même le branle.

M. Dacier croit qu'on l'appelloit *la Grue* à cauſe de ſa figure, parce que

(1) V. 307.

celui qui la menoit étant à la tête, plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe. C'eſt ainſi que quand les grues volent en troupe, on en voit toujours une à la tête, que les autres ſuivent en formant un cercle.

On a pu confondre la *Grue* avec la danſe de Théſée. Les grues partent de la Grece vers le Printems. « VOYEZ, dit Anacréon, *comme les grues s'en retournent* (1). Les Grecs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, s'empreſſoient donc d'aller danſer dans les prairies, dès qu'elles avoient repris leur verdure. Or la danſe étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du Printems par des danſes imitatives de l'objet dont ils étoient frappés, & c'étoit le départ des grues qui leur annonçoit les beaux jours.

Meziriac, dans les remarques qu'il a faites ſur la danſe en queſtion, l'appelle auſſi la grue. Selon Héſichius, celui qui, dans cette danſe des Déliens,

---

(1) Od. 37.

menoit le branle, s'appelloit *Geranuleus*. Eustathe, sur le 18e Livre de l'Iliade, dit qu'anciennement les hommes & les femmes dansoient séparément les uns des autres, & que Thésée fut le premier qui fit danser ensemble les filles & les garçons qu'il avoit sauvés du labyrinthe, en la maniere que Dédale leur avoit enseignée.

On voit dans les *Monumenti Antichi Edit.* de M. Winckelman, *pl. 99*, un vase antique où Thésée est représenté devant Ariadne. Ce Héros tient le fameux peloton de fil qui le tira du labyrinthe de Crete; Ariadne, habillée comme une danseuse avec le *castan* ou l'habit grec qui serre le corps & qui descend jusqu'aux talons, tient un cordon de ses deux mains, précisément comme la danseuse moderne qui mene & commence la danse Grecque.

Homere, dit Pausanias, compare les danses gravées par Vulcain sur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoissoit rien de plus parfait en ce genre. A Gnosse, dit-il dans un autre endroit, on conserve

l'eſpece de danſe dont il eſt parlé dans l'Iliade d'Homere, & que Dédale inventa pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui, dans le branle Grec, la tendre Ariadne qui mene ſon Théſée pour lui enſeigner les détours qu'il doit parcourir; & la plus habile danſeuſe, eſt celle qui complique le mieux, ou fait le plus durer les circonſtances du labyrinthe danſant.

Quelquefois les garçons & les filles entrelacés ſe ſéparent pour former à la fois deux branles; je veux dire, que de tems en tems les danſeurs hauſſent les bras ſans rompre la chaîne. Les filles alors ſe tenant toutes par la main, paſſent par-deſſous, danſent devant eux, & rentrent enſuite pour ne faire plus qu'un cordon. Ne voit-on pas ici la troupe de Théſée, qui, en danſant, ſe diviſe & ſe réunit? Voilà donc l'origine de cette danſe Grecque. Dédale la compoſa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de ſon fameux Ouvrage, & Ariadne enſuite la danſa avec Théſée, en mémoire de ſon heureux retour du labyrinthe de Crète. Le labyrinthe n'exiſte plus; mais la danſe qui

le représentoit s'est exactement conservée (1).

A la campagne, un Berger se met au milieu des danseurs pour jouer de la flûte ou de la musette, & l'on danse en rond autour de lui. Cette danse est plus vive & plus animée que les autres; c'est pourquoi chez les Spartiates elle terminoit, selon Lucien, tous les exercices. Alors, dit-il, un joueur de flûte, se mettant au milieu des jeunes gens, commençoit le branle, jouoit & dansoit; & ceux-ci le suivoient en faisant différentes postures guerrieres & galantes. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Vénus & de l'Amour, que l'on mettoit de la partie.

Athenée parle de la danse *Hypor-*

---

(1) *Tu inter eas restim ductans saltabis*, dit dans les Adelphes, act. 4. Demée à Micion, pour se moquer de ce qu'en mariant son fils, il veut prendre chez lui des danseuses. Si Donat & Mad. Dacier avoient vu danser les Grecs modernes, ils n'auroient pas été si embarrassés pour expliquer le *restim ductans*; car il est évident que mener le branle, & tenir le cordon, sont la même chose.

chematique, danſe ſérieuſe & lente que les Grecs, & ſur-tout les Lacédémoniens, exécutoient en chantant des vers, les hommes & les femmes ſe tenant tous par la main. Les Grecs modernes ont auſſi des airs & des couplets faits pour ces ſortes de branles.

Les Grecs ont encore une danſe qu'ils appellent l'*Arnaoute*; c'eſt une ancienne danſe Militaire. On ſait qu'anciennement ils en avoient pluſieurs de cette eſpece, & qu'ils alloient même à la guerre en danſant, comme les Luſitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute eſt menée par un homme & par une danſeuſe. Celui qui mene tient un fouet & un bâton à la main; il s'agite, il anime les autres, il court rapidement de l'un à l'autre bout, frappant du pied & faiſant claquer ſon fouet, tandis que les autres, les mains entrelacées, le ſuivent d'un pas égal & plus modéré.

Les Lacédémoniens, dit encore Lucien, avoient une danſe appellée *Hormus*. C'étoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le jeune homme menoit la danſe avec des poſtures bel-

liqueuſes, & la fille le ſuivoit avec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour repréſenter l'harmonie & l'accord de la force & de la tempérance.

Quelquefois, dans cette danſe, un joueur de lyre conduit la troupe, & les danſeurs le ſuivent en reglant leurs pas ſur le ſon de l'inſtrument. Athenée ne peint pas autrement la danſe que les Grecs appelloient *Oploplocia*, ſorte de Pyrrhique ou de danſe Militaire. Un danſeur jouoit de la lyre, & les autres formoient autour de lui une de ces danſes mâles & animées qui entroient dans les exercices de ceux qui ſe deſtinoient à la guerre.

La véritable danſe Militaire eſt la *Pyrrhique*, dont le Roi d'Epire, qui fit ſi long-tems la guerre aux Romains, Pyrrhus, paſſoit pour l'inventeur. Il y avoit pluſieurs danſes du même nom. Xénophon parlant des Thraces qui danſerent au feſtin de leur Prince Seuthès, dit que des hommes armés y danſoient, en ſautant légerement au ſon de la flûte; qu'ils paroient avec leurs boucliers, & portoient des coups avec beaucoup d'adreſſe.

Ce ne ſont plus les véritables Grecs maintenant aſſujettis & accoutumés au joug, mais les Conquérans de la Grece, qui ont pris pour eux les danſes Militaires. La Pyrrhique eſt aujourd'hui danſée par les Turcs & par des Thraces qui, armés de boucliers & d'épées fort courtes, ſautent légerement au ſon des flûtes, & ſe portent ou parent des coups avec une viteſſe & une agilité ſurprenantes. Ainſi ce ſont les Turcs ſeuls qui s'exercent non-ſeulement à la Pyrrique, mais encore à la lutte, à la courſe, &c; enſorte qu'en aſſerviſſant les Grecs, ils ſemblent les avoir encore contraints à leur céder tout ce qui ſervoit autrefois à former & à entretenir parmi eux les diſpoſitions aux exercices militaires.

Vous ne ſerez pas fâché, Monſieur, d'avoir l'air noté de la Pyrrhique qui ſe danſe à Conſtantinople; il ſera du moins nouveau pour vous, car je ne l'ai vu nulle part. J'y joins les airs de toutes les danſes dont je vous ai parlé, pour ne vous laiſſer rien à deſirer ſur cet article.

On retrouve pourtant encore des veſtiges des danſes Pyrrhiques dans le

pays nommé la *Magne* & à *Misitra*, pays que les Spartiates ont autrefois rendu si fameux. Ce pays est encore habité par des Grecs barbares, qui sont gouvernés par leurs propres loix, & qui ne pouvant attaquer un Empire dont la puissance les accableroit, contens de conserver leur indépendance, sont les plus dangereux pirates de l'Archipel.

M. de Peyssonel a trouvé les mêmes danses Pyrrhiques chez les Sfauhiotes, qui sont les anciens Crétois, peuple belliqueux & distingué des autres Grecs de Candie. C'est ce qu'on verra dans son Histoire de Crète, qui n'est pas encore imprimée.

Les meilleurs Matelots & les meilleurs Soldats de Marine qu'aient les Turcs, sont fournis par les Grecs; & dans les tavernes où ces gens-là boivent toujours avec excès, ils ne sauroient boire sans danser au son de quelque instrument. On les voit trébucher comme dans ces danses bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut compter parmi ces danses *la danse Ionienne*, qu'on dansoit, selon Athénée,

Athénée, (1) quand on étoit échauffé par le vin; cependant elle étoit plus légere & plus réglée que les autres. C'eſt une eſpece de pas de deux que l'on voit danſer encore aujourd'hui à Smyrne & dans l'Aſie Mineure, où le goût des danſes laſcives ſubſiſte toujours (2).

Mais vous me diſpenſerez, Monſieur, de vous parler de ces ſortes de danſes que la corruption des mœurs n'a que trop fidelement conſervées, & que les Turcs prennent plaiſir à faire exécuter devant eux.

Les Grecs danſent auſſi la *Valaque*, danſe fort ancienne dans le pays d'où elle prend ſon nom. Cette danſe, dont le pas eſt toujours le même, & ne reſſemble à aucun de ceux des autres danſes Grecques, n'eſt pas déſagréable, quand elle eſt bien conduite, & avec la juſteſſe qu'elle exige. Elle pourroit bien venir des Daces, qui habitoient anciennement la Valachie.

---

(1) L. 14. T. 6.

(2) *Motus doceri gaudet Jonicos*
Matura virgo & fingitur artibus
Jam nunc, &c. Horat. od. 3. *l.* 9.

Telles ſont les danſes Grecques qui reſtent aujourd'hui de toutes celles que les Anciens avoient inventées, & qui étoient en grand nombre. La ſeule comparaiſon avec les danſes antiques, peut leur donner quelque prix ou les rendre intéreſſantes pour ceux qui, les ayant vues dans le pays même, ont été plus frappés de l'eſpece de mérite attaché à cette reſſemblance, que de celui de l'exécution.

M. le Roi, qui a vu, comme moi, la danſe Grecque, n'a pu s'empêcher de la comparer à l'ancienne, & il n'a pas manqué de la deſſiner devant la lanterne de Démoſthène (*a*).

Je ſuis, &c.

---

(1) Monum. de la Grece *Pl.* 13. *p*. 23.





QUATORZIEME LETTRE.

Les Jeux.

Les jeux, Monſieur, doivent ſuivre les danſes ; il ne faut donc pas les ſéparer. Je ne parle point de ces jeux célebres qui ſont les époques des plus beaux jours de la Grece, & qui ont paſſé avec eux : il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui. J'entends ici les jeux domeſtiques, ceux des hommes, du peuple, des jeunes filles, des enfans même ; & je vais parcourir ceux des Anciens, pour vous montrer que les plus petits amuſemens nous ont été tranſmis, en paſſant ſucceſſivement des tems les plus reculés, juſqu'aux nôtres. Nous tenons des Anciens le jeu du *Pair ou non*, & quantité d'autres petits jeux ſemblables : *ludere par impar, equitare in arundine longâ* (1).

(1) Horat. *Sat.* 3. *l.* 2.

Les Lydiens, ſuivant Hérodote (1), paſſent pour être les inventeurs des jeux, & l'origine en eſt aſſez ſinguliere. La faim les a fait naître, autant que l'oiſiveté. Les Lydiens, ſous le regne d'Athis, éprouverent une cruelle famine, &, pour éviter les exercices violents qui excitoient plus vivement l'appétit, ils inventerent les jeux de dez, & celui des oſſelets (2), que les Grecs conſervent encore. Ils le jouent avec de petits coquillages, & dans une boëte où chaque Joueur a ſes caſes devant lui : ils l'appellent le *mangala.*

Les Lydiens inventerent auſſi le jeu de la Paume, jeu fatiguant, qui répondoit aſſez mal, ce me ſemble, à leurs intentions, ſi ce n'eſt qu'il leur ſervoit bien, par l'intérêt qu'il excite, à tuer, comme on dit, le tems. C'eſt pour la même raiſon que Palamede inventa le jeu des échets, dont toute

---

(1) Herod. *l.* 1. Jul. Cæſar Bulingerus *de ludis Vet. cap. 4.*

(2) *Ep. de Gombaut ſur une petite femme.*
Son corps eſt fait de chapelets,
Et c'eſt jouer aux oſſelets
Que de ſe jouer avec elle.

l'antiquité lui fait honneur. Les cent huit amans (1) de Pénélope passoient leur tems à jouer dans la cour de cette Princesse. Ils se servoient de dez & de cailloux, & chacun avoit le sien. Ils en plaçoient un au milieu de la cour, qu'ils appelloient *Pénélope* : c'étoit le but où il falloit frapper, & les Joueurs, à une assez grand distance, étoient rangés des deux côtés en nombre égal (2).

Le sabot, ou la toupie étoit anciennement fort en usage. Je vous ai déja cité l'épigramme de Callimaque, qui en fait mention. Horace appelle ce jeu *un jeu Grec* (3).

Le Jeu *de croix ou pile* s'appelloit, *tête* (4) *ou navire*, parce que la monnoie portoit d'un côté la tête de Janus & de l'autre un vaisseau. Le mot de pile est

---

(1) Voyez sur ces jeux les notes de Mad. Dacier, sur le 1. liv. de l'Odyss. *t. 1. p. 77.*

(2) Athen. *l.* 1.

(3) Ludere doctior
Seu Græco jubeas trocho,
Seu malè vetitâ legibus aleâ.
l. 3. Od. 24.

(4) *Caput aut Navis.* ἄρτια ἢ περίττα.

venu de *pilos*, qui ſignifioit un vaiſſeau.

Les Grecs appelloient ἄρτιος μὸν le jeu que nous appellons *pair ou non;* ils le jouoient, comme on fait encore aujourd'hui, avec des noix, des amandes, ou des piéces d'argent. Les Romains, ſuivant Horace, aimoient à jouer à ce jeux; & par-tout les enfans ont chevauché ſur des bâtons. Vous ſavez qu'Agéſilas & Socrate s'amuſoient à courir avec des enfans, un long roſeau entre les jambes (1).

Les Grecs jouent beaucoup à *pair ou non* : ils ont encore un autre jeu fort en uſage en Italie, & nommé communément la *Mourre*. Il conſiſte à faire deviner le nombre des doigts qu'on éleve, en tenant les autres pliés dans un lieu obſcur : c'eſt ce que les Grecs appellent λαſκάνειν, & les Latins, *micare*.

On faiſoit anciennement avec les Noix pluſieurs jeux qui ſont encore uſités, à quelques petits changemens près; car il n'eſt pas poſſible que des

(1) Plut. *Ages.* Val. Max. *l.* 8.

Jeux auſſi arbitraires, & auſſi ſimples que ceux-ci, ne varient. Ovide en a fait un long détail (1).

Je vous ai déja parlé, Monſieur, de la *fête du Printems*, que les Grecs célébrent avec une joie qui annonce le retour des zéphirs & des roſes. A Rhodes, les enfans exigeoient à cette occaſion un tribut; ils avoient un jeu & une chanſon qu'ils conſervent encore. De-là, comme nous ſommes enfans des Grecs, eſt ſans doute venu l'uſage où ſont les nôtres, le premier de Mai, de demander un tribut, non pour *l'hirondelle*, comme anciennement c'étoit le mot, mais pour la jeune fille qui eſt aſſiſe à la porte de la maiſon, parée de ſa plus belle robe, & des fleurs du Printems.

Les enfans de Rhodes alloient en troupes chantans & danſans; ils exigoient un tribut des paſſans; ils demandoient pour l'hirondelle nouvellement arrivée: de-là cette fête s'appeloit χελιδονια, l'hirondelle. Leur chanſon commençoit ainſi:

---

(1) Carm. *de Nuce.*

» Voici, voici l'hirondelle (1) qui » nous amène les beaux jours.... & ils finiſſoient en diſant :

» Ouvrez, ouvrez la porte à l'Hiron- » delle; nous ne ſommes que des en- » fans, & non des vieillards.

L'eſcarpolette eſt encore un jeu fort en uſage parmi les Grecs. Les jeunes gens, & ſur-tout les jeunes filles, s'en amuſent beaucoup; & c'eſt en ſe balançant enſemble, dans la belle ſaiſon, que les filles répetent alternativement les chanſons qu'elles ont appriſes. Les Grecs appelloient ces trémouſſoits αἰώρας, & les Latins *Oſcilla* (2).

Anciennement, comme aujourd'hui, on traçoit un cercle ſur une grande table, ou ſur le plancher, &, pour gagner, il falloit, d'une aſſez grande diſtance, jetter un dé ou un petit palet au milieu du (3) cercle. Quelquefois on

(1) Ηλθε, ἦλθε χελιδὼν καλὰς Ωρας ἄγουσα... ανοιγε, ανοιγε ταν θύραν κελυδόνι ου γὰρ γέροντες ἐσμὲν, αλλα παιδία. Joh. Meurs. *Græc. fer. l.* 6. Cette fête étoit dans le mois Boedromion.

(2) Si *les Oſcilla* de Virgile, *Oſcilla ex altâ ſuſpendunt mollia quercu.* Georg. *l.* 2, ne ſont plutôt de petits maſques, *Ora minuta*.

(3) ἅμιλλα.

y mettoit une caille, & celui qui en la frappant avec le doigt ſeulement, la faiſoit ſortir du Cercle, de maniere que l'oiſeau en paſſât le bord, ſoit en reculant, ou du bout des aîles qu'il étendoit, avoit gagné. Aujourd'hui on attache à un piquet une caille ou un autre oiſeau; celui qui doit lui porter le coup, a les yeux bandés; on lui fait faire vingt ou trente pas en partant du cercle, il revient ſur la même ligne, & s'il frappe la (1) caille avec le bâton qu'il tient à la main, il eſt vainqueur: chaque joueur fait à ſon tour le même exercice, & le jeu dure aſſez longtems.

Les Grecs jouent encore à *Colin-maillard*, jeu très-ancien & qu'on trouve par-tout. On l'appelloit anciennement (2) *Myïnda*, & on le jouoit auſſi de la même façon que les Grecs modernes. On mettoit à la main de celui qui avoit les yeux bandés un pot de terre; les autres joueurs en l'agaçant

(1) ὄρτυγα.
(2) μυίνδα.

le frappoient, & crioient : *Qui a le pot ?* il répondoit : *c'eſt moi, Midos*, & il mettoit à ſa place celui qu'il pouvoit attraper (1).

Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on appelloit anciennement *la tortue*. Celle qui faiſoit la tortue étoit au milieu des autres, & ne bougeoit point de ſa place, mais elle y mettoit celle qu'elle avoit pû ſaiſir. Aujourd'hui, comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui eſt la tortue, pour l'agacer : ce jeu s'appelloit *chelichelone*, & on diſoit :

Que faites-vous au milieu de nous, Chelichelone ?

La Tortue répondoit :

Je fais un tiſſu avec la laine, & la trame de Milet.

Demande.

Et votre neveu comment eſt-il mort ?

Réponſe.

Il eſt tombé de cheval dans la mer (2).

Le *Clochepied* (3), auquel les Grecs

(1) Poll. *l.* 9. *cap.* 7. Suid. On appelloit auſſi ce jeu ἀποδιδρασκίνδα.

(1) Meurs. *de lud Græc.*

(3) Poll. *l.* 9. *cap.* 7.

s'éxerçent encore, pour voir à qui ira le plus loin, s'appelloit ἀσκωχιασμὸς.

On plie aussi les feuilles de roses & de pavots en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour (1).

J'ai vu jouer encore, à un mariage Grec, un jeu très-ancien, qui se faisoit aux noces les plus distinguées. On portoit en courant des flambeaux & des torches, jusqu'à un but convenu entre les acteurs; celui qui laissoit éteindre sa torche perdoit & payoit l'amende imposée par le Roi du jeu, au profit de celui qui portoit son flambeau allumé jusqu'au bout de la carriere (2).

Le Pere Brumoy (3), dans son excellent ouvrage sur le Théâtre des Grecs,

---

(1) Poll. & Anacr.

(2) *Moris etiam erat apud Græcos in nuptiis.* λαμπαδηφορεῖν, *id est, faces ferre, ut commemorat Etymologici auctor in voce* Δαὴρ, *ubi ait* ἐν τοῖς γάμοις ἔθος ἐστὶ λαμπαδηφορεῖν. *Joh. Tusold. de festis Græc. p. 579. Thes. Græc. antiq. Gronov.*

(3) Théâtre des Grecs : *la Paix*, Coméd. d'Aristoph. *act. 2. t. 4. p. 15.*

a décrit le *Cottabus*, ancien jeu que je n'ai pas retrouvé chez les Grecs modernes que j'ai vus ; il ſe peut qu'on l'ait conſervé dans l'Attique, ou dans le Péloponèſe, qui eſt aujourd'hui la Morée. Ce jeu conſiſtoit ſimplement à jetter en l'air du vin qui devoit retomber avec bruit dans le même vaſe ; ou autrement, on fichoit en terre un bâton, ſur l'extrémité duquel on mettoit des balances, & au-deſſous de chaque plat, deux vaſes pleins d'eau, au dedans deſquels étoit une figure d'airain. Les joueurs avec une coupe jettoient de loin du vin dans la balance ; s'ils avoient l'adreſſe d'en verſer aſſez pour que la balance penchât, & allât frapper la figure d'airain, ils gagnoient le prix. Ils tiroient encore, du ſon plus ou moins ſenſible qui réſultoit de ce choc, de bons ou de mauvais pronoſtics pour leurs amours. Le Cottabus étoit un jeu de feſtin & de ſociété, dont il eſt ſouvent fait mention dans Ariſtophane & ailleurs (1).

A propos d'augures galans, c'eſt ici

(1) κοτταβίζειν.

l'endroit de vous faire le détail du jeu du *Clidona*, dont j'ai déja parlé.

Les Grecs, pour ſavoir le bon ou le mauvais ſuccès de leurs amours, ne ſe ſervent plus du cottabe ni d'une feuille de roſes qu'on faiſoit claquer dans la main, comme nous l'apprend Anacréon, & comme les enfans le font encore aujourd'hui : c'eſt le *Clidona* qui découvre tout, & c'eſt l'oracle que toutes les jeunes Grecques conſultent.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont ſoin de tirer de tous ceux & celles qui doivent en être, ce que chacun doit mettre dans le vaſe, c'eſt-à-dire, une bague, une piece de monnoie, ou autre gage de cette eſpece. Elles vont enſuite, en obſervant un ſilence religieux, remplir ce vaſe d'eau de fontaine; elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent ſoigneuſement expoſé en plein air juſqu'au lendemain. On s'aſſemble à l'heure indiquée. Une des Veſtales découvre le vaſe à la vue de toute l'aſſemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu; ce qu'on appelle ou-

vrir le Clidona. Je joins ici ce couplet avec quelques autres en grec vulgaire. Chacun, nommé à ſon tour par celle qui conduit le jeu, récite un diſtique grec, & on retire en même-tems du vaſe une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient. On lui applique le ſens du couplet qu'on a dit au haſard, & on l'interprete en ſa faveur ou à ſon déſavantage. Ces paroles fortuites ſont les oracles ou les préſages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre juſqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vaſe ſoit retiré, & bien reconnu. On fait encore uſage de l'eau qui reſte : on la boit myſtérieuſement, pour découvrir ſi la penſée qu'on a eſt vraie, ſi ce qu'on deſire arrivera. Si l'eau paroît bouillonner dans la taſſe à l'approche des lévres, c'eſt bon ſigne ; ſinon, il n'y a rien à eſpérer. Quelquefois, lorſqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vaſe & le jeu recommence. Ce n'eſt alors qu'une parodie de la premiere pièce, & chacun dit avec une liberté, ſouvent indécente, tout ce qui lui plaît ; on rit beaucoup, on gloſe encore plus,

& les oreilles chaſtes ſe retirent.

Le diſtique qui ouvre le Clidona, eſt ainſi conçu.

ἄνιξε τὸν κλήδονα, νασγί, ὡ χαριτομένος
Ο'πῦ τὰ κάστρα πόλεμα, καὶ σγίνη κερδεμένος.

Ouvrez le clidona : vous allez voir paroître
 Mon bien aimé, cet aimable vainqueur.
Il attaque, il triomphe, il ſe rend toujours
 maître
Des remparts qu'on oppoſe en vain à ſa valeur.

Τί μέ φελῦν ἡ ὀμορφιαῖς, τί μέ φελῦν τὰ κάλλη.
Καὶ τῆς ὀρεξέσμυ τὰ κλαίδια, νά τὰ κρατῦσιν ἄλλοι.

Graces, beauté, de quoi me ſervez-vous !
 Je languis, je ſoupire, j'aime ;
 Sous les loix d'un pouvoir jaloux,
Je ne ſaurois diſpoſer de moi-même.

Γὰ γέλια μὲ, τά κλαῖματα μέ τῆν χορὰν ἡ πρικὰ.
Μιάν ὥραν ἐσπαρθήκασι, κιὲ μαδι Ε'γεννηθῆκα.

Les ris, l'allégreſſe, & les pleurs
Ont pris naiſſance tous enſemble :
Doux plaiſirs, mortelles douleurs,
Chaque jour encor vous raſſemble.

Γιαύτως μάζι γυρίζυσι, καὶ τὸ ἰά τ' ἄλλο ἀλλάσει

Κέυπ:ος ἐγέλα τό ταχὺ, κλαίγει πρίχυ βραδιάσῃ.

Trop ſouvent le cruel chagrin
Du plaiſir qui s'enfuit, malgré nous, prend
lapl ace ;
Ivre d'un doux eſpoir, je riois ce matin :
Ce ſoir je pleure ma diſgrace.

Μοῖρα κακὴ κὶ ἀ.τεδίκη, τυραννισμέ.η μοῖρα,
Πιά πάθη ἀπῦ τον Ἔρωτα, πιαῖς πίκραις δέν ἐπῆρα.

Tyrans qui rallumez le ſeu qui me dévore,
Soucis cruels, quelle eſt votre injuſte ri-
gueur !
A l'Amour reſte-t-il encore
De nouveaux traits, pour déchirer mon
cœur ?

On diviſe en chantant ces diſtiques par l'hémiſtiche de chaque vers pour les faire rimer. Les jeunes Grecs, & ſur-tout les jeunes filles, ſavent par cœur un grand nombre de ces couplets, & des chanſons de toute eſpece dont on a fait des recueils. Il y a même des Tragédies en langue vulgaire, où l'on voit l'extrême différence des Muſes modernes aux anciennes.

Je ſuis, &c.



QUINZIEME LETTRE.

Les Bains.

MON objet eſt ici, Monſieur, de vous parler des bains qui précedent toujours les mariages, & ceux-ci feront la matiere de ma premiere Lettre.

L'uſage des bains, ſi fréquent parmi les anciens Grecs, ne l'eſt pas moins chez les Modernes; & on le retrouve précisément dans toutes les occaſions où les premiers s'en ſervoient. Ainſi outre les bains publics que les Turcs fréquentent beaucoup, les perſonnes riches en ont chez elles. On ſort du bain pour ſe jetter ſur les lits où l'on mange, & c'eſt de là probablement qu'eſt venu la coutume des Anciens de manger couchés nonchalamment ſur des lits. Car les Grecs ne faiſoient qu'un repas le ſoir, & ſe baignoient auparavant: uſage qu'ils ont tranſmis à leurs ſucceſſeurs (1).

(1) Mercurial. *de arte Gymn.* Lib. 1. de balneis. *p.* 38.

Il faut bien obſerver ces coutumes locales qui ne varient point. Les anciens Grecs ne faiſoient uſage que des bains chauds, ce que les Turcs & les Grecs modernes pratiquent encore.

Alcinoüs dit à Ulyſſe : « Nous aimons » la magnificence en habits, les *bains* » *chauds*, la galanterie & les danſes ».

Les Grecs d'à-préſent peuvent dire la même choſe. Lorſqu'Ulyſſe, bien fêté, bien accueilli par le Roi des Phéaciens, entre dans la chambre des bains, « il eſt ravi, dit Homere, de » voir des bains chauds ; car depuis » qu'il avoit quitté le palais de Ca- » lypſo, il n'avoit pas eu cette com- » modité » (1).

Sur quoi j'obſerve que, ſi le fréquent uſage des étuves ou bains chauds fait beaucoup perdre aux femmes de leur beauté, ce qui doit nous faire admirer la force impérieuſe de la coutume, il eſt très-ſalutaire aux hommes, & principalement aux vieillards, que le bain fortifie au lieu de les affoiblir ; parce qu'il facilite cette utile & douce tranſ-

---

(1) Odyſſ. *l.* 8.

piration, qui ne se fait plus chez eux qu'avec peine par le dessèchement de leur peau, dont les pores sont moins ouverts. Je parle ici d'après l'expérience : il est certain que le bain chaud leur fait éviter la plupart des maladies qui nous attaquent dans un âge avancé, & que les maux de poitrine sont très-rares chez eux.

Les Grecs & les Turcs emploient aujourd'hui dans les bains une terre grasse dont les femmes se servent pour se laver la tête & les cheveux ; ils la tirent des Isles, & des bords de la mer Noire (1). C'est la même terre que les Grecs employoient anciennement pour blanchir le linge, & qui suppléoit au savon, que nous lui avons substitué. Les femmes, selon Pline, se servoient de la terre de Chio pour les cheveux & pour la peau (2). Les Grecques modernes se servent encore de

(1) De Bythinie, de Lampsaque, dans le détroit des Dardanelles, &c. Il en vient aussi de Salé.

(2) *Usus ad cutem mulierum... præcipuèque in calliblepharis & inficiendis capillis.* Plin. *l.* 35. *cap.* 16. & 17.

cette terre, pour s'adoucir la peau (1).

Les femmes vont en troupe au bain public; c'eſt un jour de fête pour elles; on y danſe & l'on s'y régale.

On voit la même choſe dans Homere (2). Là, les femmes ſe baignent, prennent de beaux habits, & le lieu retentit du bruit des hommes & des femmes qui danſent enſemble. Ici, c'eſt la belle Policaſte, la plus jeune des filles de Neſtor, qui conduit Télémaque au bain, & qui lui donne enſuite une belle tunique.

Je ne ſais ſi les regles de la bienſéance & de la pudeur ſont exactement obſervés dans les bains particuliers des Grecs; mais on n'accuſe pas

---

(1) Belon qui voyageoit en Grece en 1546, dans un chapitre intitulé, *Que les femmes de Turquie ſont belles par ſingularité, & nettes comme perles*, rapporte ſur cette terre graſſe qui adoucit la peau, entretient la fraîcheur du teint, &c, ce paſſage de Dioſcoride: *Terra Chia.. extendit faciem & erugat, atque ſplendidam reddit, colorem in facie & toto corpore commendat, in balneis pro nitro detergit.* Obſ. des ſingularités & choſes mémorables trouvées en Grece, &c. imprimées à Paris en 1588.

(2) Odyſſ. *l.* 3.

ſans raiſon les peres & les meres de manquer ſur ce point à ce qu'ils doivent à leurs enfans.

Les Anciens, ſelon Plutarque (1), étoient bien plus circonſpects. Caton, dit-il, ne ſe baignoit jamais avec ſon fils, & c'étoit une coutume généralement reçue à Rome; car les gendres mêmes n'oſoient ſe baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Cependant les Romains, dans la ſuite, apprirent des Grecs à ſe dépouiller ſans façon, & à ſe baigner nuds devant les hommes; bientôt auſſi les Grecs, à leur tour, apprirent d'eux à en uſer de même devant les femmes. Cette liberté ne leur ſeroit pas permiſe aujourd'hui dans les bains publics; mais ils ne ſont pas ſi réſervés dans les bains domeſtiques.

Les femmes ſe baignent très-ſouvent; elles ne reçoivent pas une eſclave nouvellement achetée, qu'on ne l'ait auparavant envoyée au bain. Cet ancien uſage eſt conſigné dans Térence (1).

(1) Plut. Vie de Caton.

(2) *Accerſitur lavatum interea virgo, et lavit; redit, deinde illam in lecto illæ collocant.* Eunuq. *act.* 3. *ſc.* 5.

Les femmes Grecques se baignent au moins une fois le mois, & anciennement elles étoient obligées de se laver plus souvent, sur-tout pour la Néoménie ou nouvelle Lune (1).

Une jeune fille qu'on va marier est conduite au bain en cérémonie & au son des instrumens, la veille de ses noces.

Dans la Comédie d'Aristophane, intitulée *la Paix*, Trygée, au quatrieme Acte, dit à son Valet de tout préparer pour ses nôces, & de conduire au bain (2) celle des suivantes de la Paix qu'il se destine pour femme.

Il s'étoit introduit à Athènes un usage assez singulier dans le bain du Gymnase. Celui qui se présentoit pour être reçu, étoit conduit au bain en cérémonie par les autres Académistes.

---

(1) Joh. Meurs.

(2) Lorsque Noémi instruit la jeune veuve Ruth, pour qu'elle se présente à Booz, & l'engage à l'épouser, elle lui dit. » Allez vous la» ver dans le bain, parfumez-vous d'huile de » senteur, & parez-vous de vos plus beaux ha» bits ». *Lavare igitur, & ungere, & induere cultioribus vestimentis, & descende in aream.* Ruth. IV. v. 3. IV.

Dès qu'il approchoit de la porte des étuves, ses camarades, qui le suivoient en foule, poussoient tout-à-coup de grands cris pour le surprendre & l'effrayer. On éprouvoit ainsi son courage, & s'il ne marquoit point de peur, il entroit, se baignoit, donnoit ensuite le repas de réception, & recevoit le manteau qui étoit l'uniforme du Gymnase.

Je suis, &c.

---

(1) Buling. *de Ludis Athen. in Baln.*





SEIZIEME LETTRE

Les Mariages.

MONSIEUR,

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de ſpectacles; attaché à la Religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ſes Dieux, & par la richeſſe de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvoit être ſuſceptible. Les hommes les plus ſauvages célebrent le jour où ils prennent une compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'eſt donc préſenter le mariage ſous l'aſpect le plus riant, que de le montrer ſous la ſimplicité des mœurs, & accompagné de cette joie pure, vive, innocente, de l'ancien tems. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image; ils ont conſervé la plupart des cérémonies qui s'obſervoient anciennement dans les noces. Ils regardent

l'état

l'état du mariage comme un devoir de citoyen, & se marient fort jeunes. Les Loix de Sparte avoient, sur ce point, poussé la rigueur jusqu'à noter d'infamie ceux qui gardoient le célibat. Dercillidas, fameux Capitaine de Lacédémone, fut insulté par un jeune homme dans une assemblée publique, parce qu'il n'étoit pas marié, & tout le monde prit parti contre le Guerrier célibataire. Dans une certaine fête qui se célébroit à Sparte, il étoit permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étoient pas encore mariés, & de les fustiger (1).

Le sage Théognis (2) disoit aux Grecs : « l'HOMME le plus riche & le plus » heureux, est celui qui a trouvé une » femme douce & vertueuse ». Mais consultoit-on la Philosophie, qui souvent, à force de raisonner, s'embarrasse & tombe dans une incertitude pire que l'ignorance absolue ? Elle étoit toujours indécise sur l'article du mariage. Un jeune homme consultant So-

(1) Ath. *l.* 13. Meurs. *Græc. Fer. l.* 5.
(2) V. 1223.

crate pour savoir s'il se marieroit ou non, ce Philosophe lui répondit : « Quelque parti que tu prennes, tu » t'en repentiras infailliblement. Choi- » sis-tu le célibat? tu resteras seul, tu » ne goûteras point la douceur d'avoir » des enfans, avec toi périra ta race, » & un étranger profitera de tes biens. » Si tu prends une femme, attends-toi » à des chagrins continuels, à des que- » relles sans fin. On te reprochera la » dot qu'on t'aura apportée; l'orgueil » des parens de ta femme & la langue » de ta belle-mere te deviendront in- » supportables; tu craindras les galan- » teries de ta femme, & tu seras tou- » jours incertain sur la paternité de tes » enfans, &c. (1) Après cela,

Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses

Un homme riche qui n'avoit qu'une fille, demandoit à Thémistocle : s'il de- voit préférer un mari pauvre & honnête- homme, à un autre qui avoit beaucoup de bien, mais une mauvaise réputa- tion. *J'aime mieux*, lui répondit Thé-

(1) Val. Max. *l.* 7.

mistocle, *un homme qui ait besoin d'argent, que de l'argent qui ait besoin d'un homme* (1).

Le Grec d'aujourd'hui n'a plus de Philosophes à consulter, & ne délibere point s'il se mariera ou non; aussi la population, chez les Grecs, se soutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut se soutenir parmi les Turcs, sous un Gouvernement Militaire qui ne fait que détruire, & qui ne répare rien. Les villes Grecques les plus considérables n'ont point été rebâties par leurs Conquérans, parce que sous le despotisme le plus absolu, tel qu'est celui de l'Empire d'Orient, le Souverain & les Sujets n'ont que le présent, qu'ils semblent dévorer à la hâte en se pressant de jouir, & n'ont aucune vue pour l'avenir.

La bienfaisance & la vanité élevent quelques édifices publics, comme des temples, des fontaines, des maisons solides & vastes, pour servir de retraite aux Voyageurs; mais dans les proprié-

(1) V. l. 7.

tés toujours incertaines, rarement même héréditaires pour les gens riches & en place, on n'a aucune idée de conſervation ; des embelliſſemens peu durables, ſont tout ce qu'on oſe ſe permettre. En conſéquence, la population languit, parce qu'on ne peut contempler d'un œil ſatisfait & tranquille le bonheur de ſa poſtérité. En revanche, le Grec, l'Arménien & le Juif (Nations dont l'Empire Turc eſt inondé, & que le Turc mépriſe au point de ne pas être effrayé du nombre de ſes eſclaves), ſe livrent ſans contrainte au penchant de la nature. Ils eſpérent qu'une poſtérité nombreuſe pourra recouvrer quelque jour, à la faveur d'une révolution, tout ce que les Conquérans de la Grece leur ont enlevé. Le mariage a donc pour eux un attrait puiſſant, & l'on y voit peu de célibataires.

Si vous étiez curieux, Monſieur, de lire l'Hiſtoire d'Hymenée, l'un des plus agréables Dieux de l'ancienne Grece, vous la trouverez dans les ſavantes notes de Méziriac, ſur l'Epître de Phyllis à Démophoon, qui eſt la

deuxieme Héroïde d'Ovide (1).

Les Grecs n'ont pas aujourd'hui un tems marqué pour les noces comme les anciens, qui se marioient ordinairement dans le mois de Janvier, appellé pour cela *Gamelion*. Mais ils ont, comme autrefois, des entremetteuses, qu'on appelle encore *Proxenetes*; & ces femmes sont d'autant plus nécessaires, que les filles, comme je l'ai déja dit, étant presque toujours renfermées dans le *Gynæceon*, un homme ne peut se décider pour celle qu'on lui propose, que sur le rapport qu'on lui en fait. Dès que le voile tombe devant lui, il est engagé de maniere à ne pouvoir plus reculer.

Anciennement on achetoit par des services réels, qu'il falloit rendre au pere de la fille que l'on vouloit épouser, la possession de sa personne (2). On adoucit ensuite cette obligation, & les services furent convertis en présens qu'on faisoit pour l'obtenir.

« Encore aujourd'hui, dit l'Auteur

---

(1) Tom. 1. p. 133.
(2) *Mez.* Ep. d'Ovid, *t.* 2. *p.* 317.

» de l'*Origine des Loix*, &c. (1) c'est
» l'usage parmi les Grecs, que quicon-
» que veut se marier achete sa femme
» par les présens qu'il est obligé de
» faire aux parens de celle qu'il épou-
» se ».

Il est vrai qu'un Grec qui se marie fait des présens, mais ils sont purement arbitraires ; & nulle obligation d'acheter la femme qu'il épouse, puisqu'au contraire il ne la prendroit point sans une dot proportionnée à sa condition.

Les anciens Grecs, toujours scrupuleux sur les loix primitives du mariage, n'admirent pas la Bigamie ; & on a de nos jours bien justifié Socrate sur le reproche qu'on lui faisoit d'avoir eu deux femmes, malgré la sévérité de sa morale. Euripide fait dire à Hermione : qu'il est contre le bon ordre que deux femmes soient en même tems sous les loix d'un seul homme. Charondas fit plus : dans ses loix pour les Thu-

(1) Tom. 2. l. 1. p. 61.
(2) Obs. sur les Chœurs, par M. Hardion. *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

riens, il régla, ſuivant Diodore, (1) que ceux qui donneroient une belle-mere à leurs enfans, ſeroient exclus de tout Conſeil public, jugeant que des hommes capables de rendre un ſi mauvais office à leur famille, ſeroient mal intentionnés pour la Patrie. Car, diſoit-il, ſi leur premier mariage a été heureux, ils doivent s'en tenir-là ; ſi au contraire il a été malheureux, il faut qu'ils ſoient bien inſenſés pour courir les riſques d'un ſecond. Les Grecs d'aujourd'hui, quoique moins libres que les anciens, ne ſe ſoumettroient pas à une loi ſi gênante.

Il y avoit anciennement des mariages auſſi mal aſſortis que ceux dont on ſe plaint à préſent. « Un homme de naiſ-
» ſance, diſoit Théognis, (2) ſe méſallie
» pour épouſer une fille riche qui le dés-
» honore ; & une fille vertueuſe épou-
» ſe un malhonnête-homme à cauſe de
» ſon bien : ainſi le bien & le mal ſe
» mêlent, & nous dégénérons ».

Téléſiclès, pere du fameux Archi-

---

(1) Diod. *l.* 12.
(2) V. 185.

loque, (1) ternit l'éclat de sa naissance par un mariage inégal. Il avoit épousé une esclave qui s'appelloit *Enipo.* « Les » Grecs, dit l'Abbé Sevin, (2) rapportant ce trait, » regardoient avec un souve- » rain mépris ces sortes d'alliances, & » souvent la honte en rejaillissoit sur » les enfans ». Ceux d'aujourd'hui les appelleroient *les fils de l'esclave.* Ils observent exactement l'ancien précepte, *si vis nubere, nube pari*, si bien rendu par l'épigramme de Callimaque, & ils évitent soigneusement de se mésallier.

On jugeoit avec moins de rigueur un mariage dont on voit encore des exemples, & dont M. Burette en rapporte un d'après la vie d'Homere, attribuée à Hérodote. Phémius, chantre si célébre dans l'Odyssée, épousa Critheïde, qui, d'un commerce illégitime, avoit déja eu pour fils Homere lui-même. Phémius qui s'étoit établi à Smyrne, où il enseignoit la Gram-

(1) Recherc. sur Archiloq. *Mém. de l'Académie des Inscriptions.*

(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

maire & la musique à la Jeunesse, après le malheur de cette fille, conçut pour elle tant d'estime, en la voyant dans son voisinage uniquement occupée du soin de filer des laines pour gagner sa vie, qu'il la prit chez lui pour l'employer à filer celles dont ses écoliers avoient coûtume de payer ses leçons; charmé, dans la suite, de la sage conduite de cette fille, il en fit sa femme. Pour suivre la comparaison de nos jours avec l'ancien tems, j'ai vu, dans mon séjour à Smyrne, plus d'un imitateur de Phemius; si ce n'est que les Grecques qu'y épousent nos François, n'ont pas fait la faute de Critheide.

La cérémonie du mariage est précédée chez les Grecs, par des fêtes qui l'annoncent. Les anciens les appelloient *Prolusoria*, ou προτέλεια, comme ces préludes de fêtes qu'ils avoient avant les sacrifices solemnels, qu'on faisoit à Junon ou à Diane (1).

(1) Meurs. *Græc. fer.* 342.

» Le mariage, dit un Berger de Théocrite (1), » n'apporte, ni le chagrin, ni les ſoucis; il n'amene que la » joie & les danſes ».

Aujourd'hui, la veille des noces, la jeune mariée eſt menée au bain comme en triomphe, & pluſieurs femmes l'accompagnent. Vous avez déja vu, dans ma lettre ſur les bains, l'ancienneté de cet uſage.

C'eſt encore ſur le fameux bouclier d'Achille, qu'Homere décrit la marche des nouveaux mariés. » On y voit, dit-il, » des noces, & des feſtins. De » nouvelles marieés ſortant de leurs » maiſons, ſont conduites dans les » rues avec un bel ordre, à la clarté » des flambeaux Tout retentit des » chant d'hyménée. Des troupes de » jeunes gens précédent, & ſuivent la » pompe nuptiale, en danſant au ſon » des trompettes & des flûtes; les fem» mes de la ville, attirées par la curio» ſité, ſont à leurs portes, & regardent » cette marche avec beaucoup d'in» térêt ».

(1) Idil. 27. v. 25.

On la trouve encore dans Euripide. Admete, en pleurant son épouse, s'écrie : O Palais ! ô appartement nuptial ! » quelle différence entre ma situation » présente, & ma félicité passée ! Je » m'en souviens hélas ! j'entrai dans » cette aimable demeure, conduisant » par la main mon épouse, au bruit des » instrumens & des acclamations ; » nous étions précédés par des flam» beaux, & suivis d'une troupe de con» vives, qui chantoient à l'envi des » hymnes. On chantoit le bonheur de » celle qui fait couler mes larmes, & » le mien ».

On voit aujourd'hui, dans la marche des Grecs, la même pompe, le même cortége, & la même musique. Elle est ouverte par des danseurs, par des instrumens, & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. La mariée chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, ou par deux de ses proches parens, marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup. On s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir ; on lui adresseroit volontiers les vers de Catulle :

» Vous nous faites trop attendre, la journée
ſe paſſe ;
» Paroiſſez donc, nouvelle Mariée (1).

Anciennement la nouvelle mariée portoit un voile rouge ou jaune, que les Arméniens ont conſervé ; ce voile rouge leur couvre la tête & tout le corps. On l'appeloit *flammeum* : il étoit fait pour cacher la rougeur modeſte, l'embarras, & les larmes de la jeune épouſe (2). On l'appercevoit d'aſſez loin, & il annonçoit la nouvelle Mariée (3).

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau ſi connu, ſi célébre, & dont les Poëtes ont conſacré l'expreſſion pour le mariage dont il eſt l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nou-

---

(1) Sed moraris, abit dies :
Prodeas, nova Nupta. *Epithal.*

(2) Jam nuptæ trepidat ſollicitus pudor ;
Jam produnt lacrymas *flammea* ſimplices.
Claud.

(3) Tollite, ô pueri, faces :
Flammeum video venire. *Catul.*

veaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle, jusqu'à ce qu'il soit entierement consumé. Ce seroit même un mauvais présage, s'il venoit à s'éteindre par quelque accident. Aussi y veille-t-on avec autant de soin, que les Vestales en avoient pour le feu sacré.

C'étoit la mere de l'épousée, qui tenoit anciennement chez les Grecs le flambeau nuptial, qu'un jeune homme portoit chez les Romains. Elle avoit encore soin de préparer & d'orner le lit; elle faisoit l'office de *Pronube* (1), & faisoit coucher la mariée; comme le plus proche parent, faisant aussi l'office de *Paranymphe*, conduisoit au lit le marié. Le Paranymphe & la Pronube sont aujourd'hui représentés, chez les Grecs, par le compere & la commere, qui accompagnent les époux jusqu'au bout de la cérémonie (2).

Arrivés à l'Église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le Prêtre, pendant la célébration,

(1) *Mez* Ep. d'Herm. *t. 2. p. 360.*

(2) *Ducitur in thalamum Virgo, stat Pronuba juxtà*, Claud. de Rapt. Proserp.

change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouſe, & celle de l'épouſe à l'époux. C'eſt encore aux anciens qu'eſt due l'origine de cette couronne, que les Modernes ont conſervée.

Vous ſavez qu'anciennement les amans & les mariés portoient des couronnes que les premiers déchiroient, & conſacroient à quelque Divinité, lorſqu'ils rompoient avec leur maitreſſe; au lieu que celle du mariage étoit conſervée juſqu'à la mort, puiſqu'on la retrouve dans les bas-reliefs qui ornoient les tombeaux. Je n'explique pas autrement le deſſin d'un marbre que M. *Peyſſonel* m'a communiqué, & qu'il a depuis envoyé à M. le Comte de Caylus, pour en orner ſon *Recueil d'Antiquités*. La femme y eſt couronnée par ſon mari, que le fils couronne à ſon tour, & l'on diroit qu'ils renouvellent leurs vœux. Ce tableau, qui paroît être l'image de l'union la plus parfaite, repréſente ainſi les doubles couronnes de l'hyménée & du trépas.

Junon, qui préſidoit aux noces, portoit une couronne de ſouchet, &

de ces fleurs que nous appellons *immortelles* (1). Les couronnes déſignoient ſi bien le mariage, que, dans l'agréable deſcription que fait Claudien de cette prairie où la jeune fille de Cerés, près d'être enlevée par Pluton, s'amuſoit à cueillir les fleurs que l'Aurore & les Zéphirs faiſoient naître ſous ſes pas, il la repréſente formant, ſans y ſonger, une couronne, triſte préſage du mauſſade Hymen qu'on lui deſtinoit (2).

Les couronnes nuptiales étoient conſacrées, comme elles le ſont aujourd'hui parmi les Grecs. Vous avez déja vu qu'ils en avoient pour les feſtins, & pour tous les états, depuis le trône juſqu'à la houlette.

Je ne dois pas oublier une cérémonie eſſentielle que les Grecs ont con-

---

(1) *Projicit ipſe ſuas, deductâ fronte, coronas.* Ep. de Cydippe à Aconte. *Nonnus* parle d'un jeune fiancé qui a péri dans le combat, & que ſon épouſe n'a pas vu portant la couronne nuptiale. *Dionys. l.* 2. 3. *v.* 218.

(2) Nunc ſociat flores, *ſeſeque ignara coronat,*
Augurium fatale tori. *De Rapt. Proſerp. lib.* 2.

ſervée : c'eſt la coupe de vin qu'on préſentoit anciennement au nouvel époux en ſigne d'adoption. Elle étoit le ſymbole du contrat & de l'alliance (1). Après lui, l'épouſe buvoit du vin de la même coupe, qu'on offroit enſuite à tous les parens & aux convives. » Ainſi, dit Pindare, *Olymp.* 7, *ſtroph.* 1 (2), » dans un brillant hyménée, un pere » opulent préſente de ſa main au jeune » époux qu'il a choiſi pour ſa fille, la

---

(1) Athenée retrace l'uſage des Ségobrigiens, chez leſquels la fille du Roi préſentoit de l'eau à celui qu'elle choiſiſſoit pour époux, lorſqu'il repréſente la fille de Nanus préſentant la coupe à Protis, chef des Phocéens, fondateurs de Marſeille. *Ath. t.* 13. Diſſ. de M. Cary, *p.* 60.

(2 Φιάλαν τις ἀφνειας ἀπὸ χειρὸς ελων,
Ἔνδον ἀμπελον Καχλαζοισαν δρόσω,
Bouillonnante de la roſée de la vigne.

Δωρήσεται
Νεανία γαμβρῶ, προπίνων οἴκοθεν οἴκαδε,
de domo in domum. Cette coupe étoit donnée pour paſſer d'une maiſon à l'autre. Voyez ſur cette Ode l'élégante traduction, & les notes de M. de Chabanon. *T.* 32. des *Mém. de l'Acad. des Inſcriptions*, *p.* 464. Vincitori Olimpici tradotti da J. Bap. Gautier, *p.* 128.

» coupe d'or où l'on voit bouillonner (1) » la rosée ou le jus de la vigne, &c. » Aujourd'hui c'est le Prêtre qui, après avoir béni les nouveaux époux, leur présente la coupe de vin; il en donne ensuite au parrein (2), à la marreine, & aux témoins. Vous verrez dans l'Histoire du Bas-Empire, que, lorsque l'Empereur Maurice, à son avénement à la Couronne, épousa la Princesse Constantine, fille de Tibere son prédécesseur, on avoit dressé dans un vestibule du palais, derriere un voile, un trône éclatant d'où l'Empereur devoit se montrer au peuple. Le voile tombe, l'Impératrice paroît à côté de son époux; les spectateurs (souvenez-vous que ce sont des Grecs), comme de concert, entonnent le chant de l'hyménée, & l'Eunuque, qui avoit conduit la Princesse, verse du vin dans une coupe, qu'il présente aux deux époux (3).

Les Béociens conduisoient la mariée

(1) Les vins Grecs devoient être encore plus forts & plus spiritueux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

(2) V. de Tournefort, *t.* 1. *p.* 150. *let.* 3.

(3) Hist. du Bas-Emp. *t.* 11. *p.* 335.

dans un char ; & lorſqu'elle étoit arrivée chez ſon mari, ils en brûloient l'eſſieu à la porte, pour lui faire voir qu'elle ne devoit plus ſortir de ſa nouvelle demeure.

Les Grecs, toujours ſuperſtitieux, regardoient encore comme un mauvais préſage, ſi la nouvelle épouſe, en entrant pour la premiere fois chez ſon mari, touchoit ſeulement du bout du pied le ſeuil de la porte, qui d'ailleurs étoit conſacré à la Déeſſe Veſta, & aux Dieux Pénates. Pour éviter cet accident, les compagnes de la mariée la ſoulevoient en entrant, & l'enlevoient en la prenant par deſſous les bras (1).

La mariée, chez les Grecs, eſt encore ſoutenue par des femmes, ou par les hommes qui l'accompagnent, & à la porte du mari il ſe fait une autre cérémonie auſſi ridicule que le paſſage du ſeuil qu'il ne falloit pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis ſur un crible, & on la fait marcher deſſus, en entrant chez ſon mari. Si le

---

(1) *Senſim ſuper limen attolle pedes, nova nupta; ſoſpes iter incipe hoc.* Plut. in Caſinâ, act. 4. ſce. 4.

crible, ſur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement, ne crevoit pas ſous ſes pieds, on auroit contre elle des ſoupçons qui allarmeroient ſon époux; mais il eſt tranquille & content, après l'épreuve du crible.

La plus grande partie de la dot conſiſte en pierreries & en habits qu'on étale avec faſte; on en uſoit de même anciennement. Hermione dit, dans Andromaque: » Ces ornemens d'or que je » porte ſur ma tête, & tous ces divers » habillemens que j'ai, ne ſont pas un » préſent d'Achille, ni de Pélée; je les » ai apportés de Sparte, & Ménélas » mon pere me les a donnés, avec une » dot conſidérable, *afin que je pûſſe » parler librement* ». Clitemneſtre dit auſſi: » Qu'on tire des chariots les pré» ſens que j'ai apportés pour la dot de » ma fille, & qu'on les mette dans la » cour » (1). Les Grecs tirent aujourd'hui beaucoup de vanité de cet étalage.

Rien de plus ancien que l'uſage des préſens de noces, que le mari fait encore à celle qu'il épouſe. Il paroît mê-

---

(1) Iphig. in Aulid.

me qu'il étoit établi par-tout ; on le voit par la belle réponse que Sophonisbe fit à Massinissa. Ce barbare Numide, blâmé d'avoir épousé la fille d'Asdrubal, l'ennemi de Rome, pour soustraire cette malheureuse Princesse à la haîne des Romains, lui envoya du poison, & en le recevant, elle dit : » J'accepte ce » nouveau présent de noces (1), qui ne » m'est pas même désagréable, si Massinissa n'en avoit point de meilleur à » faire à sa femme. Dites-lui cependant qu'il eût été mieux de choisir, » pour ma mort, un tout autre tems » que celui de mes noces.

Les fêtes du Mariage se passent en jeux, en divertissemens & en danses. On fait venir des baladins & des sauteurs qui amusent les conviés par leurs tours d'adresse & de force. Homere nous peint encore cette fête telle qu'on la voit aujourd'hui. Télémaque & le fils de Nestor trouvent Ménélas qui célébroit le mariage de sa fille. Méné-

(1) *Accipio nuptiale munus, nec ingratum, si nihil majus vir uxori præstare potuit : hoc tamen nuntia, me meliùs morituram fuisse, si non in funere meo nupsissem.* Tit. liv. *l.* 30.

las étoit à table avec ses amis & ses voisins. Le Palais retentissoit de cris de joie mêlés au son des instrumens, aux voix des chanteurs, au bruit des danses (1). Un chantre divin, au milieu d'un cercle, jouoit de la lyre, & des sauteurs, par leur légereté, étonnoient l'assemblée.

Il paroît, Monsieur, par la description de Lucain, que les Romains avoient tiré des Grecs les principales cérémonies du mariage. Lorsque Marcie renouvelle le sien avec Caton, cette cérémonie se fait sans pompe & sans éclat. La porte de la maison n'est pas ornée de guirlandes; on n'allume

---

(1) » Cnemon, Athénien, présentant » sa main à Nausiclés, celui-ci lui donna celle » de sa fille, à qui il ordonna de prendre Cnemon pour son époux. Après cette cérémonie, » il fit venir ses domestiques, leur commanda » de chanter les chants nuptiaux, & ouvrit lui » même la danse. *Théag. & Charic. l. 6. t. 2. p. 14.*

Cette danse étoit devenue licentieuse, puisque le Concile de Laodicée en Phrygie, tenu vers l'an 367, se crut obligé de défendre la danse à ceux qui assistoient à des noces. *Abr. de l'hist. de l'Eglise, t. 2. p. 103.*

pas le flambeau ſacré de l'hymen ; on n'éleve pas le lit nuptial comme un trône, ſur des marches d'ivoire ; l'or ne brille pas ſur de riches vêtemens. On ne voit point Marcie couronnée & parée comme une nouvelle épouſe ; elle n'eſt point ſoutenue ou ſoulevée par ſes compagnes pour franchir, ſans y toucher, le ſeuil de la porte conſacré à Veſta. Sa tête n'eſt point couverte du voile que porte une jeune mariée, pour dérober aux regards avides ſes yeux modeſtes, ſa pudeur timide, & ſon embarras. C'eſt dans ſon habillement ordinaire, ſans quitter l'appareil du veuvage, qu'elle embraſſe ſon mari comme elle embraſſeroit ſes enfans. La pourpre eſt cachée ſous la laine noire & lugubre. Ce ſérieux hyménée n'admet ni la folle joie, ni les propos libres qu'on a coutume de ſe permettre ; on n'y reçoit ni parents ni convives ; les fideles époux ſe rejoignent & ſe réuniſſent en ſilence ſous les ſeuls auſpices de Brutus (1).

---

(1) Feſta coronato non pendent limine ſerta,
legitimæque faces.....
Turritâque premens frontem matrona coronâ
Tralatâ vetuit contingere limina plantâ.

Il est assez rare parmi les Grecs qu'une veuve se remarie. Pausanias rapporte qu'anciennement cela ne leur étoit pas permis, & que Gorgophone fut la premiere qui osa épouser Œbalus en secondes noces.

Les Grecs ne manquent pas d'observer, par religion, la continence la premiere nuit. On sçait que le quatrieme Concile de Carthage, tenu après la paix rendue à l'Afrique par la défaite de Gildon, l'an 398 (1), régla que les époux, après avoir reçu la bénédiction, garderoient entre eux la continence la premiere nuit du mariage, par respect pour le Sacrement. Cette continence, si avantageuse à ceux qui avoient le droit d'en dispenser, fut autrefois établie en France.

Le nouveau marié, chez les Grecs,

Non timidum nuptæ leviter tectura pudorem
Lutea demissos velarunt *flammea* vultus.
&c.
Non soliti lusêre Sales.

Pharſ. l. 2.

(1) S. Augustin y assista, & il y avoit en tout cent quatorze Evêques. *Hist. Eccles. de Fleury t. 5. l.* 20.

donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui aſſiſtent à ſa noce, ou qui vont le voir; ce qui peut avoir rapport à l'ancien uſage de diſtribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux renonçoit aux amuſemens de l'enfance (1).

Les anciens Grecs diſtribuoient auſſi des noix & des amandes aux conviés; on faiſoit même, en les donnant, beaucoup de bruit, (2) & les mariés profitoient du moment pour ſe retirer.

Dans les villages & à la campagne, la mariée eſt conduite au ſon des inſtrumens, ſur un charriot traîné par des buffles. Je ne trouve une idée de cette marche, que dans un vieux conte que Pauſanias avoit appris des Platéens. Le voici : vous rirez peut-être de la ſimplicité de cet ancien tems.

Junon, s'étant un jour fâchée contre Jupiter, on ne ſait pas pourquoi, le quitta de dépit, & ſe retira en Eubée.

---

(1) *Sparge, Marite, nuces.* Virgil. Eclog. Vid. *Plin.* de nuce juglande.

(2) Ne nuptæ clamor audiretur. *Scalig. in lect.*

Jupiter

Jupiter après avoir fait de vains efforts pour la fléchir, alla trouver Cithéron, qui régnoit alors à Platée. Celui-ci conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un charriot, attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la Ville, & de répandre dans le public, que c'étoit Platée, fille d'Asopus, qu'il alloit épouser. Junon, informée de ce mariage, dont la nouvelle s'étoit bien-tot répandue, part sur le champ, arrive à Platée, s'approche du char, & dans sa colere voulant déchirer le voile & les vêtemens de la mariée ne trouve qu'une statue. D'autant plus charmée de l'aventure, qu'elle avoit cru la chose plus sérieuse, elle prit très-bien la plaisanterie, & se reconcilia avec Jupiter. Les Platéens célébroient cette fête, dont Pausanias rapporte ainsi l'origine (1).

Je finis, Monsieur, en vous invitant à voir, dans le beau discours de Dion,

---

(1) C'est de-là qu'Autreau a tiré le sujet du Ballet-Bouffon de *Platée*, où répand encore tant de gaieté l'agréable musique de Rameau.

ſur les agrémens de la vie champêtre, un tableau très-reſſemblant encore, & que je préfere à tous les autres. C'eſt celui du mariage des gens de la campagne, pour qui le bonheur conjugal n'eſt pas une chimere, comme chez les habitans des villes. Vous ſerez touché de la ſimplicité des mœurs, & des uſages antiques, qui ſont encore aujourd'hui les mêmes.

On choiſit, comme autrefois, un jour favorable, & c'eſt lorſqu'il y a de la lune, que l'air eſt ſerein, & le ciel pur. La jeune fille & le jeune laboureur s'excitent, par le travail, à hâter le jour de leurs noces. » Je comparois, dit l'auteur Grec (1), en finiſſant ſon récit, » je comparois cette façon d'agir, ſimple & unie, à celle des riches. Combien il faut de formalités pour ceux-ci dans toutes les affaires, & ſur-tout » dans leurs mariages! De combien de » gens un pere de famille a beſoin » pour régler les ſeuls préliminaires! » Combien d'informations ſur le bien, » ſur la famille, ſur la dot, ſur les » donations, & ſur les promeſſes »!

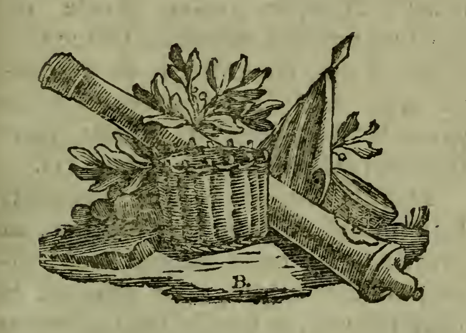
(1) Vies des Orat. Grecs. *t.* 2, *p.* 114.

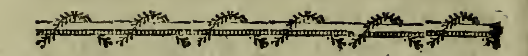
Nous pouvons bien dire aſſurément après la Fontaine :

Nous ſommes tous d'Athènes en ce point.

Ainſi la noce champêtre ſera toujours pour nous le ſpectacle le plus doux, le plus intéreſſant, & le plus propre à nous offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Je ſuis, &c.





DIX-SEPTIEME LETTRE.

Nymphes, Accouchemens, Amour pour les enfans, Hospitalité.

La nouvelle mariée, Monsieur, chez les Grecs modernes, est encore appellée dans la maison, comme anciennement, Nimphe, νυμφη. Ovide ne fait que rendre l'expression Grecque, lorsqu'il dit, dans l'Épître de Pénélope, que les jeunes mariées portent gaiement leurs dons aux Autels, pour la conservation de leurs époux (1).

Dans la plûpart des Isles Grecques, les femmes exercent la médecine, au moyen de quelques recettes héréditaires, ou de simples, dont elles ont la connoissance, ce que j'ai heureusement éprouvé moi-même à l'Isle de Milo. Elles se mélent aussi seules des accou-

---

(1) *Grata ferunt* Nymphæ *pro salvis dona maritis.*

chemens; les femmes Grecques d'aujourd'hui n'aimant point à ſe mettre entre les mains des chirurgiens. L'auteur de l'origine des Loix & des Arts (1), qui a fait les recherches les plus profondes ſur les mœurs anciennes, n'a pas manqué de rapporter le trait de la jeune Athénienne, qui, par rapport à la défenſe faite aux femmes chez les anciens Grecs, de ſe mêler de la médecine, & même des accouchemens, ſe déguiſa en homme pour apprendre cette partie de l'art, & tirer, par ce moyen, d'embarras les femmes qui, dans ces momens critiques, ne pouvoient ſans beaucoup de peine ſe réſoudre à appeller des hommes : ce qui faiſoit qu'il en périſſoit beaucoup faute de ſecours. La jeune Athénienne devint donc un Médecin fort employé; mais comme on s'apperçut que c'étoit le ſeul dont les femmes vouloient ſe ſervir, la jalouſie fit naître des ſoupçons bien fondés. On traduiſit le Médecin femelle devant l'Aréopage pour rendre compte de ſa conduite. Agno-

(1) T. 2. p. 270. Hygin. fab. 274. p. 328.

dice (c'étoit le nom de l'Athénienne), n'eut pas de peine à se justifier, en exposant les motifs de son déguisement. Cette aventure fut cause qu'on abrogea l'ancienne loi. Depuis ce tems, les femmes eurent la permission de présider aux accouchemens, ce qu'elles font encore : & une Sage-femme est très-respectée parmi les Grecs.

Croirez-vous, Monsieur, que l'amour conjugal est encore chez les Grecs dans toute sa force, & conforme à l'idée qu'en donnent les Anciens (1).

Vous verrez ce sentiment bien établi chez les Grecques modernes, & sur ce point elles n'en cédent pas aux anciens. Tout ce que dit si bien Claudien de la dignité d'une mere, qui, par ce seul titre conserve sur son mari le pouvoir que ses attraits effacés par l'âge ne lui donnent plus (2), se vérifie exactement parmi elles.

Enfin, Monsieur, quoique vous ayez

(1) *Omnis amor magnus sed, aperto in conjuge major. Propert.*

(2) Fœmina, cum senuit, retinet connubia partu,
Uxorisque decus matris reverentia pensat.

lu dans Pauſanias, » que les Anciens » reſpectoient la qualité de pere & de » mere, bien autrement qu'on ne fai- » ſoit de ſon tems (1), parce qu'il y a par-tout des races qui dégénerent, je puis vous aſſurer que l'amour paternel & la piété filiale, ſont encore des vertus bien reſpectées parmi les Grecs. Ces vertus, à la vérité, brillent avec bien plus d'éclat dans leur ſource. Si Homere veut peindre la joie d'Ulyſſe, nageant ſur les flots, & prêt à ſe ſauver, il la compare à la joie qu'éprouvent des enfans qui voient revenir à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui, conſumé par une longue maladie, étoit prêt à rendre le dernier ſoupir. Telle fut la joie d'Ulyſſe, lorſqu'il découvrit la terre & les forêts, &c.

Rien encore de plus touchant que les plaintes de Mégare, dans la troiſieme Idille de Moſchus, ſur la mort de ſes enfans: c'eſt le cri même de la nature, & l'énergie d'un ſentiment dont

(1) T. 2. p. 239.

les Grecs ont toujours eu la plus vive expreſſion (1).

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulierement l'hoſpitalité. La Maiſon eſt en fête à l'arrivée de l'étranger; on lui donne le meilleur appartement, & les Turcs en uſent de même.

Ainſi le pratiquoient les premiers Chrétiens, à l'exemple des Grecs & des Romains. On ſait que les hôtelleries n'étoient, chez les derniers, que pour les miſérables. Les honnêtes-gens avoient des amis ou des recommandations dans toutes les villes où ils pouvoient avoir affaire; ils y étoient reçus & logés. Ce droit, ajoûte l'Abbé de Fleury (2), ſe perpétuoit dans les familles; c'étoit un des principaux liens d'amitié entre les villes de Grece & d'Italie, & il s'étendit depuis par-tout l'Empire Romain. Ils regardoient l'hoſpitalité comme un devoir de religion; Jupiter lui-même y préſidoit; la perſon-

---

(1) Odyſſ. *l.* 2.
(2) Mœurs des Chrétiens. *p.* 124.

ne de l'hôte étoit aussi sacrée que la table où l'on mangeoit avec lui.

Il y avoit anciennement une fête instituée en l'honneur d'Hécate, pour avoir donné l'hospitalité à Thésée, lorsqu'il alla combattre le fameux Taureau de Marathon. Hécate fit aussi des vœux, & même offrit des victimes pour sa victoire & pour son retour. Delà, l'établissement de la fête qui la mit au rang des Déesses, & le nom d'Ἑκαθησια donné à la vertu qu'elle avoit exercée (1).

Diodore rapporte que Gellias, le plus riche des Agrigentins, faisoit tenir devant sa porte un certain nombre de domestiques, chargés d'inviter tous les étrangers à venir loger chez lui, & que plusieurs autres Citoyens faisoient à-peu-près la même chose (2).

Les Turcs, outre les logemens ou *Khams* qu'ils ont construits pour les voyageurs, ont conservé sur les grandes routes les maisons de poste, qu'ils appellent *Menzilkhané*; & tout courier

(1) *Petr. Castell.* de festis Græc. *p.* 650.
(2) Diod. *l.* 13.

muni d'un ordre du Prince, y eſt nourri & hébergé. Anciennement on y fourniſſoit des chevaux & des voitures, ſans payer, à celui qui voyageoit par ordre de l'Empereur; mais c'étoit un crime, ſelon M. l'Abbé du Bos, de prendre des chevaux dans une de ces maiſons, ſans avoir l'ordre du Prince(1).

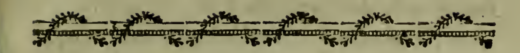
L'Empereur Pertinax, dans le tems qu'il étoit déja chef d'une cohorte, fut condamné à faire à pied une aſſez longue traite, pour s'être rendu coupable d'une pareille contravention. Quand les chevaux d'un endroit ne ſuffiſoient pas, on en prenoit dans les lieux voiſins. On pratique encore aujourd'hui cet uſage; cependant j'ai bien éprouvé, qu'il vaut mieux courir la poſte en France qu'en Turquie.

Je ſuis, &c.

---

(1) Hiſt. critique de la Monarch, Franç. *t. I. p. 166.*





DIX-HUITIEME LETTRE.

Enterremens Grecs.

VOUS avez vu, Monſieur, les Grecs dans la joie de leurs ſolemnités, ou des feſtins & des noces; je vais vous les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes. Tel eſt le cours de la vie humaine, les chagrins ſuivent par-tout les plaiſirs. Dans le pays dont je vous décris les mœurs, & que je vous fais parcourir, en ſortant d'une prairie riante, on trouve ſouvent une triſte allée de cyprès, & l'on aime quelquefois à ſe repoſer ſous leur ombre.

Suivez-moi dans cette maiſon, où les cris perçans des eſclaves & des domeſtiques nous annoncent que la mort vient d'entrer. Cette femme défaillante eſt une mere déſolée, qui a perdu ſa fille; vous ne la verrez pas oppreſſée par l'abattemement, & le ſilence de la profonde douleur; elle exprime avec énergie ce qu'elle ſent, & on ne lui répond que par des gémiſ-

ſemens & des larmes. Elle s'écrie :

» O ma fille ! ma chere fille ! toi qui
» me prévenois toujours, qui la pre-
» miere m'as donné le doux nom de
» mere, qui volais dans mes bras en me
» voyant, tu es ſourde à mes cris ! Hé-
» las ! mes cris perceront juſqu'au fond
» du tombeau où tu deſcends, ils s'éle-
» veront juſqu'aux cieux : c'eſt ta mere
» qui t'appelle. Ma fille ! que dis-je ?
» mon ame, ma vie, mon ſoutien,
» as-tu pu m'abandonner ainſi ? As-tu
» pu ceſſer de vivre dans la force de
» l'âge (1), dans la fleur de ta jeu-
» neſſe ? Non, tu dors d'un ſommeil
» profond & tranquille, & c'eſt moi
» qui meurs de douleur. O ſommeil
» de la mort ! ſommeil éternel ! nuit
» horrible qui es la derniere nuit ! tes
» ombres m'environnent, c'eſt toi qui
» m'enleves ma fille ſans retour, c'eſt
» toi qui me réuniras à ce que j'avois
» de plus cher au monde...... Barbares
» que vous êtes, pourquoi m'arrêtez

---

(1) Tels ſont les regrets de la mere d'Euriale.
Tune illa ſenectæ
Sera meæ requies potuiſti linquere ſolam,
Crudelis, &c. Æneid. *l. 9.*

» vous, continue-t-elle d'un ton ferme & d'un œil ſec? » Je vais voir ma fille, » elle m'attend, elle m'appelle. Non, » elle n'eſt point morte, non : ah! par » pitié, laiſſez-moi mon erreur; ou, » ſi elle ne vit plus, laiſſez-moi em- » braſſer ce corps glacé. Ne puis-je le » réchauffer, lui redonner la vie?..

» Ciel! jentends les chants de mort, » & les cris lugubres : c'en eſt fait, on » m'arrache, on m'emporte ma fille. » Arrêtez, Barbares.... Je vais.... ſoute- » nez moi.... ma chere fille, je te ſuis; » c'eſt toi qui m'entraîne dans le tom- » beau.

Cette mere échevelée, en déſordre ſuit le convoi funébre.

Je vais moi-même à ſa ſuite, pour voir juſqu'au bout cette triſte cérémonie dont je veux vous rendre compte.

Les proches parens & les amis ſuivent le convoi, comme anciennement; les femmes & les filles y vont les cheveux épars, & en pleurant; on arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore. C'eſt la marche ancienne, que vous trouverez dans la premiere Scene de l'Andrienne, où Simon racontant tout ce qu'il a fait pour ſon fils, rap-

pelle la mort de la sœur de la jeune fille d'Andros, & ce qui se passa à ses funérailles, auxquelles il voulut assister pour l'amour de son fils, qui aidoit à en faire les honneurs. (1).

Dans la planche 135 des *Monumenti Antichi* de M. Winckelmann que j'aime à citer, on voit Andromaque suivie des Troyennes, & le corps d'Hector que l'on porte à Troye.

Stace représente ainsi les femmes d'Argos, pleurant la mort de leurs parents tués au siége de Thèbes (2).

Les Grecs observent l'ancienne coutume de laver les corps avant de les

(1) In funus prodeo.

. . . .
Effertur, imus. Intereà inter mulieres
Quæ ibi aderant fortè unam adspicio adolescentulam....
. . . . Funus interim
Procedit: sequimur, ad sepulchrum venimus.
In ignem imposita est, fletur, &c.

(2) Dejecti in pectore crines,
Accinctique sinus....
Tristibus illabens famulis, iterùmque resurgens
Quærit inops Argia vias.
Thébaid. l. 12.

ensevelir, ce que pratiquent aussi les Turcs. On loue, comme autrefois, des pleureuses, qui précédent le convoi funébre en s'arrachant les cheveux, & en chantant les louanges du mort. Ces pleureuses, chez les Romains, étoient appellées *Præficæ* (1), & les chants de deuil, nommés par les Grecs ἴαλεμος, s'appelloient *Næniæ*.

Dans Euripide on ne veut pas croire la mort d'Alceste, parceque, dit le représentant du Peuple, ou le Chœur, *Je ne vois pas l'eau pour laver le corps, ni des cheveux coupés; & que je n'entends pas les cris des femmes, toutes circonstances d'usage dans les deuils* (2).

Les femmes, dans une maison en deuil, ne cessent pas aujourd'hui de pleurer; elles se refusent la nourriture & le sommeil: mais, comme observe bien un Poëte Grec, dans leurs plus grand chagrins, elles s'endorment en pleurant (3).

(1) Voyez les Pleureuses du *Musæum Capitolinum*, *tom.* 3. *p.* 127.

(2) Alc. sc. 2.

(3) Πολλάκις υπνωοιτιν ὅτε κλαίοιτι γυναῖκης. Coluthi Lycopol. Theb. de rapt Helen. *Lib.* 1. *v.* 361.

Les expreſſions de la douleur étoient autrefois de s'arracher les cheveux, & de déchirer ſes vêtemens. La tendre Héro, appercevant, au lever de l'aurore, le cadavre flottant, de ſon cher Léandre, pouſſe des cris, déchire ſa tunique, & ſe précipite dans la mer, pour ne pas ſurvivre à ſon mari (1).

Les Myrmidons, & Briſeis elle-même, s'arrachent les cheveux, pour en couvrir la tombe d'Achille (2). Les femmes Grecques font encore la même choſe : mais cet uſage eſt principalement conſervé par les pleureuſes à gage, qu'on loue (3).

C'étoit anciennement (4) faire injure aux morts, que de les garder trop long-tems ; on ſe hâte encore aujourd'hui de les enſevelir.

---

(1) Muſ. *v.* 155.

(2) Quintus Smyr. *Derel. l.* 3. *v.* 685.

(3) Solon avoit cependant défendu aux femmes de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens, & de faire toutes les ſimagrées qui provoquoient les larmes & les cris de ceux qui ſuivoient les convois funèbres. *Plutarq. vie de Solon.*

(4) Id. *l.* 3. *v.* 323.

Si c'eſt une jeune fille, on lui met ſes plus beaux habits, & on la couronne de fleurs; les femmes, de leurs fenêtres, jettent des roſes, & des eaux de ſenteur ſur ſon cercueil, quand il paſſe.

Les Anciens paroient les morts de couronnes de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin ſurmonté les miſéres & les chagrins de la vie; d'où l'on appelloit un mort ἐστεφανωμένον *un couronné*. Une femme dit dans Ariſtophane : *Recevez ceci de moi, prenez cette couronne, & cette autre auſſi; Caron vous attend.* Ce ſont ces couronnes funéraires, & celles du mariage, que l'on voit dans le bas-relief de M. de Peyſſonel, où Ménius, couronné mort par ſon fils ou par un de ſes proches,

---

(1) Dan. Cluſ. Th. Gent. Cap.

(2) Les fameux ſoldats Grecs, que commandoit Xénophon, dans la Thrace Aſiatique, après la défaite de leurs compagnons, leur donnerent la ſépulture; ils éleverent enſuite un cénotaphe & un grand bucher ſur lequel ils jetterent des couronnes de fleurs : καὶ πυρὰν μεγάλην, καὶ στεφάνους ἐπέθεσαν. Xénoph. de Cyri exped. *l. 6. cap. 5.*

couronne ſa femme Neiopolis, morte avant lui (1).

N'omettons point le repas des funérailles. Dans la harangue de Démoſthene pour Ctéſiphon, où cet Orateur paroît ſi glorieux d'avoir été choiſi par préférence à Eſchine, & à d'autres rivaux d'éloquence, pour faire l'éloge funébre de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée : » Ce ne fut » pas, dit-il, ſeulement le Peuple, » qui ſe comporta de cette maniere, » à mon égard ; les peres des morts, » & leurs freres qu'il avoit chargés » du ſoin de leurs obſeques, en uſe- » rent de même. Dans l'obligation » où ils étoient de faire le repas des » funérailles chez le plus proche pa- » rent d'un mort, comme c'eſt l'uſage, » ils firent ce repas chez moi, & avec » raiſon.

Le repas des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes ; c'eſt le plus proche parent qui eſt chargé de

(1) Ce bas-relief à été gravé dans le Recueil des *Antiquités Grecques*, de M. le Comte de Caylus. *Pl. LXXIV.*

ce ſoin, & qui par-là termine la cérémonie.

J'ai dit que les peres & les meres ſuivent leurs enfans quand on les porte au tombeau. Il faut que le public ſoit témoin des ſanglots d'une mere inconſolable. Sapho, pour exprimer ſa douleur en l'abſence de Phaon, lui écrit qu'elle a pouſſé des cris perçans, qu'elle a même arraché ſes cheveux. Pour marquer l'excès de ſa douleur, elle ſe compare à une mere éplorée, qui accompagne le convoi funébre de ſon fils, qu'on va mettre au tombeau (1).

Les pleurs & les cris des femmes qui la ſuivent, pourroient bien l'aider dans ce triſte office, ſi elle en avoit beſoin; mais elles font naturellement ce qu'ont toujours fait les femmes Grecques.

» Ces malheureux, dit Anne Commene, en parlant de ceux qui avoient

---

(1) Poſtquam ſe dolor invenit, nec pectora plangi,
Nec puduit ſciſſis exululare comis:
Non aliter quàm ſi gnati pia mater adempti
Portet ad exſtructos corpus inane rogos.

éprouvé la cruauté des Barbares, » jet-
» toient des cris aigus, & semblables
» à ceux que les femmes jettent ordi-
» nairement dans les funérailles » (1).

S. Chrysostome qui a beaucoup censuré les Grecs de son tems, n'approuvoit ni les deuils, ni les pleureuses qu'on prenoit à gage, ni toute cette ostentation de douleur, à la place de laquelle nous n'avons mis nous-mêmes que le faste & la pompe d'un convoi nombreux, lorsqu'on veut donner aux obseques l'éclat & l'appareil dont elles sont susceptibles (2).

Le même Pere fait ces reproches aux Grecs de son tems : » Les femmes dans
» le deuil font une vaine montre de
» leur affliction ; elles découvrent leurs
» bras, elles s'arrachent les cheveux,
» elles se déchirent les joues, les unes
» portées à ces excès par la douleur,
» les autres par pure ostentation.... O
» femmes! que faites vous ? Vous dé-
» chirez vos vêtemens, vous arrachez

(1) Hist. Bizant.
(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.* Extraits du P. Montf.

» vos cheveux, vous jettez de grands » cris; vous danſez, vous imitez les » Ménades, & vous ne croyez pas » offenſer Dieu ! Quelle extrava- » gance » (1) !

Les peres & les meres, en Grece, portent le deuil de leurs enfans, & ce deuil eſt très-long. Cet uſage eſt encore ancien parmi les Grecs. Entre pluſieurs exemples, il ſuffira de citer celui que nous fournit Eſchine, dans cette harangue, où il emploie toutes les reſſources de ſon art, pour rendre Démoſthene odieux aux Athéniens. Vous ſavez que les Orateurs Grecs n'étoient pas plus polis dans leurs diſputes, que les Dieux & les Héros d'Homere : ſur quoi j'obſerverai en paſſant, qu'en ce genre le Grec vulgaire a des expreſſions, dont notre langue n'eſt pas capable, & que notre délicateſſe d'ailleurs ne ſupporteroit pas. Ecoutons Eſchine.

» Ce miſérable, dit-il, en parlant de Démoſthene (2), » ſept jours après

(1) Serm. 62. ſur S. Jean.
(2) Trad. de M. de Toureil.

» la mort de sa fille, avant que d'avoir » payé le tribut de larmes, & satisfait au devoir qu'exigent en pareil » cas la nature & la coutume, parut » couronné de fleurs & vêtu de blanc, » tel qu'en un jour de fête, immola » des victimes, & viola toutes les régles, lorsqu'il venoit de perdre la » personne, qui, la premiere & la » seule, l'avoit appellé du doux nom de » pere: ce que je dis, non en vue d'insulter à son malheur, mais de faire » connoître son caractére ».

Vous pouvez bien voir, sur cela, les notes du savant Traducteur, qui cite plusieurs passages des Anciens, pour prouver l'usage où étoient les peres de porter le deuil de leurs enfans. Je trouve encore cet usage, dans la priere que fait Iphigénie à sa mere, avant de mourir (1). » Après ma mort, lui ditelle, » ne coupez pas vos cheveux, & » ne prenez pas des habits noirs. » Elle lui demande la même grace pour ses sœurs.

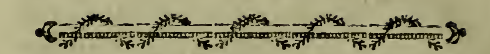
Ainsi ce sont toujours les mêmes

(1) In Euripid.

Grecs, de quelque côté qu'on les enviſage. Les hommes d'aujourd'hui dans la Grece, ſont les hommes de tous les tems : ſi cette vérité a beſoin de nouvelles preuves, pour déſabuſer ceux qui n'aiment encore à louer que les anciens, il m'en reſte pour pluſieurs autres lettres ; & dans la premiere, nous nous arrêterons à contempler les tombeaux des Grecs.

Je ſuis, &c.





DIX-NEUVIEME LETTRE.

Tombeaux des Grecs, Épitaphes, &c.

Les tombeaux des Grecs ſont ſitués, Monſieur, comme ceux des Turcs, & des autres Peuples de l'Orient, ſur le chemin des villes & des villages. Ils ne ſont pas entourés de murs comme nos cimetieres, & n'en ſont pas moins un aſyle ſacré. Racine, imitateur exact & fidèle des coutumes de l'ancienne Grece, qu'il avoit ſi bien étudiées, n'a pas oublié cette circonſtance, dans la Tragédie de Phédre (1).

Aux portes de Trezene, & parmi les tombeaux,
Des Princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré, redoutable aux parjures, &c.

J'ai parlé juſqu'à préſent d'uſages qui ne méritent notre attention que par leur ancienneté; mais à l'égard des tom-

(1) Phedre, Act. 5. Sc. 1.

beaux,

beaux, j'obſerve que, s'ils ſont toujours hors des Villes, c'eſt la raiſon & l'ordre naturel qui leur ont conſervé dans cette poſition leur véritable place, pour diſtinguer la demeure des morts, de celle des vivans. Vous ne verrez donc pas ici le temple où l'Éternel eſt adoré, ſouillé par l'infection des cadavres qu'on enterre dans nos Égliſes, où l'encens qu'on y brûle eſt plus néceſſaire pour diſſiper les exhalaiſons empeſtées de la putréfaction continuelle qui s'y fait ſous nos pas, que pour le Service Divin auquel il eſt conſacré. Si quelques hommes privilégiés, comme Acriſe & Cecrops (1), ont été anciennement enterrés dans les Villes; ſi l'Empereur Conſtantin a voulu par piété être enterré dans la magnifique Égliſe des Saints Apôtres, qu'il fit bâtir (2);

(1) Traité des funér. de Guichard. *l. 2. p. 218.*

(2) *In Eccleſiâ quam ipſe eo conſilio ædificaverat.* Socrat. L. 1. cap. ulti. Encore ſuivant S. Jean Chryſoſtome, ſon corps ne fut-il placé que dans le veſtibule. *In Epiſt. 2. ad Cor. hom. 26.*

ſi, depuis, la même diſtinction (1) a été accordée à de Saints Évêques, & à des perſonnes d'une vie exemplaire; enfin (2) ſi l'Empereur Léon a accordé cette permiſſion, on en a tellement abuſé, que les Conciles mêmes (3), autant pour la dignité du temple, que pour la ſanté des fidèles qui viennent y prier, ont réclamé contre cet abus, porté aujourd'hui dans nos Paroiſſes à un excès intolérable. Les anciens Grecs n'obſervoient pas moins religieuſement la Loi ſi ſage qui défendoit d'enterrer dans les temples & dans les Villes : Loi généralement reçûe, qui devroit être la premiere de celles qu'une bonne Police a établies parmi nous (4). Le marbre, les ornemens, & les épitaphes des tombeaux diſtinguent les états & les pro-

---

(1) Evad. *l. 4. cap. 30.* Vita Fulgent. Cap. ult.

(2) Nov. 820.

(3) Synode d'Aux. en 545 : can. 14. Capit. Théodulph. art. 9. Conc. de Nantes en 660; de Meaux en 895, &c.

(4) *Hominem mortuum in urbe ne ſepelito, neve urito.* Loi des 12, tables.

feſſions (1). On ne manque pas de graver un ciſeau ſur la tombe d'un Sculpteur ; des armes, ſur celle d'un Militaire ; & ainſi des autres. Cet uſage eſt ancien parmi les Grecs.

» Meniſque, dit Sapho, a mis ſur » le tombeau de Pélagus, ſon fils, » qui étoit pêcheur, une rame & » une naſſe, inſtrumens de ſon pé» nible métier ».

Ainſi l'ombre d'Elpénor dit à Ulyſ» ſe(2) : Élevez-moi un tombeau ſur le » bord de la mer, afin que les paſſans » apprennent mon malheureux ſort ; » n'oubliez pas d'y mettre ma rame pour » déſigner ma profeſſion, & le ſervice » que je vous ai rendu pendant ma » vie ».

Archimede, au rapport de Plutarque (3), pria ſes parens de mettre ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre & une ſphere.

Les épitaphes des Grecs modernes,

(1) Traité des fun. *p.* 114.
(2) Odyſſ *l.* 21.
(3) Plut. vie de Marcell.

conſervent encore cette ſimplicité qui les caractériſoit anciennement & que les Latins avoient imitée. Telles ſont celles des anciens Poëtes (1), de Callimaque pour ſon pere Baltus, & celles que Virgile & Tibulle avoient faites pour leurs tombeaux.

Ce Philoſophe Indien, qui ſe brûla dans la ville d'Athènes avec tant d'éclat & d'appareil, en préſence d'Auguſte, au grand étonement des Grecs, n'eut pour épitaphe que cette ſimple inſcription :

Cy git Zarmano Chégas, Indien de Bargoza, qui, ſelon l'uſage ancien de ſa nation, s'eſt donné la mort à lui même (2).

La plûpart des anciennes inſcriptions nous inſtruiſent du reſpect qu'on avoit pour les cendres des morts & pour les tombeaux, témoin celle qu'on voit à Thyatire, rapportée par

(1) Nonn. Ep. Penthei, *v.* 518. *l. XLVI.*
(2) Hiſt des Emp. de Crév. *l.* 2. *p.* 74. *in*-4.

M. Smith, par Spon & Vheler, & par M. Peyssonel (1).

» Fabius Sozimus a fait construire » ce tombeau devant la Ville, près de » l'olivier sacré, dans l'enclos de Chal- » docus sur le grand chemin, pour » y être placé lui & sa chère épouse » (2), *Aurelia Pontiana*, sans que l'on » y puisse mettre aucune autre per- » sonne; & si quelqu'un viole cette » fondation, il sera obligé de payer » à la ville de Thyatire mille trois » cents deniers d'argent. En outre, » il éprouvera le châtiment porté » par les loix, contre les malfaiteurs » qui ouvrent les tombeaux pour dé- » pouiller les morts. ». Ces voleurs de tombeau étoient anciennement si communs, que, du tems de Saint Chrysostôme, les prisons en étoient remplies (3). Les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, ne souffroient pas qu'on mît plusieurs morts dans un même tombeau, excepté ceux de la fa-

(1) Th. Sm. note 7. Eccl. p. 18. Voy. de M. de Peysson. à Sardes.

(2) Τῃ γλυκυτατῃ αυτου γυναικι.

(3) Homel. 60, sur S. Jean.

mille; on voit les peines prononcées à ce ſujet dans les épitaphes qui nous reſtent (1).

Ces monumens furent donc long-tems reſpectés; mais la cupidité, l'ignorance, & un faux zele détruiſirent les plus beaux ouvrages de ce genre. On alloit chercher dans les cendres des morts, dit l'Hiſtorien du bas-Empire, ce qu'on pouvoit avoir enterré de précieux; on enlevoit les marbres, &, ſous prétexte de Religion, on outrageoit l'humanité. Auſſi l'Empereur Valentinien fut-il obligé de faire une loi expreſſe pour défendre & punir cet excès (2).

Vous ſavez Monſieur, que, ſi la magnificence des tombeaux eſt devenue l'ouvrage de l'opulence & de la vanité, elle étoit auſſi la récompenſe de la valeur, long-tems réſervée aux Héros. Quand Cyrus, après avoir pleuré avec la courageuſe Pan-

(1) Rec. de M. le Comte de Caylus. Voyage de Spon. *t.* 2. *p.* 165.

(2) Du 13 Mars 447. *t.* 7. *p.* 192. Hiſt. du bas-Empire.

thée, la mort d'Abradate, s'éfforce de la consoler, il lui promet d'élever à ce Héros un tombeau superbe, pour honorer sa mémoire (1).

Qui ne seroit pas touché en lisant à Thebes sur un tombeau cette ancienne inscription?

» Mon pere & ma mere hono-
» roient mon corps de leurs pleurs,
» autour de ce tombeau insensible,
» comme on a coutume de pleurer
» les morts; mais mon ame est al-
» lée dans la demeure des Justes.
» Mon nom étoit Nédymus, fils d'A-
» daé l'Italique, regrétté à la vérité
» de plusieurs. Il n'y avoit pas beau-
» coup de tems que j'étois, étant né
» pour vivre peu d'années, par la cruau-
» té du siécle inconstant. Mais il faut
» que chacun obéisse au sort qui l'at-
» tend; les Rois même n'en sont pas
» exemptés. Mon pere Zosimus a écrit
» ceci pour moi, soupirant toujours
» après mon ame immortelle » (2).

Les inscriptions conservoient encore

(1) Xenoph. Cyrop. *l.* 7.
(2) T. 2, Inscrip. anc. *p.* 15.

le souvenir de la beauté; témoin celle que le même voyageur a trouvée à Athènes sur le tombeau d'une jeune fille appellée *Cilitia Charitopis*, morte à la fleur de son âge, » ayant » les cheveux blonds, les yeux doux, » un visage de neige, &c » (1).

Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulchrales, qui, comme autrefois, portent simplement les noms de ceux qui sont enterrés (2). Les Turcs ont adopté cet usage.

A Athènes, dit Pausanias, les braves Citoyens qui ont péri dans les combats sont inhumés le long du chemin qui mene à l'Académie; & sur leurs tombes, il y a des colonnes où sont marqués le nom de chaque personnage, & celui du lieu de sa naissance.

Le spectacle d'un vaste champ couvert de tombeaux, tel qu'on le voit à Constantinople, a fait aussi porter

(1) Spon. *t.* 2. p. 39.
(2) Diod. *l.* 15.
(3) Id, *t.* 1. *p.* 191.

la vûe ſur ces plaines immenſes où l'on ne voit plus que les cadavres & les débris des Villes qui furent autrefois les plus floriſſantes, (*ubi tot oppidorum cadavera projecta jacent :*) belle image pour exprimer les reſtes de ces villes célèbres, qui ne ſont plus; & dont ſe ſert Sulpicius, pour apprendre à Cicéron, inconſolable de la mort de Tullie, ſa fille, qu'il devoit ceſſer de la pleurer, en jettans les yeux ſur les reſtes de tant de monumens plus ſolides détruits & renverſés par le tems.

Apprenons, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer (1).

Notre vie hélas eſt ſi fragile; la Jeuneſſe, légere & diſſipée, ne ſonge ni à l'avenir ni à l'emploi du tems. L'homme mûrit fort lentement, & quand ſa raiſon eſt perfectionnée par l'expérience, il jouit trop peu de tems de lui-même, & des connoiſſances qu'il a acquiſes. L'inſtant auquel on eſt parvenu au point

(1) Malherbe.

de maturité où l'entendement n'acquiert plus de nouvelles forces, est celui où il commence à décliner. Le mouvement ne s'arrête pas; il faut nécessairement monter, ou descendre. Tout suit en ce point la loi générale des êtres, qui ont tous, dans leurs progrès mêmes, les causes de leur destruction. Dans les fruits que produit la terre, la parfaite maturité ne fait qu'annoncer la corruption qui la suit de près.

On ne peut, Monsieur, attacher ses regards sur des tombeaux, ni considérer cette terre qui dévore sans cesse ses habitans, sans faire quelque retour sur soi-même.

Il est bien juste aussi de donner quelquefois des larmes au souvenir de nos parens, & de nos amis qui ne sont plus. Fidéles à ce sentiment, & à cet ancien usage, les Grecs vont de tems en tems pleurer sur les tombeaux, tandis que nous n'y sommes conduits que par la religion, & cela dans un seul jour de l'année. Faut-il être surpris que nous soyons si fort éloignés de la nature? Nous redoutons tout ce qui peut exercer notre sensibilité naturelle.

Pendant les Fêtes de Pâques, que les Grecs célébrent, avec beaucoup de joie & d'éclat, par des feſtins & des danſes publiques, il y a un jour où ils ſe rendent en foule aux tombeaux. Là ils pleurent leurs parens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

» Ainſi, dit un ancien Grec cité par Athenée (1), » nous faiſons ce que » pratiquent les Poſſidoniens, ſitués » ſur le Golphe de la mer Tyrrhé- » nienne. Ils étoient Grecs autrefois; » mais étant tombés dans la barba- » rie, ſous la domination des Tyr- » rhéniens & des Romains, & ayant » été obligés de changer de mœurs » & de langage, ils prennent un jour » de Fête des plus ſolemnels de la » Grece, pour s'aſſembler, & s'entrete- » nir de leur ancienne langue, de leurs » uſages, de leurs loix, de leur patrie; ils » ne ſe ſéparent qu'après avoir verſé » des larmes ſur le malheur de leur » condition préſente ».

Vous penſez bien, je crois, Monſieur,

(1) Ariſtoxene dans Athenée *l.* 14.

que les Grecs, ſous le joug des Turcs, auroient tout autant de raiſon de s'affliger que les Poſſidoniens, qui traitoient les Romains de barbares.

L'amour de la patrie qui nous attache au pays où nous avons vu le jour, eſt encore fortifié par un ſentiment que nous n'éprouvons pas, & qui attache les Grecs aux tombeaux de leurs peres. Liſez, Monſieur, la vive & touchante deſcription que fait l'Hiſtorien du bas-Empire de la ſortie des habitans de Niſibe que l'Empereur Jovien, pour faire la paix avec la Perſe, ſe hâta de céder à Sapor : vous trouverez cette deſcription conforme à l'état déplorable de ces familles Grecques ſoumiſes à l'Empereur, qu'on força de ſortir de Belgrade, en 1739. Il falloit, dit-il, arracher les femmes des tombeaux de leurs maris, de leurs enfans, de leurs peres, qu'elles arroſoient de leurs larmes, & qu'elles ne quittoient qu'avec des cris lamentables (1). Voilà les grandes images, les

(1) Hiſt. du Bas-Emp. t. 3. p. 414.

tableaux expreſſifs qu'on trouveroit encore chez ce peuple qui a conſervé le même génie, la même trempe.

» En Arcadie, dit Pauſanias (1), vous » verrez dans la Place publique de » Phigalie, la ſépulture de ces bra-» ves Oreſthaſiens dont j'ai parlé. » Les Phigaliens vont pleurer tous les » ans ſur leurs tombeaux.

» A Élis, dit encore le même (2), » on érigea à Achille un cénotaphe, » en conſéquence d'un certain Ora-» cle ; &, dans le tems de la célé-» bration des jeux funebres, à jour » marqué, & à l'heure que le So-» leil ſe couche, les femmes du Pays » viennent honorer les mânes d'A-» chille, & ſe frappent la poitrine en » pleurant ce Héros ».

J'obſerverai ici que les Marſeillois, quoiqu'iſſus des Grecs, ne pleuroient point leurs morts (3) ; mais je ne ſuis point ſurpris que ce peuple, dont les mœurs étoient ſi ſéveres qu'il avoit re-

---

(1) Tom. 2 p. 212.
(2) Id. p. 58.
(3) Val. Max. *l.* 2 *cap.* 6.

noncé à tous les Spectacles de la Grece, ait regardé les pleurs comme une expression purement extérieure qui pouvoit être affectée : car il faut convenir que les Grecs étoient accusés de mettre un peu de grimace & d'excès dans les marques publiques de joie ou de douleur qu'ils donnoient.

Les femmes Grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux ; autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifioient ainsi l'ornement dont elles étoient les plus jalouses.

» C'est ici, dit Sapho, la cendre » de la belle Timas, qui, avant d'ê- » tre mariée, est descendue dans le » sombre Royaume de Proserpine. » Après sa mort toutes ses compagnes » ont coupé leurs cheveux sur son » tombeau ».

Un pareil sacrifice étoit une marque non équivoque de tendresse & de douleur. O vûe délicieuse des tombeaux de la Grèce, combien de doux momens j'ai passé à vous contempler ! Mes pensées erroient sur

ces monumens, comme les oiſeaux funebres qui voltigent autour.

Au reſte ne croyez pas, Monſieur, que le ſpectacle de ces tombeaux diſperſés dans les campagnes ſoit ſi triſte. On y arrive, & on s'y arrête avec plaiſir. L'eſpece d'horreur qu'ils inſpirent, qui pénetre une ame honnête & tendre, eſt bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs. D'ailleurs, la curioſité, l'humanité même trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qui animent ces monumens, & où trop ſouvent les malheureux humains reçoivent, pour la premiere fois, la récompenſe de leurs vertus. L'envie au moins ſe taît alors, le voile de la prévention eſt tombé. Que l'artifice, le menſonge & la haîne empoiſonnent tous les momens de la vie; mais que la vérité ſoit écrite ſur les tombeaux qu'ont élevés la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens (1), où no-

(1) On les appelle encore *Μνηματα*, *Mémoriaux*, *de μναομαι* qui ſignifie ſe ſouvenir.

tre place eſt déja marquée. Ils ſemblent nous rapprocher en quelque ſorte de ceux qu'une abſence éternelle ſépare de nous, & nous inſpirent preſque toujours d'utiles réflexions. (1).

---

(1) » Je voudrais, dit ſur ce ſujet le *Spectateur Anglois*, » que chacun ſentit qu'il n'eſt » qu'un voyageur & qu'un étranger dans le » monde.. cette ſeule idée ſuffiroit pour étein» dre l'amertume de la haîne, l'inſatiabilité de » l'avarice, & le feu de l'ambition ». Il rapporte enſuite d'après le Chevalier Chardin (1) le trait ſuivant, qui mérite d'être conſervé.

Un Derviche, ou Religieux Mahometan, voyageoit en Tartarie. Arrivé à la ville de *Balk*, il alla pour ſe loger au Palais Royal, qu'il prenoit pour un *Caravanſerai* (2). Il entre, & après avoir regardé de tous côtés, il va ſe placer dans une belle gallerie, poſe à terre ſon ſac, étend ſon petit tapis, & s'aſſied deſſus. Des gardes l'ayant apperçu, lui ordonnerent de ſe lever, & lui demanderent en colere, ce qu'il prétendoit faire là ? Il leur répondit qu'il ſe propoſoit de paſſer la nuit dans ce Caravanſerai. Les gardes lui dirent qu'il s'en allât, qu'il n'étoit point dans un Caravanſerai, mais bien dans le Palais du Roi. Le Roi, qui ſe nommoit

(1) Voyag. de Chard. *t.* 2. *p.* 209.

(2) C'eſt-à-dire hôtel bâti par ordre du Souverain, pour loger les voyageurs & les caravanes. Chacun y porte ce qui lui eſt néceſſaire.

Si je ſuis ſolitaire & déſœuvré, l'ennui m'obſede, où mon imagination ſe livre à des idées vagues, à de vains projets qui viennent l'agiter. Las de pourſuivre des chimères, je cherche les amuſemens & les plaiſirs; je me jette dans le ſein d'un ami que j'accable, en me fuyant moi-même, du poids de mon inutilité, ou dans la ſociété qui m'entraîne ſouvent bien plus loin que je ne vou-

---

Ibrahim, étant ſurvenu, & ayant connu l'erreur du Derviche, ſe mit à en rire. Il le fit appeller, & lui demanda comment il avoit ſi peu de diſcernement, que de ne pas diſtinguer un Palais d'un Caravanſerai. *Sire*, dit le Derviche, *Votre Majeſté daignera-t-elle me permettre de lui faire une queſtion? Qui a logé le premier dans cet édifice, apres qu'il a été bâti?* Ce ſont mes Ancêtres, dit le Roi: *& après eux, Sire?* c'eſt mon pere: *& après lui*, dit encore le Derviche, *qui en a été le maitre?* moi, répondit le Prince. *De grace, Sire, encore une demande. Qui en ſera le maître après vous?* ce ſera mon fils. *Ah! Sire*, ajoûta le voyageur, *je ne me ſuis pas trompé; un édifice qui change ſi ſouvent d'habitans, eſt une Auberge & non un Palais.*

Iter mortis ingredimur naſcentes. *Senec.*

Voyez encore *la viſion de Mirza*, dans le Spectat. *Diſc.* 36. *t.* 2.

drois. Mais, tôt ou tard, je rentre en moi-même, je vais m'asseoir sur un tombeau : j'en trouve ici par-tout sous mes pas, de quelque côté que je les porte.

Combien de fois, Monsieur, assis sur un marbre, dans l'obscurité de la nuit, parmi ces débris, ces restes muets, mais très éloquens, de notre triste mortalité, me disois-je : Me voici seul dans l'univers, placé entre le sommeil passager de la nature, & le sommeil de fer, le sommeil éternel de ceux qui ne vivent plus. Je veille, je jouis de la plus belle nuit, je goûte enfin le plaisir de vivre ; car c'est en effet bien sentir la vie, que de penser dans le silence, que de contempler seul toute la nature ensevelie dans le repos. Bientôt je livrerai mes yeux au sommeil ; bientôt aussi je suivrai cette foule qui se presse, & qui tombe à chaque instant dans l'abîme immense & profonde de la nuit éternelle.

Mais les rayons de la lune percent tout-à-coup le feuillage des arbres touffus, des tristes Cyprès : ils me montrent la lugubre blancheur des mar-

bres épars ſur ce vaſte champ de morts. Cette douce lumiere a diſſipé les ténebres qui m'environnoient, qui formoient devant mes yeux un nuage épais, ſemblable à cette fumée noire qui s'éleve d'un bûcher encore humide, & mal allumé.

Paſſons enſemble ſur cette montagne pour voir les dehors de Conſtantinople. La beauté du ſpectacle eſt encore augmentée par le doux ſilence de la nuit, qui, ſelon l'expreſſion d'un vieux Poëte qu'on ne lit plus depuis long-tems (1),

Deſſus ſon char d'ébene environé d'étoiles,
Dans le ſombre univers repréſente le jour.

Lorſque les vents, comme endormis, laiſſent régner le calme ſur ces deux mers que nous voyons éclairées par l'aſtre brillant dont les rayons ſe réfléchiſſent ſur la ſurface des flots, je jouis, par cette douce clarté, du plus admirable ſpectacle. Quel contraſte enſuite, ſi ma vue ſe porte ſur les

(1) Chapelain.

tombeaux que j'entrevois dans l'éloignement, & dont les arbres touffus qui les couvrent rendent, par leur ombrage, l'aspect encore plus lugubre! Je compare alors, au léger repos de la nature qui va bientôt se réveiller dans tout son éclat, le long sommeil qui m'enleve sans retour mes semblables, mes parens, mes amis. Cette pensée me fait envisager, sans effroi, le terme de ces rapides jours qui précipitent mes pas vers le tombeau.

» POURQUOI naissent les épics, disoit Epictete? » N'est-ce pas pour » mûrir & être moissonnés? Il en est » de même des hommes » (1).

» QUAND, dit-il encore, reverrai- » je Athenes? Eh! mon ami, peux- » tu rien voir de plus beau que ce » Soleil, ces Étoiles, cette Mer? &c. » Si tu es si affligé pour avoir perdu » Athenes de vûe, que feras-tu quand » il faudra perdre de vûe le Soleil? ».

Ces réflexions si simples & si vraies rappellent le fameux paysage du Poussin où de jeunes Bergeres d'Arcadie,

(1) Trad. de Dacier. t. 2. p. 73. 100.

en conduisant des danses champêtres, trouvent tout-à-coup sous leurs pas le tombeau d'une de leurs compagnes morte à la fleur de son âge, avec cette courte inscription qui les arrête & qui suspend toute leur joie : *Et in Arcadiâ ego* : » J'ai vécu com» me vous dans l'heureuse Arcadie ».

De tout ceci, que veux-je conclure ? Sinon que la vûe des tombeaux Grecs, loin de diminuer l'agrément des campagnes, ne les rend que plus intéressantes.

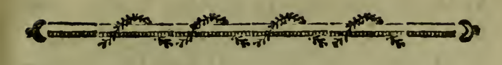
Ne soyons donc pas surpris que les Anciens soient pleins des réflexions que ce spectacle inspire. Ils n'alloient point à la campagne, & jamais ne rentroient chez eux, sans rencontrer de ces monumens. Ainsi l'image de leurs Ancêtres leur étoit sans cesse présente. Arrêtés à la vûe des tombeaux, ou occupés de la lecture, on peut dire en quelque façon qu'ils habitoient avec les morts, encore plus qu'avec les vivans. Voilà pourquoi nous trouvons si fréquemment dans les Poëtes quelque tableau de la mort, à la suite de la plus vive image des jeux & des plaisirs.

Le vieux Anacréon laiſſe tomber ſa couronne de myrthe au pied d'un Cyprès, où ſes genoux tremblants l'obligent de ſe repoſer. Horace, au milieu des feſtins, entend des voix funébres ; il s'écrie qu'il voit un tombeau hériſſé de ronces & d'épines au bout de la route fleurie où il cueille les roſes de la volupté.

Telle étoit la Philoſophie Payenne : ſur le bord de la tombe elle appelloit les plaiſirs. Les Grecs modernes, après avoir pleuré ſur les tombeaux, y font encore des feſtins & des danſes. La Philoſophie Chrétienne déplore cet excès de délire & d'erreur ; elle fixe nos idées ſur des objets plus grands, plus ſérieux, plus conformes à la dignité de notre Etre, & ſur-tout infiniment plus propres à nous aſſurer le véritable bonheur : mais ce n'eſt pas à vous, Monſieur, qu'il faut apprendre à diſtinguer ces deux ſortes de Philoſophie.

Je ſuis, &c.





SUITE
DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Les Ruines.

LORSQUE je me ſuis aſſis ſur les tombeaux des Grecs, pour méditer ſur la deſtinée des hommes, j'étois ſeul le plus ſouvent; je n'interrompois mes réflexions que pour lire dans le livre toujours ouvert du ſpectacle de la nature, ou dans ce recueil d'épitaphes que j'avois également ſous les yeux. Je n'ai pas été moins ſatisfait de ſuivre dans la ſolitude, où l'homme ſage va ſe chercher, un de ces Etres penſans qui ne ſont jamais ſeuls avec eux-mêmes. J'ai reconnu qu'il aimoit comme moi à rencontrer, à conſidérer un beau payſage décoré de quelques ruines antiques, comme les tombeaux, qui arrêtent & fixent nos regards. L'homme qui ne ſait qu'ouvrir les yeux, ne voit, dans ces ruines, que des décom-

bres & des débris isolés. Celui qui sait voir y découvre la magnificence d'un ancien Édifice, un Arc de Triomphe, & les merveilles de l'Art. D'un autre côté, ces monumens attestent que les hommes eux-mêmes, encore plus destructeurs que le tems qui dévore avec plus de lenteur, n'épargnent pas dans leur fureur aveugle leurs propres ouvrages. Nous ne voyons plus que les débris des Édifices qui devoient immortaliser leurs Auteurs. L'histoire seule, ou quelques écrits précieux transmis heureusement jusqu'à nous, ont conservé les noms des grands Artistes, & des Héros les plus fameux. Cet ancien temple est démoli, mais quelques colonnes en subsistent encore près d'un mur épais à moitié détruit, sur lequel l'herbe croît & s'éleve, comme autour de ces marbres mutilés & de ces sarcophages épars, dont les ronces & les serpens défendent l'approche.

Tel est ce marais couvert de joncs & de roseaux, qui environne les restes de l'ancien temple d'Éphèse (1).

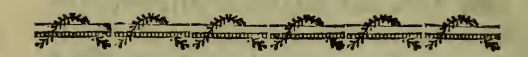
(1) Tournef. *t.* 3. *p.* 397.

Plus

Plus loin des fragmens disperſés ornent encore les bords déſerts du Cayſtre. Le Voyageur étonné s'arrête à l'aſpect de ces auguſtes ruines; il médite en ſilence ſur la deſtinée des hommes, & ſur le ſort des ouvrages qui ſembloient faits pour la durée des ſiecles. Le vrai curieux, l'ami des arts attentif s'aſſied ſur la baſe d'une colonne briſée : il deſſine un chapiteau fruſte, & la vue des reſtes imposans d'un monument fameux, que ſon crayon fera revivre. Rien ne lui coûte; toutes ſes peines ſont oubliées, quand il a pû rapporter l'image ou l'ébauche d'une partie de ce qu'il a vû pour la terminer à loiſir.

Pour moi, tandis que mon Compagnon deſſinoit, je me ſervois de mon crayon, pour jetter ſur le papier les penſées dont je m'occupois, & pour ne pas l'interrompre. Je traçois ainſi l'ébauche de ce que je viens, Monſieur, de vous communiquer, en le ſoumettant à votre jugement & à vos réfléxions.

Je ſuis, &c.



VINGTIEME LETTRE.

Enterremens Turcs.

J'AI été à portée, Monſieur, de voir à mon aiſe toutes les cérémonies d'un enterrement Turc, & vous ne ſerez peut-être pas fâché d'en avoir la deſcription à la ſuite de ce que j'ai dit ſur ceux des Grecs.

J'étois aſſis dans un Kiosk conſtruit au bout de notre Jardin (1), d'où l'on découvre le fond du Port de Conſtantinople & la plus belle vue du monde. Sous ce Kiosk, à côté du grand chemin, eſt le cimetiere d'un Capitaine de Vaiſſeaux du Grand-Seigneur, qui eſt fermé par des barricades. Je pouvois donc, en ſoulevant un peu l'auvent qui ſert de fenêtre, voir tout ce qui s'y paſſoit ſans être vu. La crainte du mal conta-

(1) A Péra, vis-à-vis l'hôtel de M. l'Ambaſſadeur de France.

gieux ne permet pas de se mêler parmi ceux qui suivent un convoi; si l'on s'en approchoit de trop près, les Musulmans dévots ne souffriroient pas qu'un infidéle vînt prophaner par sa présence une cérémonie très-religieuse pour eux. Comptez donc sur un détail plus exact que tout ce que vous pourrez lire dans les relations des Voyageurs en Turquie.

Je vis dabord, à dix heures du matin, le Fossoyeur qui travailloit; les Esclaves & les femmes de la maison étoient assises dans le cimetiere; plusieurs autres femmes arriverent, & toutes alors se mirent à pleurer. Après ce prélude, elles embrasserent l'une après l'autre une de ces colonnes qu'on éleve sur les tombeaux, en disant: *Ogloun, Ogloun sana Mussaphir gueldi.* » Mon Enfant, mon Enfant, voici » un Étranger ou un hôte qui vient » te voir ». A ces mots les pleurs & les sanglots revinrent; mais l'orage ne dura pas, elles s'assirent toutes, & la conversation commença.

A midi, j'entendis un bruit sourd & des cris lugubres; c'étoit le convoi qui arrivoit. Il étoit précédé par

un Turc portant ſur ſa tête une petite caiſſe; quatre autres Turcs (1) portoient la biere ſur leurs épaules; venoient en ſuite le pere, les parens, & les amis du mort en aſſez grand nombre. Les heurlemens ceſſerent à l'entrée du cimetiere : mais on s'y battoit, & voici pourquoi. L'homme qui portoit la caiſſe l'ouvrit, & comme elle étoit remplie de Livres de l'Alcoran, une foule de Turcs jeunes & vieux, qui s'étoient jettés ſur ces livres, ſe diſputoient pour les avoir. Ceux qui purent en attraper ſe rangerent en cercle autour de l'*Iman*, qui eſt un eſpece de Curé Turc, & tous à la fois commencerent à réciter leur Alcoran, à-peu-près comme les écoliers étudient leur leçon. On donne à chacun de ces lecteurs dix parais qui ſont 15 ſols de nôtre monnoie, enveloppés dans du

(1) C'eſt un acte de religion parmi eux. Dès qu'un Turc à cheval rencontre un enterrement, il deſcend, & prend un bâton de la biere qu'il porte ſur les épaules, juſqu'à ce qu'un autre le releve.

papier. C'etoit donc pour ces 15 sols que se battoient ces pieux assistans, & vous en avez vu chez nous se battre pour moins.

La biere étoit posée devant la fosse à laquelle on travailloit toujours, & tout auprès on faisoit brûler des parfums. Après la lecture de l'Alcoran, l'Iman entonna des prieres Arabes, & son plain-chant vous auroit sans doute paru, comme à moi, très-ridicule. Tous les Turcs étoient levés & debout; ils tenoient les mains ouvertes devant la tombe, & répondoient *Amen* à toutes les prieres que l'Iman adressoit à Dieu pour le défunt.

Les Oraisons finies, on apporta une grande caisse qui pouvoit bien avoir six pieds de longueur, sur trois de largeur, & dont les planches étoient fort épaisses. Le cercueil dans lequel on met le cadavre est ordinairement de cyprès. Ainsi se vérifie à la lettre ce qu'Horace disoit de son tems: » Que la courte possession des biens de » ce monde aboutit à de tristes cy- » près » (1).

(1) Neque harum, quas colis, arborum

Les cimetieres des Turcs ſont preſque tous plantés de ces arbres; ils ont pour le cyprès un attachement religieux. Cette caiſſe, qui étoit de pieces rapportées, ayant été placée dans la foſſe, on y mit le cercueil, & par-deſſus des planches, avec d'autres morceaux de bois. Enſuite, tous les Turcs prenant des pelles jetterent de la terre ſur le tombeau, pour le recouvrir.

C'eſt un dernier devoir dont tous ceux qui aſſiſtent aux enterremens s'acquittent chacun à ſon tour.

Comme, avant l'inhumation, le cadavre a été porté à la Moſquée où il a été lavé, & empaqueté comme une Momie, on ne le voit point. On met dans la biere quelques drogues, & des aromates. Après qu'on a jetté par trois fois de la terre ſur le tombeau, comme le pratiquoient les Romains, chacun ſe retire. L'Iman reſte ſeul; il s'approche de la

---

Te, præter inviſas cupreſſos,
Ulla brevem dominum ſequetur.
L. 2. Od. 14.

foſſe, ſe baiſſe, prête l'oreille, écoute pour entendre ſi le défunt ſe débat, lorſque l'Ange de la mort vient le prendre; il lui dit enſuite les derniers adieux, &, pour être bien payé, il ne manque pas d'aller rapporter à la famille les meilleures nouvelles du mort.

On met ſur le tombeau deux petites colonnes, ou deux longues piéces de marbre aſſez bien travaillées, l'une à la tête, & (ſi c'eſt un homme) avec un turban, où eſt inſcrit le nom du mort, avec un court éloge; l'autre aux pieds, ſans nul ornement.

On voit autour de Conſtantinople des champs hériſſés de ces pierres; il y en auroit aſſez pour former une enceinte à cette grande ville; les morts occupent aux environs autant de terrein que les vivans.

Ce que j'obſervai le plus pendant toute la cérémonie funebre, fut la contenance du pere que l'on diſtinguoit aiſément. C'étoit un vieillard reſpectable dont le viſage portoit l'empreinte d'une douleur mâle, ſans aucune de ces démonſtrations d'appa-

rat qui donnent ordinairement ſi belle matiere aux inutiles remontrances & aux lieux communs des conſolateurs. Au reſte les Turcs, ſur cet article, ſont les hommes du monde les plus raiſonnables ; on le voit principalement dans les calamités publiques. Le Grec, dans ces occaſions, éclate & fait entendre des cris, des plaintes ; le Juif pleure & ſe déſeſpere ; le Turc ſeul regarde le ciel, & baiſſe la tête, comme pour ſe ſoumettre à la volonté de l'arbitre ſouverain des évènemens : plus Chrétien, ſi j'oſe le dire, en ce point, que la plûpart de nous.

Si je vous faiſois à préſent le détail d'un enterrement Juif, vous ne pourriez ſûrement vous empêcher de rire ; mais n'y auroit-il pas de la folie à vous faire rire d'un enterrement, après vous avoir fait pleurer avec Andromaque ? Cependant, pour vous dédommager de tout le noir des détails lugubres dont j'ai rempli mes dernieres Lettres, je vous promets dans la premiere de vous donner une idée des Contes Grecs,

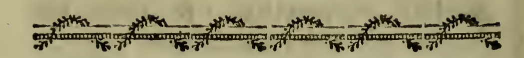
appellés *Paramythia*, & vous entendrez les filles de Minée (1).

Je ſuis, &c.

---

(1) Métamorph. *l.* 4.





VINGT-UNIEME LETTRE.

Les Contes Grecs ou *Paramythia.*

Vous sçavez, Monsieur, que les apologues, les contes, les romans, &c. tirent leur origine de l'Orient & de la Grece. Ce sont des fruits des pays chauds, & d'une imagination vive. On les a transplantés dans nos climats, & nous les avons préparés avec un art peu connu des Anciens. Les Grecs modernes aiment toujours les fables & les contes; ils ont reçu ceux des Orientaux & des Arabes avec le même empressement qu'ils eurent autrefois pour adopter les fables Egyptiennes. Ils sont toujours épris du merveilleux ; ils ont, comme les Anciens Grecs, leurs fables Milesiennes (1), & leurs romans. Les vieilles femmes aiment

(1) Lettre de M. Huet à Segrais, sur l'origine des Romans.

toujours à conter (1), & les jeunes ſe piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles ont appris, où qu'elles ſavent faire d'après ce qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai ſuivi & obſervé leurs converſations, pour en faire un choix, & pour en former une ſuivie, que je veux vous rendre exactement. Je vais laiſſer parler les Grecques, & traduire librement une ſcene de leurs entretiens, où vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de Minée (2), en travaillant à leurs broderies, raconter chacune à ſon tour les hiſtoriettes qu'elles ſavent, pour s'amuſer.

LUCIA.

» CETTE roſe que je brode, & que » j'acheverai ſurement aujourd'hui, me » rappelle un joli conte qu'on m'a fait » du Berger Dimitry, de Pyrgos (3). Il

(1) Adſideat cuſtos ſedula ſemper anus :
Hæc tibi fabellas referat, poſitaque lucernâ,
Deducat pleno ſtamina longa colo.
Tib. lib. 1. Eleg. 3.

(2) Ovid. Metam. *l.* 4.

(3) Village Grec auprès des grands Aqueducs, à quatre lieues de Conſtantinople.

» pourſuivoit la jeune Fanon qui nous
» apportoit tous les matins de la crê-
» me & des fraiſes, lorſque nous
» étions au Village, & il lui diſoit
» un jour :

O joie de mon cœur ! ma lumiere, mon ame ! écoute-moi, & ne fuis point. Écoute la vérité que je veux t'apprendre : j'en jure par ma tête, je hais le menſonge. Écoute : Je ſuis pauvre, je gagne peu, & ne deſire rien pour moi ; mais je voudrois être le maître de ce nombreux troupeau que je mène, pour te le donner ; je voudrois être le Roi de ce village, pour te couronner. Ecoute encore....

» La Jeune Fanon rougit, & cou-
» rut comme ſi elle ſe ſauvoit : mais
» en courant elle laiſſa tomber une
» roſe. Le Berger la ramaſſa avec
» précipitation, & l'attachant ſur ſa
» tête, il dit : me voila à préſent plus
» content que le Maître de mon
» troupeau, & que le Roi de mon vil-
» lage. »

ZOÉ.

» Je n'oublirai jamais ce que j'ai

» entendu moi-même l'été dernier.
» J'ai paſſé l'été dans l'Iſle de Calki
» avec ma mere. Notre Batelier Za-
» phiri diſoit un jour à Rhoda qu'il aime: *Ma chere Rhoda, hier j'étois perdu; oui, ſur mon ame, mon ſang s'eſt glacé. J'ai vu les flots courroucés s'élancer ſur moi comme des ſerpens affreux, les gouffres de la mer prêts à m'engloutir & a ſe fermer ſur moi; une tempête horrible, un ciel noir & lugubre annonçoient la mort; mon bateau, que je ne gouvernois plus, alloit ſe briſer ſur les écueils de Touzla. Tu frémis? Ah! c'eſt ta ſeule colere qui m'a fait voir tout cela, ta colere plus redoutable que la tempête & que le naufrage. Je t'ai appaiſée, tu as ſoûri, j'ai revû le Ciel ſerein, & la mer tranquille. J'ai été ſauvé.*

» J'écoutois Zaphiri, & je diſois:
» Eſt-il poſſible que l'Amour ait pris
» la forme de ce vil Batelier; car en-
» fin, il n'y a que l'Amour qui puiſſe
» s'exprimer ainſi. Quelle eſt la fiere
» beauté qui n'envieroit pas d'être
» aimée comme eſt aimée Rhoda, ſans
» être jolie?

LUCIA.

» Gardez-vous, ma chère Zoé, d'a-
» voir pour rivale une fille laide qui
» ait de l'eſprit : elle l'emporteroit
» ſur Hebé même, elle inſpirera tou-
» jours la paſſion la plus durable.
» Ecoutez ce conte Perſan que mon
» pere, qui lit beaucoup, m'a appris.
» Oui, faiſons des *Paramythia*; car
» avec ces petits contes qui amuſent,
» on brode plus gaiement, & mieux.
» Regardez comme ma roſe ſe déve-
» loppe, elle en devient plus belle.

Leilé paſſoit pour la plus belle fille de Damas; Scanbah n'avoit pas la beauté en partage, mais elle étoit bien plus ſpirituelle. Son pere, qui étoit un médecin Arabe, lui avoit appris à lire; elle faiſoit des vers, & elle chantoit comme une Fée. Gemil étoit un jeune Arabe riche, & puiſſant. On diſoit : la belle Leilé ſera la femme du riche Gemil. Scanbah l'entendit répeter ſi ſouvent qu'elle en fut piquée; elle fit à ce ſujet cette chanſon :

» Homme aveugle & léger, qui

» crois trouver la ſatisfaction de ton
» cœur dans ce qui plaît à tes yeux,
» qui dans le deſir d'un moment place
» le bonheur de la vie, homme aveu-
» gle, ouvre les yeux de ton ame, &
» fais un choix digne de ta raiſon. La
» beauté qui t'enchante eſt la fleur du
» matin que tu jettes loin de toi le
» ſoir, lorſqu'elle eſt fanée. Sors des
» Jardins de Damas : va chercher
» dans l'heureuſe Arabie ces plantes
» qui en ſe ſéchant répandent une
» odeur encore plus vive & plus
» agréable que l'odeur du matin. Le
» tems qui détruit les fleurs & la
» beauté, perfectionne, embellit tou-
» jours l'eſprit, la ſageſſe, & les
» graces ».

Cette chanſon parvint bientôt juſqu'à Gemil : il en fût frappé, & ne dormit plus qu'il ne fut aſſûré que Scanbah ne ſeroit qu'à lui. Après bien des années de mariage, on les citoit encore comme le couple le plus fidele & le plus heureux.

Abdalmalec qui régnoit alors (1),

(1) C'eſt le cinquieme Khalife de la race des

eut la curiosité de les voir : comme Gemil étoit bel homme, le Khalife fut étonné de la laideur de sa femme. Il étoit bon Poëte, il adressa sur le champ ces vers à Scanbah.

» Quels traits de beauté Gemil a-» t-il découverts en vous qui l'aient » déterminé à vous choisir, entre tant » d'autres, pour être le seul objet de » ses amours? Car nous appellons laide » une femme maigre comme vous » l'êtes, & dont le teint est aussi noir » que le vôtre ».

Scanbah, piquée au vif, répondit sur le champ avec cette liberté qu'une femme courageuse & offensée se permet.

» Quel mérite ont reconnu en vous » les peuples de la terre qui vous ont » choisi entre tous, pour commander » à tous? Car celui-là seul est digne » d'être estimé des hommes, & de » les gouverner, qui a l'ame belle » & semblable à ce diamant dont

---

Ommiades, qui vivoit l'an 684 de Jesus-Christ. Ce conte est rapporté à-peu-près de la même façon dans la Bibl. Orient. *p. 374.*

» le brillant éclat n'eſt terni par au-
» cune tache. »

Le Khalife, ſurpris d'une réponſe ſi libre & ſi juſte, loua l'eſprit & les vers de Scanbah, lui fit donner une robe magnifique, & la renvoya à ſon mari comblée de préſens.

ZOÉ.

Ce conte eſt charmant : vous me le répéterez, Lucia ; car je veux l'apprendre par cœur. Il eſt bien vrai qu'on à tort de ne pas nous inſtruire comme les hommes, qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent, parce que nous n'avons pas lû & voyagé comme eux (1). J'aime bien ſur cela une fable Turque qu'Haſſan Effendy avoit donnée à mon frere, pour la traduire.

Le Grand Salomon, dit l'Apologue, après avoir fait bâtir le magnifique temple qu'il éleva, fit conſtruire

---

(1) On veut qu'aux erreurs ſujettes,
La nature nous ait faites
Pour plaire & non pour ſavoir.
Madame Deshoul.

un ſuperbe palais. Il y avoit raſſemblé toutes ſortes d'oiſeaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immenſe voliere où ils étoient raſſemblés, un vieux Moineau étoit toujours en querelle avec ſa jeune compagne. Salomon prenoit plaiſir à les entendre : car les grands s'amuſent ſouvent, comme nous, des plus petites choſes. Un jour l'oiſeau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, ſe mit en fureur, & dit : » Méchante » femme, crains ma colere, tu me » pouſſeras à bout, & alors je ren» verſerai ce Palais, & je te laiſſerai » enſevelie ſous ſes débris ; tu ne con» nois pas mes forces.

La pauvre & ſimple femelle bien effrayée le crut, & ne repliqua pas. Mais Salomon, qui avoit tout entendu, appella l'oiſeau colere ſur le bout de ſon doigt, & lui dit : puiſſant moineau, c'eſt moi qui ne connois pas vos forces. Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaſte Palais où je réſide ? Le moineau, bien humilié, répondit : Grand Roi, tu m'as entendu, & j'en ſuis dans la confuſion. Je ſçais bien que

je ſuis petit & foible; mais laiſſe-moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme.

LUCIA.

» Mon pere, vous arrivez bien à » propos : que je baiſe votre main. » Vous êtes fatigué, jettez-vous ſur » ce ſopha; je vais vous eſſuyer le » front avec ce mouchoir de coton, » & tandis que la fille de l'eſclave » vous fera du vent avec ce grand » éventail, pour vous rafraîchir, tandis » que ma mere fait préparer les pe» tits gâteaux que vous aimez tant, » vous ne refuſerez pas de nous dire » un Conte. Vous en ſavez tant & de » ſi beaux ! non, vous ne le refuſe» rez ni à Lucie, ni à Zoé, lorſque » vous ſerez repoſé : il me faut en» core un conte, pour achever la roſe » que je brode ».

Vous deſirez, ma fille, ſi vivement tout ce que vous demandez, qu'il faut bien vous ſatisfaire. Laiſſez moi reſpirer un peu, & je commence.

On ne conte pas à mon âge pour amuſer la Jeuneſſe, mais pour l'inſtruire.

Un Grec d'Ephèse nommé Nicandre étoit riche & puissant; il étoit encore savant & vertueux: mais, accoutumé à l'opulence & au bonheur, il perdit d'abord sa femme qu'il aimoit tendrement, & il fut inconsolable. Un grand incendie survint, il y perdit la plus grande partie de ses biens, & il ne put soutenir ce dernier revers, sans être accablé. Un Ancien (1) a dit, mes enfans, *qu'un malheur qui s'attache à nous dès notre naissance cesse d'être un malheur; il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le sein d'une brillante fortune, il est dur de devenir malheureux.*

Nicandre, abandonné par les amis de ses richesses qu'il n'avoit plus, sortit de la ville où il étoit né, pour s'épargner la douleur d'y voir des ingrats, & peut-être la honte de changer d'état aux yeux de ses concitoyens. Il alla se retirer dans un Monastere éloigné des villes, & fit bâtir ensuite auprès une petite mai-

(1) Euripid. Iphig.

ſon comme un Hermitage, où il vivoit ſolitaire & tranquile avec deux enfans, & une fille qu'il avoit. Il en prenoit ſoin, il les élevoit : mais ces enfans dans la ſolitude, en grandiſſant, n'étoient pas excités au travail par l'émulation & par l'exemple ; ils étoient donc pareſſeux & ſauvages. Le pere leur en faiſoit des reproches, & il leur dit un jour : Mes enfans, appliquez-vous aux connoiſſances que je vous donne. Si vous ne vous rendez pas capables d'être employés, d'être enfin les artiſans de votre fortune, que deviendrez vous lorſque je vous manquerai ? Vous ſerez inutiles pour vous mêmes, comme pour les autres. Si cela nous arrive, dit l'aîné, élevés comme nous ſommes dans la retraite, & loin des villes, nous aurons ſoigné notre pere dans ſes vieux jours, & nous nous ferons Hermites comme lui. Ce mot fut un oracle pour l'homme ſage. Il comprit qu'il devoit donner un tout autre exemple à ſes enfans. Il alla s'embarquer avec eux à Smyrne, & les mena à Corinthe. Comme il étoit Savant, il y établit une école; il y

donnoit des leçons de Morale, comme Socrate & Platon. Il devint bientôt célèbre par les progrès de ſes diſciples. Le nombre en augmentoit chaque jour. Les riches payoient ſi bien ſes leçons, qu'il pouvoit inſtruire les pauvres ſans rien exiger d'eux. On apperçut un grand changement dans les mœurs de la Jeuneſſe libertine de Corinthe. Il rendoit la vertu aimable, & apprenoit aux hommes à apprécier les richeſſes. Voici le tour de ſes leçons, & la maniere dont il inſtruiſoit ſes éleves.

Un jour, diſoit-il, que le ſouvenir de mes malheurs m'avoit plongé dans une profonde triſteſſe, je m'écriois douloureuſement: O Fortune, Fortune! La Fortune auſſi-tôt parut.

Mon Fils, me dit-elle, de quoi m'accuſez-vous? Voyez comment me traitent ces hommes qui ſe plaignent tant de moi!

Celui que j'ai tiré des périls de la guerre, que j'ai arraché aux fureurs de Mars, enfin que j'ai comblé de biens, croit que je dois toujours être prodigue pour lui, & il me force à me retirer, parce qu'il me

traite comme ſa Captive, & ne me ménage plus.

Un autre enfouit tout ce que je lui donne ; il eſt malheureux par mes propres faveurs, il me recèle, il m'enferme, & je me ſauve pour abandonner cet hôte avare & meurtrier.

Ce Commerçant avide, que je veux raſſaſier, ne me tient que pour m'expoſer ſur les flots au plus cruel naufrage ; le vaiſſeau périt, je m'envole, il crie encore après moi : dois-je l'écouter ?

On m'appelle aveugle, on a raiſon ; mais voilà où l'injuſtice des hommes m'a conduite, à répandre mes dons ſans choix, ni meſure, à laſſer ceux qui courent après moi.

J'ai voulu combler de mes faveurs un ſage qui habitoit les champs, ſéjour de l'innocence & du bonheur ; mes dons l'ont gâté, ſon cœur s'eſt endurci, il a réſervé ſes biens, au lieu de les répandre ; il a dédaigné, en oubliant ſa naiſſance, l'aſyle où il avoit vécu en paix, & content. Crains donc mes bienfaits encore plus que mes rigueurs. Ceſſe de répéter une plainte importune. A ces

mots, elle fuit; je veux la retenir : vain effort ! C'eſt peu de me confondre, elle m'échappe ſans retour.

Ainſi parloit Nicandre à ſes diſciples, & ſes enfans ſûrent profiter de ſes leçons. Son fils aîné, après avoir étudié les ſciences des Grecs, prit du goût pour le commerce des Corinthiens, & le deſir de voyager l'engagea à s'embarquer pour aller en Egypte. Son pere lui avoit donné l'argent néceſſaire pour ſes entrepriſes; il fit pluſieurs voyages, & ſe conduiſit ſi bien, qu'il gagna beaucoup en peu de tems. Le Cadet exerça avec ſuccès la Médecine à Athènes, & enſuite à Corinthe.

Un jeune homme de Mytilene étudioit depuis trois ans ſous Nicandre. Il lui dit un jour : Je vais, cher Maître, vous quitter avec regret, & je ne puis vous rendre ce que j'ai reçu de vous; car vous m'avez donné ce que l'homme peut poſſéder de plus précieux, la ſageſſe, l'amour du travail, & la connoiſſance des hommes. Mais achevez de me combler de biens : donnez-moi encore

votre fille, puiſque vos leçons m'ont rendu digne d'elle & de vous. Mon pere ne peut laiſſer qu'à moi ſon héritage qui eſt conſidérable. Nicandre l'embraſſe, & lui répond : Fils du vertueux Dracon, tu répares tous mes malheurs paſſés, puiſque tu veux être mon gendre, & que je n'aurai plus d'inquiétude ſur le ſort, & le bonheur de ma fille. J'ai auſſi un bien honnête à te donner pour ſa dot, & j'aurai la joie d'allumer le flambeau de ſon hymenée, avant que la mort vienne fermer mes yeux. Après avoir marié ſa fille, il dit à ſes fils qui étoient revenus auprès de lui : Mes enfans, vous n'avez plus beſoin de moi, je puis vous dire adieu, & retourner pour toujours au lieu de mon repos. Ses enfans ſe jetterent à ſes genoux pour l'arrêter : il pleura ſur eux, en les tenant embraſſés, & tout-à-coup ils s'apperçurent qu'il ne donnoit plus aucun ſigne de vie. Le bon Vieillard avoit ſuccombé à la joie dont ſon cœur étoit rempli. Ses cendres furent portées dans la retraite qu'il avoit choiſie, pour le lieu de ſa ſépulture; & ſes enfans, fidéles à ſa

mémoire, alloient enſemble tous les ans pleurer ſur ſon tombeau.

LUCIA.

Ce conte eſt auſſi touchant que celui que vous nous diſiez de la Sultane, femme du grand Viſir Ibrahim Pacha, qui mourut ſi malheuſement. Si vous vouliez le répéter à Zoé qui ne peut parler, parce qu'elle pleure le vieillard de Corinthe, je vous embraſſerai pour elle.

Je n'ai rien à refuſer à Zoé, ni à vous, ma fille. Le Grand Viſir Ibrahim Pacha étant à une fenêtre de ſon Palais, vit paſſer un pauvre homme qu'il crut reconnoître. Ce Turc, réduit à la derniere miſere, n'ayant pas même ce jour-là de pain à donner à ſes enfans, preſſé par leurs cris, alloit au marché vendre une peliſſe qui lui reſtoit. Ibrahim Pacha le fit venir; mais quand il l'eut conſidéré, il reconnut que ce n'étoit pas l'homme qu'il croyoit. Il l'interrogea pourtant, & avec bonté, pour le raſſurer. Quel eſt votre état, lui dit-il, & où alliez-vous? Seigneur, répondit le Muſulman, vous daignez jetter les

yeux ſur un malheureux qui n'a pas toujours été dans la miſere, & qui eſt forcé aujourd'hui de ſe dépouiller, pour donner du pain à ſes enfans. Il lui peignit ſa ſituation, & le charitable Viſir en fut touché : car il ſe délaſſoit, en faiſant du bien, du ſoin pénible des affaires publiques. J'achette, lui dit-il, ta peliſſe, & je te la rends. Il lui fit donner une groſſe ſomme, & le renvoya très-promptement, afin que la joie rentrât avec lui plûtôt dans ſa maiſon. Il alla enſuite chez la Sultane ſon épouſe, & lui raconta ce qu'il venoit de faire. Je ne peux que vous louer, dit-elle, du bien que vous avez fait à cet homme : mais c'eſt à préſent mon affaire, d'avoir ſoin de ſa femme. Elle ordonne auſſi-tôt qu'on la lui amene. Cette femme vint avec ſa ſœur. On les fit mettre dans le bain, on les habilla fort proprement ; la Princeſſe voulut que toutes les filles du Harem, qui étoient au nombre de plus de deux cents, lui donnaſſent chacune une robe, & l'on en remplit quatre grands coffres. Elle y ajoûta une bourſe pleine de ducats, & elle lui dit en la renvoyant : *Votre ſœur*

n'est point mariée, donnez-lui un époux à son choix, & je me charge de fournir sa dot. Cette Princesse (1) vouloit surpasser son époux en générosité, & la méchanceté des hommes n'a pas laissé regner sur la terre deux êtres aussi bienfaisans.

Je ferais, Monsieur, un assez gros livre de tous les contes touchans, de toutes les histoires agréables dont

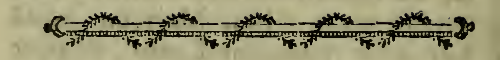
---

(1) Elle étoit fille du Sultan Achmet, qui la donna en mariage à Ibrahim Pacha, le Grand-Vizir le plus magnifique, le plus libéral, & le plus populaire qu'on ait jamais vu. Il fut étranglé en 1730, dans la révolution excitée par Patrona & Mouslou, deux hommes de la plus basse condition, qui, après avoir détrôné le Sultan, firent périr ses principaux Ministres. La Princesse, femme du Grand-Vizir, étoit aimable, & l'égaloit en générosité. Comme son mari étoit fort galant, quelquefois elle se travestissoit en esclave, l'alloit surprendre dans ses parties de plaisir, & le ramenoit avec douceur sans se venger de ses rivales. Elle n'usoit pas même de ses droits, puisqu'une Sultane a sur le mari que lui donne le Grand-Seigneur, le même empire que le Sultan a sur les Beautés soumises à ses volontés, & renfermées dans son Serrail.

les Grecques modernes aiment à s'entretenir entre-elles. Mais en voilà bien assez pour une Lettre, & pour vous faire connoître l'esprit de leurs conversations.

Je suis, &c.





VINGT-DEUXIEME LETTRE.

Les Sermens des Grecs.

C'EST avec raiſon, Monſieur, que M. Racine le fils a reproché à Campiſtron, d'avoir traveſti deux vers de ſon pere, pris dans Britannicus, & d'avoir fait dire très-mal à propos à Alcibiade :

» Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
» D'un Grec qui ne ſait pas farder la vérité.

S'il y a eu des Socrates, des Phocions, des Themiſtocles, des Periclès, qui ont toujours reſpecté la vérité, on les a bien diſtingués des autres Grecs.

Cette Nation eſt encore actuellement auſſi livrée aux menſonges, qu'elle à pu l'être autrefois (1). L'uſage des ſermens, ſi familier aux anciens Grecs,

(1) On diſoit, *Græcia mendax.*

ne l'eſt pas moins aujourd'hui parmi les modernes. Ils en font à tout propos, & pour les choſes les plus indifférentes. Auſſi la foi des Grecs ſera-t-elle toujours fort juſtement ſuſpecte. On a de tout tems pardonné le parjure aux amans: mais il a fait ici de trop grands progrès, pour être excuſable.

Les ſerments ordinaires des jeunes Grecques, eſt de jurer par leurs yeux, par leur ame, par ce qu'elles ont de plus cher. ». Elle à beau jurer, dit Ti-
» bulle (1), par ſes yeux, par ſa Ju-
» non, par Vénus elle-même, on n'a-
» joûte pas plus de foi à ce qu'elle pro-
» met. Et voilà, diſoit Properce (2),
» ce qui perd nos jeunes filles : elles

(1) Etſi perque ſuos fallax juravit ocellos,
Junonemque ſuam, perque ſuam venerem,
Nulla fides inerit. Perjuria ridet amantûm
Jupiter, & ventos irrita ferre jubet.
Tibul. Eleg. 6. l. 4.
Quàmve mihi viles iſti videantur ocelli,
Perquos ſæpè mihi credita perfidia eſt!
Hos tu jurabas. *Propert. Eleg. 15. l. 1.*
(2) Hoc perdit miſeras, hoc perdidit antè puellas :
Quidquid jurarunt ventus & unda rapit
Propert. Eleg. 21 l. 2.

» ont beau jurer la fidélité qu'elles at-
» testent, elles jettent & abandon-
» nent les sermens qu'elles font, aux
» vents légers qui les emportent (1).

Le Zéphyr fut témoin, l'Onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais :
Mais le Zéphyr léger, & l'Onde fugitive
Ont bien-tôt emporté les sermens qu'elle a faits.

L'Abbé de Chaulieu, pour en donner la raison, traduisoit ainsi la morale la plus relâchée des Grecs :

Dès qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux doit aussi-tôt finir :
Le respect des sermens n'est plus qu'imaginaire.
La perte du plaisir qui nous les a fa[illegible]faire,
Nous dispense de les tenir.

Cependant, ce serment inviolable & sacré, qu'ont adopté toutes les nations, pour être le garant & le sçeau des engagemens réciproques, des plus inviolables promesses, ou de la vérité si souvent suspecte, n'a pas toujours été

(1) Quinault.

profané par les Grecs. Ce peuple menteur & parjure est le même qui ne put, sans indignation, entendre sur le théâtre d'Athènes Hippolite s'écrier, dans un premier mouvement de surprise :

Ma langue a fait un serment ; mon cœur n'en a point fait.

Plutarque rapporte, avec horreur, le mot de Lysandre, général des Spartiates, *qu'il falloit tromper les enfans avec des osselets, & les hommes avec des parjures* ; & il ajoûte : » CELUI qui » trompe par un faux serment, fait bien » voir qu'il craint les hommes, mais » qu'il méprise Dieu. ».

C'est des Grecs religieux sur la foi du serment que nous vient l'expression *d'amis jusqu'aux autels*. Périclès, dit Aulu-Gelle (1), pressé par un de ses amis de faire un faux serment pour lui rendre un service essentiel, s'en défendit en disant : *je dois tout faire pour mes amis, mais jusqu'aux Dieux exclusivement* (2).

(1) Aule-Gell. *l.* 1. *cap.* 3.
(2) ἄχρι μέχρι θεῶν.

Les Haliartiens, peuple de Béotie, avoient au milieu des champs une Chapelle dédiée aux Déesses *Praxidices*, ou vengeresses ; ils alloient jurer sur leur Autel, & ce serment étoit inviolable (1).

La Pythie dit un jour à Glaucus, qui la consultoit sur un faux serment : *Quiconque se parjure, attire la colere du Ciel sur ses enfans, & sur leurs descendans* (2).

Mais, comme l'observe l'Abbé Massieu, qui a traité cette matiere, on a toujours fait distinction des sermens des Poëtes, des Orateurs, & des amans (3), pour lesquels on avoit plus d'indulgence.

Les femmes, dit Spon, ne jurent à Athénes, que par le maître du monde (4).

Chez les Romains, les femmes, ne

---

(1) Pausan. *t.* 2.

(2) *Idem.*

(3) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

Juravi quoties rediturum ad limina numquàm:
Cum benè juravi, pes tamen ipse redit.
Tibul. Eleg. 6. l. 2.

(4) *Diaton assendi cosmou. t. 2. p. 355.*

juroient jamais par Hercule, ni les hommes par Castor (1).

Valere Maxime(2), imite les sermens Grecs, en disant : » J'en jure par la ca-
» banne de Romulus, par la simplicité
» du Capitole, & par les feux éternels
» de Vesta : il n'est point de richesse
» préférable à la pauvreté des anciens
» Romains ».

Rien de si commun aujourd'hui en Grece, que d'entendre les peres & meres jurer sur la vie de leurs enfans, & tout au moins sur leur propre tête. C'est le serment le plus doux que Virgile prête au pieux Enée (3).

Les Grecs juroient aussi volontiers par la tête d'autrui (4), & le pratiquent encore.

---

(1) Aulu-Gel. *l. 11. cap. 6.*

(2) L. 4.

(3) *Per caput hoc juro.*

(4) Per reditus, corpusque tuum, mea numina juro. *Ovid. Ep. Laod.* Voyez aussi les notes de Meziriac sur la lettre de Bryseis *t. 1. p. 284.*
Testor chara Deos, & te Germane, tuumque

Ils ont conſervé la formule ſimple du ſerment ancien (1), en jurant ſur leur Dieu, ſur leur ame. Ils jurent auſſi ſur la tête de celui qu'ils veulent perſuader. Enfin ils n'aſſurent rien ſans l'atteſter par un ſerment plus ou moins fort, ſuivant l'objet ou les circonſtances. Ils exigent auſſi ce ſerment des autres, comme s'ils y ajoûtoient beaucoup de foi.

Dans le vingt-troiſieme livre de L'Iliade, Ménélas dit à Antiloque : » Jurez par Neptune, la main ſur vos » chevaux, jurez que vous n'avez pas » employé la fraude pour me devan» cer » :

Le ſerment eſt encore à tout propos & même plus fréquemment dans la bouche des femmes. » Je jure, dit Anne Comnene », par les ſaintes » ames de mes parens, que, depuis

---

Dulce caput. *Virgil. Æneïd.* 4.
Juvenal, parlant des Grecs, *Sat.* VI,
——— Nondùm jurare paratis
In caput alterius.

(1) *μὰ μὰ το θεω, μὰ τῆ ψυχή μου.*

» 30 ans, je n'ai vu aucun des domef-
» tiques de mon pere » (1).

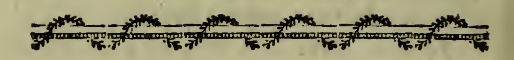
Je fuis, &c.

---

(1) L. 14ᵉ.

(2) Les Grecs jurent auffi très-fréquemment par leurs yeux, & dans leur colere ils ouvrent la main qu'ils préfentent avec emportement aux yeux de celui qu'ils attaquent, en difant *nafta mathiaron* : ce gefte exprimoit, chez les anciens Grecs, l'envie de crever les yeux à leurs ennemis. Je dois cette note, & les extraits de *Belon*, l'ancien voyageur, à mon M. *Bourlat de Montredon*.





VINGT-TROISIEME LETTRE.

Commerce & Navigation des Grecs.

Vous croyez bien, Monſieur, qu'un Négociant qui s'aviſe de voyager à la fois dans la Grece ancienne & moderne, Homere & Pauſanias à la main, n'oubliera pas de vous parler de l'induſtrie, & du commerce de la nation qu'il a entrepris de vous faire connoître: j'en ai déja touché quelque choſe dans ma premiere lettre. Ici je vais, en ſuivant toujours mon plan de comparaiſon, entrer dans quelque détail ſur cette matiere.

La Grèce, qui reçut des Égyptiens les Sciences, les Arts, les Fables, les Romans, & cet attachement aux anciens uſages qui diſtingue encore les Égyptiens, adopta leur inclination pour le Commerce Maritime, dont les Grecs donnerent enſuite eux-mêmes des leçons aux Romains. Ils le font encore comme autrefois de proche en proche, & l'ont étendu relative-

ment aux connoiſſances qu'ils ont acquiſes. Un Grec riche eſt preſque toujours un Négociant. Ils ne font pas, comme nous, de beaux livres ni de ſublimes ſpéculations ſur le commerce ; mais guidés par l'expérience, ils ſuivent exactement ce qu'ils en ont appris. Ils s'aſſemblent pour parler de leurs affaires dans une place publique ; enfin ils ont conſervé des Anciens la maniere de traiter entre-eux, & de conclure un marché.

Vous ne pouvez lire, Monſieur, l'hiſtoire de la Grece dans les anciens auteurs, ſans y trouver de grands perſonnages que peut revendiquer le commerce. Le ſage Thalès, Platon, Hippocrate, & le légiſlateur Solon, avoient été commerçans. Zénon, chef des Stoïciens, étoit fils d'un Négociant de Chypre. Sapho étoit ſœur de Charaxus, qui faiſoit le commerce de vin. Ce fut un navigateur commerçant qui ſçut le premier connoître le prix des Poëmes d'Homere (1), & qui eut ſoin de les

(1) Plut. vie de Solon, Hiſt. critiq. de la Philoſophie. *t. 2. p. 402.* Vie d'Homere, par Mad. Dacier. Vie de Sapho par la même.

recueillir. Enfin Hésiode, dans son Poëme *des Travaux & des Jours*, donne à son frere des leçons de commerce (1).

Les Lydiens, si l'on en croit Hérodote, ont été les premiers qui ont fait battre des monnoies d'or & dargent (2).

L'usage des places publiques, où se rassemblent les Marchands pour les affaires de leur commerce, est très-ancien parmi les Grecs; on le voit par la réponse de Cyrus à des Ambassadeurs de Sparte (3). » Je n'ai jamais redouté, dit-il, » ces hommes qui ont dans leur » ville une place de commerce, où ils » s'assemblent ordinairement pour se » tromper les uns les autres par des » sermens mutuels, &c. Ces paroles de Cyrus, selon Hérodote, s'adressoient en général à tous les Grecs, puisqu'il y avoit, dans toutes leurs villes de commerce, de ces sortes de places.

Ce que dit Cyrus des sermens respectifs que faisoient entre-eux les marchands, désigne l'ancienne manie-

---

(1) M. l'Abbé *Bergier* vient d'en donner une traduction Françoise.

(2) Herod. *l.* 1.

(3) *Ibid.*

re de traiter, qui ſubſiſte encore parmi les Grecs modernes. En effet, lorſque le vendeur & l'acheteur ſont d'accord, l'entremetteur ou le courtier met la main du premier dans celle de l'autre; ce qui les lie comme par un ſerment réciproque. Ainſi dans les anciens monumens, & ſur-tout dans les pierres gravées, deux mains oppoſées qui ſe tiennent, doivent être l'emblême du commerce (1).

Cet uſage, au reſte, ne s'eſt pas conſervé ſeulement chez les Grecs; on le retrouve encore par-tout où il eſt reſté quelques traces de la bonne-foi des premiers âges.

Hérodote avoit appris des Carthaginois, qu'il y avoit un endroit dans la Lybie, au-delà des colonnes d'Her-

(1) Si M. Mariette avoit vu ce qui ſe pratique encore en Grece, dans les ſçavantes explications qu'il a données de quelques pierres gravées, où il a vu les ſymboles de l'accord & de la bonne-foi relativement au commerce, il n'auroit pas manqué d'ajoûter que les deux mains réunies enſemble repréſentent un marché conclu entre deux négocians, en préſence de Mercure. *Voy. le Traité des Pierres gravées, tom. 1. p. 80.*

cule, où quand les marchands étoient arrivés, ils tiroient des vaiſſeaux les marchandiſes, les étaloient ſur le rivage, retournoient auſſi-tôt à leur bord, & faiſoient beaucoup de fumée, pour avertir qu'ils étoient là ; que les gens du pays voyant cette fumée, accouroient ſur les bords de la mer ; qu'ils mettoient près des marchandiſes de l'or & de l'argent, & puis s'éloignoient ſans qu'on les perdit de vue. Les Carthaginois revenoient voir le prix qu'on offroit de leurs marchandiſes ; s'ils étoient contens du marché, ils emportoient l'or & l'argent, & s'en alloient : ſi le prix ne leur convenoit pas, ils laiſſoient l'argent ſur la place près de leur effets, & regagnoient leurs vaiſſeaux. Alors ceux du pays revenoient, & ajoûtoient de l'argent, juſqu'à ce que les marchands fuſſent déterminés à le prendre. Au reſte, dans toutes ces allées & venues, ni les vendeurs ni les acheteurs ne ſe faiſoient jamais les uns aux autres aucun tort, parce que, des deux côtés, on ne touchoit à rien, qu'on ne fût parfaitement d'accord (1).

(1) Hérod. *t.* 2. *l.* 4.

Les Caravanes de Tunis & de Maroc ne traitent pas autrement avec les habitans de Tombut & de Galam. Tout ſe fait entr'eux par échanges, & les Maroquins troquent leur ſel contre l'or que les peuples de ces pays leur apportent (1).

Les Grecs ſont pour la plupart adonnés au commerce ; ils font le cabotage d'une iſle à l'autre ; ils portent auſſi leurs marchandiſes dans la Mer noire & en Egypte. Il y en a même qui vont aux Indes par Baſſora, & qui en rapportent des toiles de cotton, & des étoffes ; d'autres vont en Ruſſie pour acheter des pelleteries. Ils voyagent tous ordinairement comme les Raguſiens, vivant de peu, & regardant la plus grande œconomie dans leur dépenſe, comme le gain le plus aſſuré. Quelques-uns vont s'établir à Veniſe & en Hollande, pour y commercer. J'ai fait le voyage de Smyrne avec un Grec qui revenoit de la Martinique, & qui tous les ans paſſoit dans cette iſle.

(1) Relat. de Roland Frejus de Mannol. t. 2. l. 3.

Les Grecs ont à Constantinople un corps nombreux de marchands Drapiers, qui achetent & revendent nos draps de Languedoc. Les marchands Grecs, se réunissant, convenoient entr'eux d'un prix uniforme dont ils ne se départoient point, tandis que nous leur vendions en concurrence les uns des autres, & par conséquent au plus bas prix possible. On s'est apperçu de leur manœuvre; nous avons aussi fixé parmi nous un prix à nos marchandises. L'union du corps national, & les arrangemens approuvés par M. le Comte de Maurepas, ont rétabli cette branche de commerce que nous étions tout près de perdre, & l'ont rendu avantageuse aux fabriquans & aux marchands. Cependant on crie au Monopole, on écrit pour & contre la liberté du commerce. Ceux qui font mal leurs affaires dans un autre port du Levant, ne peuvent souffrir qu'on gagne plus qu'eux, en faisant le commerce de Constantinople. On reviendra donc tôt ou tard à l'ancien systême; on détruira les regles dont l'expérience a démontré la nécessité, & notre commerce retombera dans un état pire qu'aupa-

ravant. Mais ce sujet me meneroit trop loin; je l'ai traité amplement dans un autre ouvrage que je pourrai vous communiquer. Revenons aux Grecs.

Ils ne s'en tiennent pas au commerce, ils sont encore fabriquans : ils ont à Scio un très-grand nombre de métiers montés, & font des étoffes qui imitent parfaitement celles des Indes, de Perse (1), & même de Lyon. Scio fournit donc ces étoffes; on tire des tapis de Salonique & de Smyrne; des couvertures, de Chypre; de l'huile & du savon, de Candie; de Santorin, les étoffes de coton appellées *Dimiles*; les bas de soie, de Tine, &c. Ainsi l'on vantoit autrefois les tapis de Samos, & de Milet (2),

(1) Les Persans fournissoient anciennement les soies & les étoffes. L'Empereur Justinien fit proposer aux Rois d'Ethiopie & des Ommerites, d'acheter la soie des Indiens, en les assurant qu'ils gagneroient beaucoup à ce commerce, & que tout l'avantage qu'en tireroient les Grecs & les Romains, seroit de n'être plus obligés de donner leur argenr aux Perses, leurs ennemis perpétuels. *Procope de la guerre contre les Perses. Chap.* 19.

(2) *Theocr. Idil.* 15.

les couvertures de Corinthe, les fromages de Sicile, & l'airain d'Argos, &c. (1)

Les Grecs commencerent de bonne heure à connoître la navigation; on peut en juger par le grand nombre de vaiſſeaux qu'ils expédierent pour la guerre de Troye (2). Le Cabotage, qui fut d'abord l'objet de leurs courſes maritimes, n'étoit pas difficile à faire d'une iſle de L'Archipel à l'autre, & des iſles au Continent : le commerce ſe faiſoit alors par échange. Plusieurs vaiſſeaux portent au camp des Grecs devant Troye du vin de Lemnos; & les Grecs, pour en avoir, donnent en échange de l'airain, du fer, des peaux, &c. (3)

Vous ſavez, Monſieur, que le vol, chez les anciens Grecs, n'étoit pas un

(1) ἐξ Κορίνθου ϛρωματα, τυρος Συκελικης. vers d'Antiphane.

(2) On les fait monter à 1200., mais quels vaiſſeaux !

(3) Iliad. *l.* 7. *v.* 471, 490. Orig. des loix, *t.* 2. *p.* 310.

crime; il étoit regardé comme une industrie. Auſſi les premiers navigateurs faiſoient-ils à la fois ſans honte le commerce, & le métier de Pirates. C'eſt ce que font aujourd'hui les Grecs ſauvages, qui ont conſervé la ſimplicité des anciennes mœurs; ils ſont les Pirates de l'Archipel. Conſultons Homere, qui, pour les uſages & les mœurs, ſera toujours la plus pure ſource de toute l'Antiquité Grecque.

Ulyſſe étant chez les Phéaciens, le jeune & fougueux Euryale veut le provoquer à entrer en lice avec lui pour le combat de la lutte, & pour la courſe. Sur le refus d'Ulyſſe, il lui dit: » Etranger, vous reſſemblez donc à un » patron de navire, qui paſſe ſa vie à » courir les mers, pour trafiquer ou » piller; ou à quelque écrivain de » vaiſſeau, qui tient regiſtre des pro- » viſions & des priſes (1

Les Grecs ſont naturellement marins: ils fourniſſent au Grand-Seigneur tous les matelots pour les vaiſſeaux de

(1) Odyſſ. l. 8.

guerre. Ils ont profité de l'invention de la bouſſole ; mais ils n'ont aucune carte marine, & ne ſe conduiſent que par la connoiſſance des côtes, dont ils ne s'éloignent point. La plupart de leurs bâtimens, aſſez ſemblables à ceux des anciens, n'ont qu'un ſeul mât, de longues antennes, de grandes voiles, la poupe élevée, mais plate, ſouvent ornée, & dont le gaillard avance beaucoup, comme au navire de Théſée qu'on voit parmi les peintures d'Herculanum (1). Vous verriez, Monſieur, dans le beau canal de la Mer noire, un Grec aſſis ſur la poupe de ſon *Volik* (2) jouer de la lyre, tandis que le vent favorable enfle la voile de ſon bâtiment, & vous croiriez être aux plus beaux jours de la Grèce.

Enfin, Monſieur, pour vous convaincre qu'il ne faut aujourd'hui que deſſiner ce qu'on voit en Grece, pour former une ſuite de tableaux de l'an-

(1) Tom. 2. pl. 14.
(2) Bâtiment Grec.

cien tems, allez, comme Spon (1), à Messalongi, ou dans le Royaume d'Ulisse, à l'isle d'Ithaque, vous y verrez les *Monoxylon*, qui sont les anciens bateaux Grecs (dont ils ont retenu le nom), faits d'un tronc d'arbre creusé, & qu'un seul homme mene avec deux rames (2).

Vous savez que les plus anciens bateaux pour la mer, & pour les rivieres n'ont pas été faits autrement (3). Tels sont encore les canots des sauvages Asiatiques, Américains, Africains.

Je ne sçais si je me fais illusion, en rassemblant de cette maniere tous les traits de conformité, que je puis appercevoir entre les anciens & les nouveaux Peuples de la Grece; mais il me semble qu'il doit être bien satisfaisant pour un voyageur instruit, de retrouver avec une agréable surprise ce qu'on croit perdu; je veux dire, ces

(1) T. 1. p. 134.

(2) Voyez la Description des Pierres gravées de Stock, p. 520.

(3) Tunc *alnos* primùm fluvii sensêre *cavatas*. Geor. *l.* 1.

Grecs que l'Histoire, la Poësie, les Arts nous rendent si intéressans, & qu'il faut véritablement étudier un peu, pour les connoître. Mais, pour en avoir une juste idée, ce n'est pas dans une terre étrangere, ni même à côté des Turcs, qu'il faut voir les Grecs modernes : c'est dans leur propre pays, dans une ville, ou dans un village tout Grec. Ils peuvent, loin de leurs foyers, se travestir & se contraindre. Ne disoit-on pas anciennement que les Lacédémoniens étoient des Lions à Sparte, & des Singes à Ephese (1) ?

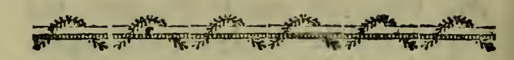
Peut-être trop prévenu pour mon plan, vous paroîtrai-je forcer quelquefois les ressemblances, pour rapprocher le Grec moderne de l'ancien. En tout cas, regardez-moi comme un antiquaire, qui au lieu de négliger, comme tant d'autres voyageurs, une médaille de cuivre parce qu'elle est brute & mal conservée, prend la peine de la laver, de la nétoyer avec soin, & découvre enfin des caracteres qu'on croyoit entierement effacés, ou une

(1) Epict. *l.* 1.

tête, un revers rare & précieux. J'ai toute la ſatisfaction de cet antiquaire, lorſqu'en obſervant pas-à-pas le Grec moderne, & le comparant à l'ancien, dont j'ai tous les ſignalemens, je reconnois celui que je cherche.

Je ſuis, &c.





VINGT-QUATRIEME LETTRE.

La Péche, & l'origine des Madragues pour la péche des Thons.

L'AGRICULTURE, Monſieur, s'eſt ſoutenue dans la Grece, mais n'a pas dû faire des progrès chez un Peuple tombé dans l'ignorance, & attaché ſcrupuleuſement à ce qu'il a toujours pratiqué. Ainſi les préjugés & les vieux uſages des laboureurs Grecs, ſe ſont fidèlement conſervés de pere en fils. La maniere de préparer le raiſin & de faire le vin eſt auſſi ancienne que le ſiphon qui ſert à le tirer, & dont on ne trouve nulle part une deſcription auſſi exacte que dans Appien (1).

L'Agriculture ſera toujours regardée comme la ſource de tous les biens dont nous jouiſſons. Les hommes mirent au rang des Dieux ceux qui eurent la gloire de leur découvrir les ſecrets de cet

(1) De Piſcat. *l.* 4. *v.* 462.

Art, le plus nécessaire & le plus précieux de tous. Ils voulurent immortaliser à la fois le bienfait & la reconnoissance. De tous les moyens de gagner du bien, dit Ciceron, trop prévenu contre le commerce qu'il ne connoissoit pas, il n'en est point de meilleur, de plus utile, de plus agréable, ni de plus digne de l'homme & de l'homme libre, que l'Agriculture (1). Virgile n'est pas moins éloquent dans les leçons qu'il a données aux laboureurs, que dans les plus beaux chants de l'Enéide. La nature qui a fait les Poëtes, a exigé d'eux le premier tribut de leurs vers. Tous ont célébré les richesses & la beauté des campagnes; tous ont à l'envi célébré le bonheur de ceux qui les habitent (2).

Mais la pêche, qui a été le prélude & peut-être l'apprentissage de la navigation; qui, depuis la ligne jusqu'au

(1) Omnium autem rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius. *de Offic. lib. 1. C XLII.*

(2) O fortunatos nimiùm, sua si bona norint, Agricolas! *Georg. 1.* Beatus ille, &c. *Hor.*

harpon (1), nous offre, avec des amusemens faciles, le tableau varié des heureux efforts de l'adresse & de l'industrie; qui, depuis le plus petit bateau jusqu'au plus grand navire, occupe une infinité d'hommes pour la subsistance des autres, la pêche ne mérite pas moins d'attention. Elle a suivi les progrès de l'agriculture. Elle a été célébrée par un des plus beaux Poëmes Grecs qui soient venus jusqu'à nous, & dont ont appelloit les vers, des vers dorés (2).

Les hommes ont vécu de la pêche, comme de la chasse (3) : mais la poursuite des animaux terrestres, bien plus à la portée de l'homme que celle des animaux aquatiques, s'annonçant

---

(1) *Hi jaculo pisces, illi capiuntur ab hamis.* Ovid.

(2) Sans doute à cause de la richesse dont ils furent récompensés par l'Empereur Caracalla, qui fit donner à Oppien un écu d'or pour chacun.

(3) Quint. Curt. *l. 9. Chap. 10*, parlant des Indiens maritimes, dit : *Tuguria conchis & cæteris purgamentis maris instruunt ; ferarum pellibus tecti, & piscibus sole duratis, & majorum quoque belluarum quas fluctus ejecit, carne vescuntur.*

d'ailleurs avec plus d'éclat, a presque été dans tous les tems la passion de la Jeunesse, l'amusement favori des Princes, & l'exercice des Héros ; tandis qu'au contraire la pêche, qui n'occupoit au loin que des mains serviles, & qui même, en s'éloignant des côtes, se déroboit aux regards curieux, fut abandonnée, comme plus périlleuse, aux hommes dont la vie paroissoit coûter le moins à la société.

Les Pêcheurs Grecs, dont il est parlé dans l'histoire, ou dans les anciens monumens, se retrouvent aujourd'hui sur les mêmes côtes, & munis des mêmes instrumens dont ils se servoient autrefois. Comme ils sont ordinairement plus au fait de ce pénible métier, que tous les autres Pêcheurs, ils font les plus abondantes pêches. Les Turcs ont à Aléxandrie une mer très-poissonneuse, cependant ils manquent assez souvent de poisson ; au lieu que les Pêcheurs Grecs de l'Archipel & de la mer noire, apportent à l'envi les uns des autres, avec profusion, tout ce que la Mer & leur travail peuvent leur fournir.

Quand je vous rappelle, d'après

l'hiſtoire & les Poëtes, les Pêcheurs de l'ancienne Grece, vous n'ignorez pas, Monſieur, que ce furent des Pêcheurs de l'iſle de Cos, qui trouverent le fameux trépied d'or d'Hélene. L'heureux coup de filet qui le leur procura, ayant été acheté par des habitans de Milet, n'auroit pas manqué de cauſer une guerre entre les deux villes qui prirent part à la querelle, ſi l'oracle, toujours conſulté dans les cas embarraſſans, n'eût tranché le nœud, en ordonnant d'aller offrir le trépied au plus ſage des Grecs (1).

Dans la fameuſe cornaline du cabinet du Roi, appellée *le cachet de Michel-Ange*, on voit ſur l'exergue un Pêcheur, qui ſans doute indique la paix ou la tranquilité dont jouiſſoit le pays (2).

Ce fut apparemment un Pêcheur qui,

---

(1) *Plut.* vie de Solon. *Val. Max. Diog. Laert.*

(2) Suivant M. Baudelot, *Mém. de l'Acad. des Inſcrip. t. 1.* Voyez cependant l'explication de M. Mariette : *Recherches ſur les pierres gravées. t. 2. p.* 47.

garantiſſant la ſûreté de la côte, déſigna à nos Peres l'endroit où ils bâtirent leur ville. Nous ſommes au moins autoriſés à le croire par la conjecture de M. *Carri*, notre ſçavant compatriote, & mon ancien confrere (1). Il prétend que les Phocéens abordant à la côte, trouverent un Pêcheur à qui ils jetterent une corde pour amarrer leur navire à terre, & que des deux mots Grecs, qui ſignifient *lier & Pêcheur*, ils formerent le nom de Maſſalia (2).

Ne diſſimulons point une origine dont nous n'avons point à rougir. Les enfans des Phocéens étoient la plupart fils de Pêcheurs ou de marchands. La principale pêche des Grecs va me ramener dans ma patrie : nous y conſervons l'image vivante de nos fondateurs dans un corps de Pêcheurs, qui par ſes uſages, ſes loix, ſes coutumes, ſa Juriſdiction, & ſes jugemens, nous retrace ſeul le ſouvenir & la ſimplicité des mœurs antiques (3).

---

(1) De l'Académie de Marſeille.

(2) μάσσειν, lier : ἁλιεύς, pêcheur. *Fond. de Marſeille par M.* Carry *p. 59.*

(1) C'eſt le corps des Prudhommes.

Vous retrouveriez auſſi parmi eux, ſans leur en ſavoir plus mauvais gré, les Pêcheurs de la ville d'Iaſſus, qui, lorſqu'il s'agiſſoit de vendre leur poiſſon, quittoient tout pour ce preſſant intérêt.

Voici ce qu'on lit d'eux dans Strabon. Un joueur d'inſtrumens, aſſez célébre, déployant un jour ſes talens au milieu d'Iaſſus, dont les habitans étoient preſque tous Pêcheurs, en avoit attiré autour de lui un grand nombre fort attentifs à l'écouter; mais dès qu'on entendit le ſignal pour la vente du poiſſon, tous déſerterent bien vîte, à la réſerve d'un ſeul, qui par aventure étoit ſourd. Le joueur d'inſtrument qui n'en ſçavoit rien, flatté que cet homme lui reſtât, s'en félicitoit, & le louoit beaucoup du goût qu'il avoit pour la muſique, tandis que les autres s'étoient retirés au premier coup de la cloche, pour aller vendre leur poiſſon. Comment, lui dit le ſourd, on a donne le ſignal? je ne l'avois pas entendu. Mon homme, en diſant cela, quitte bruſquement le Muſicien, & rejoint les autres.

Voulez vous, Monſieur, des Pê-

cheurs Grecs plus polis & plus agréables à considérer ? rappellez-vous ceux de Théocrite.

» Deux Pêcheurs, dit ce Poëte (1), » étoient couchés sur un lit de jonc » dans leur cabane, & ils avoient la tête » appuyée contre un abri de feuillages. » Autour d'eux étoient les instrumens » de leur profession, des corbeilles, » des roseaux, des hameçons, des » nattes, des lignes de crin (2), des » saines, des labyrinthes d'osier, » des lacets, une peau, & une vieille » barque posée sur des rouleaux. Sous » leur tête étoient un bout de natte, des » habits, des bonnets. C'étoit là tout » leur bien, & le fruit de leurs tra» vaux. Ils n'avoient autour d'eux nul » voisin; la mer amenoit doucement » ses flots jusqu'au pied de leur ca» banne. Le char de la lune n'étoit pas » encore au bout de sa carriere, quand

(1) Idyl. 22.

(2) » Pourquoi, dit Plutarque dans ses questions sur les causes naturelles, » les Pêcheurs » prennent-ils plutôt les soies & le crin des » queues de cheval pour faire leurs lignes, que » ceux des Jumens? *Œuvr. Moral.*

„ l'amour du travail éveilloit ces
„ hommes ſimples.

Oſerai-je mettre à côté de ce tableau quelqu'un de ceux que j'ai eus ſous les yeux, & qui m'ont frappé. Le Pêcheur Grec eſt aujourd'hui peu différent de l'ancien. Souvent après une pêche heureuſe, content de ce qu'il a gagné, le maître du bateau ſe repoſe, & ſe livre innocemment à la joie, au ſein de ſa famille qui l'entoure. Quelquefois, après des jours de fêtes, impatient de reprendre ſon travail, il ſe prépare à la pêche; mais un tems orageux le retient malgré lui dans le port; il veut partir, le vent & la mer le repouſſent. Il reprend triſtement le chemin de ſa demeure : mais tout-à-coup il s'arrête, il revient ſur ſes pas, la tête baiſſée, & s'enveloppant avec un air de dépit de l'épais vêtement qui le couvre, il court ſe précipiter dans ſa barque, où les rames ſont encore attachées. On le voit, la tête appuyée ſur ſes mains, & couché dans le fond de ſon bateau, flotter auprès du Rivage.

Homere qui, pour raſſembler cette foule d'images qu'il préſente, a mis le premier toute la nature à contribution, n'a pas oublié les Pêcheurs. En

décrivant la défaite des pourſuivans de Pénélope, il les repréſente, après le combat, » terraſſés & haletant comme » des poiſſons, que des Pêcheurs ont » tirés de leurs filets, & jettés ſur le ri» vage. Ces poiſſons entaſſés ſur le ſa» ble aride, déſirent les ondes qu'ils » viennent de quitter, & ſont palpi» tans par la chaleur & la ſéchereſſe » de l'air qui leur ôte la vie. Tels les » pourſuivans de Pénélope expirent, » entaſſés les uns ſur les autres » (1). Homere fait donc mention de la pêche aux filets, qui étoit très-ancienne en Grece & en Egypte. Mais les Grecs, ſelon Athénée, ont été long-tems ſans manger de poiſſon; & Mad. Dacier obſerve que, du tems de la guerre de Troye, les guerriers s'en abſtenoient comme d'une nourriture trop délicate pour eux. Auſſi dans l'Odyſſée, Ménélas s'excuſe de ce que ſes compagnons, retenus avec lui dans l'iſle de Phare, pêchoient à la ligne, parce que la faim, ajoûte-t-il, les portoit à ſe

(1) Odyſſ. *l.* 22.
(2) L. 1.

servir de tous les alimens que la fortune leur présentoit (1).

Lorsque les Grecs se sont adonnés à la pêche, ils en ont perfectionné l'art qu'ils avoient appris des Egyptiens. Pollux a fait une plus longue énumération que celle de Théocrite, de tous les instrumens dont ils se servoient; mais vous me dispenserez de cet étalage d'érudition. J'observerai seulement qu'il y avoit des labyrinthes, dans lesquels on attiroit les poissons. On formoit, avec des joncs ou des filets, une enceinte ou muraille circulaire au milieu de l'eau, pour y renfermer le poisson, comme on renfermoit le bétail dans une étable; & voilà l'origine de nos *Madragues* pour la pêche des Thons, évidemment trouvée, établie. Suivons seulement nos Grecs jusqu'à Marseille, & attachons-nous à cette pêche, la plus remarquable de toutes.

Oppien n'a pas manqué de parler de la pêche des *Xiphias* ou *poissons-épées*, qui se faisoit à Marseille, & il l'ap-

---

Odyss. *l. 4. t. 1. p. 298.* Trad. de Mad. Dacier.

pelle à cette occasion *la ville sacrée* (1). Après cette pêche & celle des Pélamides, que les Grecs font dans la mer noire (2), il n'en est pas de plus ancienne que celle des Thons. On les regardoit comme les plus gros & les meilleurs poissons de la mer. On les voyoit venir en troupe (3), & selon Pline, ils firent quelque peur à la flotte d'Alexandre, qui, les voyant venir après elle, se mit en bataille comme contre une flotte d'ennemis (4). Sur quoi j'observe en passant que les Thons suivent volontiers les vaisseaux; ce qui

---

(1) *ἀμφί τε Μασσαλιὰν ἱερώπολιν l. 3. v. 544.*

(2) Cette pêche doit être fort abondante, parce qu'elle réunit les poissons de la mer, & ceux des rivieres qui s'y jettent. C'est pour cela qu'un ancien auteur fait parler les poissons qui s'exhortent & s'invitent mutuellement à se rassembler dans le Pont-Euxin, sur l'assurance d'y trouver l'eau plus douce & plus agréable que l'onde salée des autres mers, *S. Basil. Orat. 7. in Hexaem Arist. 8. hist. anim.* cap. 13. *Rittersh. Comm. Lib. 1. Halieut.* p. 207.

(3) Et pavidi magno fugientes agmine Thynni. *Ovid. halieut.*

(4) Plin. histor. *lib. 9. cap. 3.*

rend en parti raiſon des pêches moins abondantes qu'on a faites ſur nos côtes, pendant la guerre avec les Anglois.

Le Thon étoit anciennement auſſi recherché qu'il l'eſt aujourd'hui; on le ſervoit ſur les meilleures tables, & les Romains en étoient auſſi friands que nous. Suivant Aulu-Gelle, notre Thon mariné (1) & notre Poutargue ſont plus anciens que nous ne penſons. C'étoit l'uſage chez les Carthaginois (2) de faire manger aux nouveaux mariés du Thon mariné avant qu'ils ſe miſſent au lit.

Anciennement encore, comme de nos jours, il y avoit un tems marqué

---

(1) Porrò Thunnorum abdomina ſalita, (Græci ὠμοτάριχον vocant,) apud veteres in deliciis habita ſunt. Id facile intelligas ex Lucilii verſibus apud Nonnium, & Aulu Gell. *Lib.* 10. *cap.* 20.

Ad cœnam adducam, & primùm hic abdomina Thunni
Advenientibus priva dabo.

Poutargue, *Salſamentum piſcium* : τάριχος, œufs *de poiſſons ſechés & ſalés.*

(2) Jul. Scalig. *Poet.* 3. Rittersh. Comm. *in lib. 1. Haleut. Opp. not.* 181.

pour la pêche du Thon. Il ne faut pas être surpris, dit Athènée, si les Béotiens sacrifient aux Dieux de grosses anguilles, puisque nos Pêcheurs, dans le tems où ils prennent les Thons, après avoir retiré leurs filets, immolent un de ces poissons à Neptune (1). Ce sacrifice étoit appellé θυννaιον. Ils en faisoient aussi au Dieu de la mer avant la pêche, pour le prier d'éloigner de leurs filets le poisson appellé *Xiphias* (2), qui les déchiroit. Les Grecs ne le redoutent pas moins aujourd'hui, parce qu'il est très-abondant dans leur mer.

Les Thons, après l'hiver, continuent encore aujourd'hui de passer en foule dans la méditérranée par le détroit de Gibraltar. On en pêche beaucoup à Conil, village à sept lieues de Cadix; on va voir cette pêche au mois de Mai, & il y a des jours heureux pour les spectateurs. On m'a assuré qu'autrefois le Duc de Médina Sidonia s'étoit fait à Conil une rente annuelle de quatre-vingt mille ducats en Thons; ce-

---

(1) Athen. *l. 17. cap. 297.*
(2) *Porte-épée.*

pendant ce poiſſon n'eſt point recherché dans ce pays là ; il eſt communément plus gros, & beaucoup moins délicat en Eſpagne & en Portugal qu'en Provence. Il n'y eſt pas même auſſi ruſé, & on le prend plus facilement. On croit que les eaux de la méditerranée le purgent de ces parties huileuſes qui lui donnent un mauvais goût. Il eſt encore plus maigre en Sardaigne qu'en Provence ; mais arrivé dans la mer noire il devient gras, & ſouvent très-fade au goût.

C'eſt au commencement du Printems que les Thons paſſent le détroit des Dardanelles, pour ſe rendre dans la mer noire. Ils évitent les courants, comme les *Xiphias* ou poiſſons-épées, & les ſuivent à leur retour en Automne. On les pêche avec de gros filets, dont on les entoure pendant la nuit.

J'ai déja remarqué, Monſieur, qu'ils marchent en troupe comme beaucoup d'autres poiſſons, qui ne vont jamais ſeuls ; & qu'on les enferme à la mer, comme on enferme un troupeau dans le bercail. En partant de cette obſervation, ſuivons les progrès de la pêche, & développons l'origine de nos Madragues.

Diodore, en parlant des Ichthyophages qui habitoient depuis la Caramanie & la Gédrofie, jufqu'aux bords du golphe de la mer rouge, fait ce détail : » Leurs habitations, dit-il, font fituées » près de la mer, fur des côtes entrecou» pées, non-feulement de vallées pro» fondes, mais encore de précipices » efcarpés, de ravines étroites, & natu» rellement obliques. Les habitans » mettant a profit cette difpofition de » leur terrain, bouchent avec de gran» des pierres toutes les iffues de leurs » vallées, & de leurs précipices, & » ferment ainfi le paffage aux poiffons » qui fe font jettés dans ces détours.

Le même Hiftorien décrit enfuite les progrès de cette pêche naiffante, & on y apperçoit les commencemens de l'invention qu'on a perfectionée.

» Du côté de la Babylonie, dit-il, » & le long des rivages de la mer, eft » une contrée cultivée & remplie d'ar» bres. Les habitans du pays y font des » pêches de poiffons fi abondantes, » qu'il leur eft difficile de les conferver. » Ils enfoncent en terre le long du riva» ge une fi grande quantité de rofeaux, » qu'on les prendroit pour des filets

» qu'on auroit tendus. Il y a dans cette » palissade un grand nombre de portes en forme de claies, qui s'ouvrent » & se ferment aisément. Le flot, » quand il vient, ouvre ces portes, & » les ferme, quand il s'en retourne. » Ainsi les poissons qui viennent avec » le flot, entrent par ces portes dans » l'enceinte des Roseaux, sans pouvoir » en sortir. On en voit là palpiter une » quantité prodigieuse, quand la mer » s'en retourne. Ils sont aussi-tôt enlevés, & on en tire un grand profit. » Comme tout le pays est plat & fort » bas, quelques-uns de ceux qui l'habitent, creusent un fossé depuis la » mer jusqu'à leurs cabannes ».

» Ils mettent dans ce fossé une porte » d'osier; ils l'ouvrent quand la mer » vient à monter, & la ferment quand » elle commence à descendre. L'eau » de la mer s'étant ainsi écoulée par les » jointures des osiers, & le poisson demeuranr pris dans la fosse, ils en » mangent, & en gardent même autant qu'ils veulent (1). C'est ainsi

(1) Diod. *Liv.* 3. Trad. de l'Abbé Terr. *t. 1. p. 372.*

que les Peuples du nord, dont parle Pline, chassoient de leurs cabannes les poissons qui suivoient la mer, lorsqu'elle se retiroit (1).

Les Grecs n'ont pas été les derniers à connoître, & à adopter la maniere de surprendre, & d'arrêter le poisson captif. Ils la conservent encore comme tous les anciens usages que j'ai rapportés : voyez ce qu'en dit Tournefort. A Naxos, isle de l'Archipel, dans le port des Salines, on prend beaucoup de mulets & d'anguilles, par le moyen de certaines haies de roseaux assemblés & attachés ensemble. Ces haies se plient comme nos paravents, & on les dispose de telle sorte, que les poissons qui s'y sont engagés par certaines marées, n'en peuvent plus sortir. On se sert, ajoûte-t-il, de semblables machines, mais plus grandes & mieux êtendues dans le canal du Martigues en Provence (1). L'invention, comme vous voyez, est très-ancienne.

On la trouve encore chez les Cosa-

(1) *Fugientesque cum mari pisces circum tuguria venantur.* L. XVI. C. I.

(2) Let. 5. t. 1. p. 248.

ques. Ce ſont, dit M. de Peyſſonel (1), les Coſaques appellés *Sariſnadi*, ſujets du Khan de Tartarie, qui font la pêche à Citchon, ville de Circaſſie, depuis le mois de Mai juſqu'à la fin d'Octobre ; car elle n'eſt pas praticable dans les autres mois de l'année, où le fleuve Kouban eſt glacé. Le jour où elle commence, le Bey donne une grande fête. La pêche des Eſturgeons & des *Surats* ſe fait aux palandres, & d'un autre façon aſſez ſinguliere. On forme dans le fleuve une enceinte avec des bois de Saule, & on y pratique une porte faite de maniere, que les poiſſons qui y ſont entrés, ne peuvent plus ſortir.

Vous verrez, Monſieur, par le deſſein que je joins ici d'une de nos madragues, à quel point les Marſeillois les ont étendues & perfectionnées pour la pêche des Thons, & des autres poiſſons de toute eſpece qui s'y jettent en foule.

Il eſt donc évident, que les habi-

---

(1) Mém. manuſcrit ſur les Ports & ſur le commerce de la Mer noire.

tans des côtes, & même les Peuples pasteurs qui se sont approchés des bords de la mer ou des rivieres, ont dû s'occuper de la pêche, & chercher à se nourrir du poisson que leur offroit la mer. Dans les endroits où le flot le leur apportoit, leur premier soin a été de le retenir, & ils ont fait pour le poisson un enclos de haies, comme celui où ils renfermoient le bétail au milieu des champs. Les Grecs ont eu la même idée, & en ont conservé le souvenir. *Mandra* signifie en Grec une étable (c'est le nom qu'on lui donne dans toute la Grece); & de ces mots μανδρα & αγω, on a dû former le nom Provençal de la *Madrague*, que nous avons reçue des Grecs. Ainsi, dans le mot seul, on trouve l'histoire de la chose. En effet la Madrague n'étant originairement autre chose qu'une enceinte faite dans la mer, d'où le poisson qui y étoit entré, ne pouvoit plus sortir, elle a visiblement été faite sur le modèle de la *mandra*, où l'on renfermoit le bétail.

Une remarque de M. Hardion (1) sur la quatrieme Idylle de Théocrite, confirme bien cette idée. » Il y a, dit-il,

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

» dans le Grec μανδρὰ, qui signifie
» une étable ou parc à brebis. Les Ita-
» liens ont conservé ce mot dans leur
» langue. Sannazar l'emploie dans son
» Arcadie, & le Tasse dans son Amin-
» te, ainsi que dans la Jérusalem déli-
» vrée.

Comparez à présent, Monsieur, à notre pêche, celle qu'Oppien a décrite si exactement. » Les Thons, dit-il, se
» jettent en foule dans les filets qu'on
» leur a préparés, & dans cette espe-
» ce de labyrinthe, d'où ils ne peu-
» vent plus sortir (1). Ils sortent du
» grand Océan, & viennent au prin-
» tems dans nos mers, lorsque le mâle
» & la femelle sont agités des mêmes
» desirs. Les fiers Espagnols les atten-
» dent au détroit, & les enlevent
» les premiers : ils sont ensuite la proie
» des pêcheurs Celtes qui sont à l'em-
» bouchure du Rhône, & des Mar-
» seillois, anciens habitants de Pho-
» cée. Enfin ils tombent dans les filets
» de ceux qui habitent l'isle de Sicile,

(1) *Cupiunt irremeabilium insidiarum irruere latibulum.* l. 3. v. 586.

&

» & les bords de la mer Thyrré-
» nienne.

» Lorſque cette armée printaniere
» eſt entrée par le détroit, c'eſt une
» grande nouvelle pour les pêcheurs.
» Ils choiſiſſent, pour les attendre, un
» lieu du rivage qui ne ſoit ni trop reſ-
» ſerré, ni trop expoſé au vent, mais
» qui forme une retraite commode.
» Là, ſur la cime d'une montagne voi-
» ſine, eſt aſſis celui qui veille à la pê-
» che (1). Auſſi-tôt qu'il voit venir les
» Thons, il appelle ſes compagnons.
» Tous les filets ſont tendus, & for-
» ment des appartemens dans la mer;
» car on y voit un veſtibule, des
» chambres, des portes, & un corps
» de logis enfoncé (2) ».

Vous ne ferez peut-être pas fâché de voir les beaux vers d'Oppien, au moins dans la traduction Italienne de Maria Salvini.

De Tonni la progenie è pur del vaſto
Oceano, ed all'opre del mar noſtro

(1) Θυννοσκοπος, Thunniſpex.

(2) C'eſt ce que nos pêcheurs appellent le *Corpou*.

Di prima vera marciano à furore,
Quando assillo di nozze ne li punge.
Questi prendono in pria mel mar Ibero
Uomini Iberi per valor superbi.
A bocca poi di Rodano i caccianti
Celti, egli abitatori di Focea
Anticamente rinomati; e in terzo
Luogo prendongli quanti in la Trinacria
Isola albergano, del mar Tirreno
Nelle onde; quindi in infiniti fondi
Questi, e quelli di quà, di là, si spargono,
E così empion tutto quanto il mare.
Molta, e stupenda caccia e apparecchiata
Ai pescatori, quando se ne viene
Di Tonni alla stagion di prima vera
L'esercito. Il paese in primo luogo
Disegnavo del mar ne molto angusto
Sotto ombrose riviere, ne ancò molto
Corso da venti, e à lor carriere esposto,
Ma che tenesse in se giuste misure
Tra'l sereno scoperto, ed il bacio.
Allora in pria sorr'erto ed alto colle
Sale il perito spiator di Tonni
Che de diversi branchi la venuta.
Conosce, e quali essi si sieno, e quanti,
Ed à compagni si porge avviso.
Ora tutte le reti, di Cittade
A guisa, su pe'flutti ne caminano.
Avvi ricetti, ed avvi poste, ed avvi

Profonde gallerie, ed atrii, e corti;
Quelli velocemente in ſchiere muovonſi,
Come falangi d'uomini, che marcino
Schierati, &c.

Vous verrez donc, Monſieur, quand vous voudrez, ſur nos côtes, la Madrague d'Oppien, que nos pêcheurs n'ont pas appriſe de lui, mais des Grecs, nos peres. Il y a ſeulement cette différence, que l'obſervateur ne ſe poſte plus ſur une montagne voiſine, mais dans une barque qui eſt à la tête de la Madrague. Vous remarquerez comment les matelots ſe ſaiſiſſent du poiſſon, lorſqu'il eſt entré dans l'enceinte où ils ne font que le retourner leſtement ſur l'eau, pour lui faire perdre ſa force que cet animal ne connoît pas, & ce ſpectacle à-coup ſûr vous amuſera.

Vous ne manquerez pas de m'objecter que, ſi nous avons retenu des Grecs le nom de *Madrague*, (qui peut-être vous paroît venir de *Mandra*, comme *alſana* vient d'*equus*) les noms ou du moins la plupart des noms que les pêcheurs Provençaux donnent aux poiſſons, devroient pareillement être

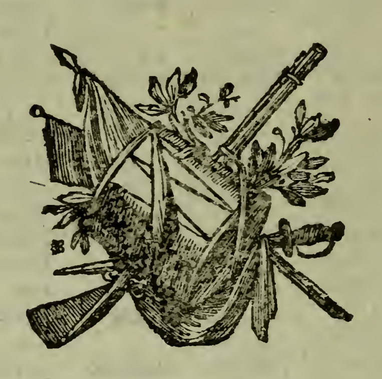
Grecs, puiſque les Latins eux-mêmes en ont adopté pluſieurs. L'obſervation eſt vraie, Monſieur : en voici la preuve. Je prévoyois bien qu'ayant ſuivi mes Grecs en Provence, je ne finirois pas ma Lettre, ſans vous parler Provençal ; vous allez voir que vous pouvez parler Grec à nos Prudhommes qui vous entendront.

Poiſſons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
Lamproye.	Muræna.	Μύραινα.	Moureno.
	Amia.	Αaμια	Lami.
	Conger.	Γύγγρος.	Congre.
	Delphinus	Δελφὶς.	Dauphin.
	Anguilla.	Ἔγγελις.	Enguiello.
	Erinaceus *vel* Umbra.	Ἐχῖνος, *ou* Σκιαινα.	Eſquinado.
	Thunnus.	Θύννος.	Toun.
	Carabus.	Κάραβος.	Carambo.
	Lupus.	Λαβραξ.	Loup.
	Gladius.	Ιφιας.	Eſparo.
	Sepia.	Συπιά.	Sepi.
		Οστρον.	Huitre.
	Turbo.	στρομβος	Roumb.
	Pager.	Φάγρος	Pagre.
(1) On en prend beaucoup dans la mer noire. voyez Oppien l. 4. v. 505.	(1) Pelamides.	Πηλαμύδες	Palamide, qu'on prend à la madrague & à l'hameçon.

Poissons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
	Spongia.	Σπογγὸς	Spoungo.
	Purpura.	Πορφυρα	Pourpre.
	Salpa.	Σαλπη	Sáupo, poisson vert & à raies rousses.
	Sargus.	Σάργος	Sar.
	Scorpio.	Σκορπίος	Scorpeno.
	Aurata.	Γρύσοφις	Aurado.
	Acus.	Ραφις	Agüillo.
	Dentex.	Σινόδους	Denti, *ou* Pagre.
	Stella.	Α'στὴρ	Estello.
	Fidicula.	Κιθάρη	Castagnolo, petit poisson gris, & très-bon à manger.
	Turdus.	Κὶχλη	Céouclé, petit poisson.
	Gobio.	Κωβιὸς	Gobi, Goujon.
	Oculata.	Μελανῦρος	Clavelado *ou* Mercé de Melanouros.
	Sparus.	Σπαρος	Spar, gros poisson.
	Searus.	Σκαρος	Roucau, quirumine

Je n'étendrai pas plus loin cette lettre; car, pour l'achever, je vous avoue que j'aurois beſoin d'un Dictionnaire Provençal que je n'ai pas ſous la main. Je crois vous avoir ſuffiſamment mis à portée de vous convaincre, qu'en fait de pêche & de Madragues, nos pêcheurs Provençaux ſont encore plus Grecs que les Grecs modernes.

Je ſuis, &c.





VINGT-CINQUIEME LETTRE.

Uſages divers, & Supplément aux lettres précédentes.

Pour répondre, Monſieur, à toutes vos queſtions ſur les points que je n'ai pas traités, il faut donc revenir ſur mes pas, & glaner encore dans les champs que j'ai déja parcourus. Il s'agit de quelques uſages que j'avois négligés, ou qui m'étoient échappés; j'en ai retrouvé partie dans mes notes & je me rappellerai le reſte. La magnifique collection des peintures d'*Herculanum*, que j'ai parcourue depuis mes voyages, vient encore heureuſement à mon ſecours; je n'héſiterai pas à en profiter, & je m'enrichirai des notes des ſçavans Académiciens. Vous diſtinguerez bien leur érudition de la mienne, qui ne ſoutiendroit pas la comparaiſon; mais ce ſera, ſi vous voulez, une ombre au tableau: *ſcribimus indocti, doctique*, &c.

A la ſuite des feſtins Grecs, vous

auriez desiré, Monsieur, la description d'un repas moderne & d'un repas domestique, pour juger de la ressemblance, en ce point, des Grecs d'àprésent avec les Anciens. Vous allez être satisfait, & ce sera d'après le tableau que le Recueïl d'Herculanum me fournit. Tom. 1. pl. 14e.

Sur un *Triclinium* ou lit triangulaire des anciens, que les sophas couverts d'une toile blanche représentent exactement, vous voyez une homme à demi couché. Sa femme est assise sur le bord du lit, & un jeune homme tient dans ses mains une espece de cassette. Devant eux est une table ronde en forme de trépied, & à pieds de biche, telle que sont encore aujourd'hui celles des Grecs. On voit sur cette table des vases remplis de vin, ce qui marque la fin du repas. Le plancher est parsemé de roses. L'homme boit avec une corne perçée par la pointe, qu'il tient un peu éloignée de sa bouche, en haussant le bras; il y fait découler le vin, comme lorsque nous voulons le faire mousser dans le verre.

Cette façon bacchique de boire, usitée parmi nos matelots, est très-com-

mune chez les Grecs, c'eſt-à-dire, parmi ceux du peuple qui ne ſe piquent pas de ſobriété.

Les Thraces, les Grecs, les Paphlagoniens, avoient coutume de boire dans des cornes d'animaux, & cette maniere de faire couler le vin dans la bouche, comme ſi on la mettoit ſous un ſiphon, s'appelloit ἀμυστίζειν (1). Comme de cette façon on buvoit beaucoup, les grandes taſſes étoient appellées ἄμυστις, & les Thraces les vuidoient d'un ſeul trait (2).

On appelloit les tables à quatre pieds θραπεζαι, & celles à trois pieds θρίποδες. La table quarrée ſur laquelle les Grecs mangent l'hiver, eſt le *tendour* dont je vous ai parlé dans ma quatrieme Lettre. Le trépied eſt pour l'été.

La coutume de manger couché ſur

---

(1) Athen. *l.* 10. Ariſtoph. *Acarnan. act.* 4. Calep. Dict. *Amyſtis.* Per cornu etiam fluentia in fauces hominum vina decurrunt. *S. Ambr. de El. & Sej.*

(2) Non multi Damalis meri
Baſſum Threiciâ vincat amyſtide.
Horat. l. 1. *Od.* 36.

des lits, & dans un déshabillé ſouvent peu décent, vient de l'uſage de ſe mettre à table en ſortant du bain, parce qu'en effet, après un bain chaud, on ſe couche volontiers (1), & que dans cette attitude libre qu'on peut prendre ſur un ſopha, on mange plus commodément. Les Anciens, après avoir mangé, & ſurtout après avoir bien bu, (car ils n'étoient pas fort ſobres,) n'avoient qu'à poſer leur tête ſur un carreau, & s'allonger pour dormir. Le repas domeſtique des Grecs préſente encore très-fidèlement cette image du bon vieux tems, & du *train d'amour* qui, ſelon Marot, y régnoit. J'ai déja dit, que ces lits ou ſophas ſont couverts le plus ſouvent d'une toile de coton tout unie : c'eſt l'antique ſimplicité. Homere les appelle des lits blancs & tout ſimples (2), en parlant ſans doute de ceux de ſon tems; mais ils ſont dé-

(1) *Qualis eſt fatigatis potus, dulceque lavacrum*, γλυκερὸν τε λυετρον : ce doux bain que les anciens Grecs aimoient tant, comme ceux-ci l'aiment encore.

Opp. de ven. l. 2. v. 40.

(2) στρώματα λιτά

crits dans Apulée, avec toutes les recherches du luxe (1).

On voit encore chez les Grecs riches des ſophas couverts de pourpre d'or, & des plus belles broderies en fleurs.

Il faut obſerver que les ſophas étant placés ordinairement ſur une eſtrade(2), les domeſtiques chez les Grecs & les Turcs ſe tiennent au bas: ce qui eſt encore de l'ancien coſtume.

Suivant les Académiciens de Naples: *I ſervi, e le ſerve ſi diceano da Latini*, ad pedes (3), *perche nelle cene ſtavano a piedi de convitati, o de padroni* (4).

---

(1) *Lectus Indicus, teſtudine perlucidus, plumeâ congerie tumidus, veſte ſericâ floridus*, &c. Apul. Miles. *l.* x.

(2) Tels étoient auſſi les lits anciens.
Regis Echionii ſtratis adlapſus, ubi ingens
Fuderat Aſſyriis exſtructa tapetibus alto
Membra toro....
Capit ille dapes, habet ille ſoporem...
Stat. l. 2. Thebaid.

(3) *Servus qui cænanti ad pedes ſteterat, narrat quæ inter cœnam ebrius dixiſſet.* Senec. *de* Benef. III. 27.

(4) Antiquit. d'Herculan. *tom.* I. *p.* 77. *Pl.* 14. *not.* 17. *Martial*, paſſim.

Les Dames Turques du Serrail, qui, par une faveur ſinguliere, obtinrent la permiſſion de venir dîner ſans témoins avec Mad. la Comteſſe des Alleurs, Ambaſſadrice de France, avoient avec elles leurs femmes eſclaves, qui les ſervoient à table à genoux; ce qui eſt bien plus fort que le *Stare à piedi.*

Les Anciens croyoient que les fleurs qu'ils mettoient dans leur ſein & ſur leurs têtes, empêchoient l'ivreſſe. Ils en jettoient non-ſeulement ſur le lit & ſur la table, mais dans l'appartement où on mangeoit. Ils y répandoient auſſi des eaux de ſenteur. Aujourd'hui les Grecs & les Turcs brûlent de l'aloës, qui eſt le parfum le plus cher & le plus agréable.

Indépendemment des fleurs qui ornoient la table & les lits, vous avez déja vu que les couronnes de roſes que nos Grecs modernes aiment beaucoup, annonçoient toujours la joie, & les feſtins. Il paroit qu'Epictete lui-même, malgré toute ſon auſtérité, n'en étoit pas ennemi. » Un homme, dit-il, vint » un jour me conſulter ſur le deſſein » qu'il avoit d'entrer dans le Collége » des Prêtres d'Auguſte à Nicopolis. » *Eh! mon ami*, lui dis-je, *à quoi bon*

» *cela? C'est une dépense bien inutile.*
» Mais mon nom durera toujours, puis-
» qu'il sera inscrit sur les registres.
» *Gravez-le sur une pierre, il durera en-*
» *core plus long-tems.* Mais je porterai
» une couronne d'or. *Si c'est-là ton am-*
» *bition, couronne pour couronne, prends*
» *en une de roses : elle te siéra mieux, &*
» *te pesera moins* » (3).

Je reviens au tableau du repas domestique que je vous ai cité. Les Académiciens observent que la femme qui paroît prête à se lever, n'a point de souliers; & que la cassette que porte la servante ou l'esclave, pourroit être celle qui renfermoit ses sandales ou ses pantoufles. A cette occasion ils remarquent que Plaute, dans la Comédie du *Trinummus, act. 2. sc. 1.* appelle ces servantes, *Porte-sandales* (2), parce que les femmes avoient grand soin de leur chaussure, & quittoient leurs souliers en se mettant à table. Cela s'explique aisément par ce qu'on voit aujourd'hui chez les femmes Grecques. Non-seulement elles quittent leurs souliers pour s'asseoir,

(1) Ep. *l.* I. *l.* VII.
(2) *Sandaligerulæ.*

s'allonger, & s'accroupir ſur leurs ſophas, mais encore pour monter ſur l'eſtrade où eſt le ſopha, laquelle eſt toujours couverte d'un tapis (1). On ſait que les Turcs en entrant à la Moſquée, ainſi que dans leurs appartements, laiſſent leurs pantoufles à la porte.

Les femmes Grecques n'uſent point leurs ſouliers chez elles, parce qu'elles ont à la porte de la chambre, où elles ſe tiennent, des galoches dont elles ſe ſervent pour marcher dans la maiſon, ou pour ſe promener au jardin. Lorſqu'elles ſortent pour aller un peu loin, elles mettent des bottines jaunes, & leurs ſervantes, qui ſont encore *Sandaligerulæ*, portent, dans un paquet ſous le bras, les ſouliers de leurs maitreſſes.

Je continue de parcourir le Recueil d'Herculanum, & je trouve qu'en vous parlant des habillemens, j'ai oublié le capuchon que les Grecs & les Turcs portent également, pour ſe garantir du froid & de la pluie, ou lorſqu'ils ſont en voyage. Ce capuchon eſt fort grand, & plus ample que celui

---

(1) *Obvia nudato, Delia, curre pede.* Tib. Eleg. 3. *l.* 1.

dont nous nous servons avec nos redingotes. Voyez, dans la pl. *6*. du troisieme volume, la figure qu'on croit être celle d'Ulysse devant Pénélope, qui est assise sur la chaise d'ivoire où la représente Homere (1). Le Roi d'Ithaque qui vient de la débarrasser de ses poursuivans, porte le capuchon Phrygien avec lequel on peint Pâris & Ganimede, & que portoient aussi les Spartiates.

Je crois ce capuchon Phrygien ou Grec, aussi ancien dans l'Orient, que le voile des femmes, dont S. Paul luimême leur recommande l'usage. Cet Apôtre, suivant l'interprétation de l'éloquent Auteur de l'*Ouvrage des Six jours*, dit aux Corinthiens : Que la tête de l'homme représentant la majesté de son maître ne doit pas être voilée, & que la femme, au contraire, se déshonore en refusant de se voiler, parce qu'en découvrant sa tête en présence de l'homme elle rend douteux son état de dépendance, & obscurcit la supériorité de l'homme.

J'ai parlé du voile des esclaves ou

---

(1) Not. 10.

des ſervantes, qui eſt ordinairement le plus long, comme étoit celui des anciennes captives. Le voile dont uſent les Dames l'eſt ſans doute un peu moins; mais il leur couvre tout le dos en tombant des épaules, & il eſt large à proportion : c'eſt préciſément l'ancien voile.

Dans la Thébaïde de Stace, la fille de Cadmus, ſurpriſe par Antigone qui ſurvient auprès du corps de Polynice ſon mari, couvre à la fois de ſon voile le viſage du mort & le ſien (1).

Vous retrouverez ce grand voile dans la Planche dix-huitieme du premier tome de la Collection d'Herculanum, où l'on voit une danſeuſe peu modeſte qui le tient avec beaucoup de grace.

Les danſes laſcives, dont je n'ai pas fait mention, ſont encore affectées, parmi les Grecs & les Turcs, comme elles l'étoient autrefois aux Courtiſanes de profeſſion. Elles ſont encore admiſes dans les feſtins chez les gens peu ſcrupuleux ſur les mœurs, & dans

(1) Nihil illa diû, ſed in ora mariti
Dejicit, inque ſuos pariter velamina vultus;
Capta metu ſubito. *Thébaid. l. 12.*

la licence des fêtes qui accompagnent les mariages. Ainsi, selon Apulée, aux noces de Psyché, qui devenoit sa belle-fille, Vénus elle-même dansa (1).

Il paroît que ces danseuses ambulantes, qu'on fait venir dans les festins, étoient en vogue sous les Empereurs Chrétiens, puisque Théodose défendit cet usage par une loi expresse.

Une de ces danseuses qui courent encore les assemblées de plaisir, semblables aux courtisanes qui dansoient sur les théâtres aux fêtes de Flore (2), après avoir donné un plat de son métier, embrasse ensuite successivement tous les spectateurs pour en obtenir quelque chose. Elle tient ordinairement un tambour de basque, ou semblable à celui de la chanteuse (*Psaltria*) de la Planche 23 du second tome des Monumens d'Herculanum. Elle se présente le sein découvert, & de la maniere la plus immodeste, telle qu'on représentoit Sapho (3).

---

(1) Venus suavi Musicæ superingressa formosè saltavit. *Miles. l. VI.*

(2) Val. Max. *l.* 2 *cap.* 10.

(3) Ovid. Am. l. 3.

Les femmes Turques qui, dans les ſérails ou harems, ſont deſtinées uniquement, ou, pour mieux dire, condamnées par une loi injuſte aux plaiſirs des ſens, ont conſervé ces vêtemens tranſparens & légers qu'on voit dans les anciens tableaux (1). J'ai eu l'occaſion de m'en aſſurer, ayant vu à la dérobée les Dames Turques qui vinrent chez Madame la Comteſſe Déſalleurs.

Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur un ſujet trop dangereux à traiter. N'imitons pas trop les Anciens, qui ſouvent n'étoient pas plus chaſtes dans leur proſe que dans leurs vers. Ce n'eſt pas donner bonne opinion de ſes mœurs, que de ſe permettre dans ſes écrits une liberté peu décente (1).

Je ſuis, &c.

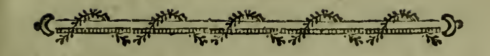
---

(1) Ingrediuntur expolitæ libidinis victimæ & tenuitate veſtium nudæ oculis ingeruntur. *S. Jer. in Hel.*

Crediderim nymphas hâc ego veſte tegi. *Ovid.*

On appelloit ces habits tranſparens *multicia*, & les ouvriers qui les faiſoient λεπτουργοι

(2) *Raró moribus exprimit Catonem, quisquis verſibus exprimit Catullum.* Muret. in Juvenil.



VINGT-SIXIEME LETTRE.

Continuation du même ſujet.

A CE que je vous ai déja dit, Monſieur, de la chauſſure des Grecs modernes, vous ajouterez ce qui ſuit.

Les ſandales ou galoches de bois dont ſe ſervent les femmes Grecques, ſont ordinairement très-propres; il y en a même ſur leſquelles on voit la nacre incruſtée, & ſouvent une broderie en relief. Cette chauſſure qui fait paroître leur taille encore plus grande, ne peut être que l'ancien cothurne qu'il faut bien diſtinguer des attaches qui s'ajuſtoient à la jambe (1), & que l'on comprenoit ſous ce nom.

On exigeoit anciennement d'une belle perſone qu'elle fût grande, ou qu'elle le parût; on ne repréſentoit pas autrement la Muſe de la Tragédie qui

(1) Purpureoque altè ſuras vincire cothurno. *Ænéïd* I.

s'élevoit au-dessus des autres (1). On comparoit les petites femmes aux Pygmées, & on les trouvoit ridicules (2).

Qu'il est beau, disoit Lucien, de voir dans la tragédie un homme méprisable monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits, pour paroître plus gros & plus grand, représenter un Héros ou un Dieu (3).

Les femmes Grecques ont donc retenu cette ancienne chaussure (4), & ces galoches ornées. C'est naturellement chez elles le piedestal de la statue. On voit qu'il n'est point du tout inutile, pour expliquer les anciens, de consulter les Grecs modernes; & c'est une observation que M. Winkelmann n'a pas manqué de faire dans son *Histoire de l'Art.*

(1) In cothurnos ne assurgat Comœdia. *Quintil.*

(2) . . . . Breviorque videtur
Virgine Pygmæâ nullis adjuta Cothurnis.
Juven.

(3) Dialog. de la Danse.

(4) On croit que Sophocle a le premier introduit le cothurne pour les Acteurs de la Tragédie.

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.
Virg. Ecl. 8. v. 10.

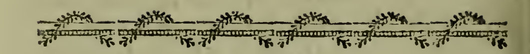
» Le Cothurne, dit-il (1), étoit une » ſandale plus ou moins haute & épaiſ- » ſe, mais ordinairement de la hauteur » de la main. On la donnoit à la Mu- » ſe Tragique; & cette Muſe, quoique » inconnue, eſt de grandeur naturelle » dans la ville Borghèſe, avec un véri- » table cothurne haut de cinq parties » d'un palme Romain (1). Ce monu- » ment ſert a expliquer les paſſages des » anciens qui ſemblent donner, contre » toute vraiſemblance, une élévation gi- »ganteſque aux perſonnes montées » ſur le théâtre. Cette, élévation n'étoit pas extraordinaire chez les Grecs attendu l'uſage qu'ils faiſoient communément de cette chauſſure, que les Grecques modernes ont conſervée.

Je ſuis, &c.

---

(1) Tom. 1. p. 357.

(2) Les cinq parties d'un palme Romain reviennent à trois pouces ſix lignes du pied de Roi.



VINGT-SEPTIEME LETTRE.

Continuation du même ſujet.

Les tableaux d'Herculanum, M. m'ont rappellé une coutume barbare, qui malheureuſement ne s'eſt pas conſervée dans les ſeules écoles des Grecs : je veux parler de la coutume de battre & de fouetter les enfans. Quel eſt le pere qui a oſé donner ce droit à un étranger, ou qui n'a ſçu punir un enfant, qu'en imprimant ſur lui la honte d'un châtiment public & ſervil ? Cet uſage n'a pu s'établir que dans une nation accoutumée à exercer ſur les eſclaves les châtimens les plus rigoureux, quoique tous les honnêtes gens, chez les Anciens, traitaſſent les leurs avec humanité, qu'ils en fiſſent aſſez ſouvent leurs amis, & que pluſieurs en aient même adopté (2).

---

(2) Epitaph. Græc. Muſæi Veronenſis.
Vivum donavi te libertate, ſed illa

Vous sçavez que dans nos Colonies de l'Amérique, où la plûpart des habitans sont accoutumés à traiter leurs Negres avec une rigueur forcée, sans laquelle ils en tireroient peu de service, les enfans étant élevés & punis avec la sévérité dont on a contracté l'habitude à l'égard des esclaves, sont communément plus méchans que les nôtres.

J'ai entendu chez les Grecs les peres & meres ne menacer leurs enfans que des verges, comme s'il ne pouvoit point y avoir pour eux d'autres punitions que celles des esclaves. De-là cette barbare coutume des maîtres qui osent dépouiller eux-mêmes les enfans, pour leur faire subir avec rigueur le châtiment le plus honteux. De-là ces tristes instrumens de la pédanterie des écoles (1), que Martial appelle assez plaisamment *sceptra pœdagogorum*. L'usage des anciens Grecs étoit d'attacher un enfant à une espece de poteau, ou

---

Et priùs utebaris, neque servus eras, p. 64. Lydamon parle à son esclave, nommé Denys.

(1) *Ferulæ tristes.*

de le faire teuir par un autre, pour être fouetté. C'étoit la punition du *catomium* (1) : usage barbare, & qui n'a été conservé, par la force de la coutume, que parce que les maîtres, pour se venger de ce qu'ils ont souffert dans leur enfance, veulent apparemment user de représailles, en exerçant le même empire, la même inhumanité sur leurs semblables, sur cette enfance délicate, ou sur cette tendre jeunesse qui ne demande que des soins, de l'indulgence, du respect, & qui ne doit point être traitée comme les animaux que l'on veut dompter.

Vous verrez, Monsieur, le tableau de ce honteux châtiment dans la XLIe planche du III Tome des Peintures d'Herculanum, & vous pourrez lire les notes des Académiciens sur cet article.

Vous y remarquerez aussi l'ancienne coutume des enfans qui écrivent sur leurs genoux & sur une planche avec un roseau taillé, ce qu'ils font encore dans les écoles Grecques & Turques.

L'éventail de plumes de paon dont

(1) D'où l'expression κατωμίζειν.

je vous ai parlé, se retrouve encore dans le même Tome, planche 24. Le mois d'Août y est représenté par la figure d'un jeune homme qui a dans la main droite une couronne radiale, & qui de l'autre main tient un éventail, pour se rafraichir (1).

Même Tome, planche 26, Vénus rajuste ses tresses devant un miroir fait comme une raquette exactement ronde, & qu'elle tient d'une main. Les miroirs des anciens étoient des lames d'or ou d'argent. Vous l'avez vu dans cet éventail rond à plumes de paon, & j'ai retrouvé cette ancienne forme chez les Barbiers Grecs & Turcs, qui présentent un de ces miroirs ronds, en forme de raquette, à celui qu'ils viennent de raser.

Les miroirs Grecs me rappellent l'affaire sérieuse qu'ils attirerent au

(1) Lambere quæ turpes prohibet tua prandia muscas,
Alitis eximiæ cauda superba fuit.

Martial l. 4. Epig. 67. Et modo pavonis caudæ flabella superbi. *Propert El. 18. l. 2.* Voyez encore *le Traité des Pierres gravées de M. Mariette, tom. 2. pag. 26.*

pauvre Apulée, dont les ennemis lui faisoient un crime d'en avoir un. »Quoi! » disoient-ils, un Philosophe avoir un » miroir! « » Et quand j'aurois, répondoit-il, un miroir, » est-ce à dire que » je m'en serve pour ma parure? «

Je vous ai parlé des chaînes d'or dont les femmes Grecques se parent: vous les trouverez encore dans la belle figure de la planche 17 du second tome des Peintures d'Herculanum. J'ai fait mention de ce voile, qui tombant de la tête entoure le cou, & cache la moitié du visage, pour le garantir du froid, ou pour le dérober aux regards des curieux. C'est la coëffure des femmes de l'Isle de Tine, rendue exactement par celle de la nourrice d'Achille (1).

Dans la 35[e] planche, qui représente la boutique d'un Cordonnier, les souliers qu'on y voit ont un quartier qui

(1) Mitris & lanis quædam non velant caput, sed conligant, a fronte quidem protectæ, quà propriè autem caput est, nudæ. Aliæ modicé linteolis, nec ad aures usque demissis, cerebro tenùs operiuntur.
Tertull. de veland. Virg. cap. 17.

monte jusqu'à la cheville du pied. Tels sont à-peu-près ceux que portent encore les jeunes Grecs : espece de demi-bottines qu'on attache à cette longue culotte qui couvre la jambe des Orientaux. Outre le bas de peau qui tient à cette culotte, ils ont de petites bottes toutes semblables aux souliers représentés dans ce tableau.

Ici les harnois des chevaux sont fort différens des nôtres, & assortis à l'habillement.

Les selles sont très-anciennes : on en voit dans la colonne Trajane & dans les tableaux d'Herculanum (1). Ce n'étoient d'abord que des bâts qu'on mettoit sur un tapis dont l'âne ou le cheval étoit couvert; on a fait ensuite des selles avec un pomeau élevé. C'est des tapis que sont venues ces grandes housses que les Grecs, les Persans & les Turcs ont conservées. La description que fait Apulée de l'équipage d'un cheval, est très-ressemblante à ce qu'on voit aujourd'hui.

» On regarde, dit-il (2), les gens

(1) Pl. XII. T. 2. Pl. XLIII. T. 3.
(2) *De Gen. Socrat.*

» riches comme des chevaux qu'on » veut acheter. Sans s'arrêter à la ri» cheſſe de leurs grandes houſſes ; ſans » conſidérer ſi les crins de leur cou ſont » bien treſſés, ſi leurs colliers ou car» cans brillent d'or, d'argent & de » pierreries, ſi les mords ſont bien » gravés, les ſelles bien faites & rele» vées d'or : on dépouille le cheval de » ſes ornemens, » &c.

Je ſuis ſurpris que le Comte de Marſilli (2), dans ce qu'il dit de la cavalerie des Turcs, n'ait point fait mention de leurs grandes houſſes.

Après avoir parcouru la Collection d'Herculanum, je vais achever, Monſieur, de répondre à vos queſtions. Je reprendrai enſuite les uſages Grecs dont il me reſte à vous parler.

Vous demandez ſi les excommunications que le Patriarche prononce contre un débiteur infidele, ou un homme de mauvaiſe foi, ont rapport à quelque uſage pareil établi, non dans l'ancienne Egliſe, mais dans l'ancien tems.

---

(1) Seconde partie de l'état militaire de l'Empire Ottoman. *ch.* 13.

Je ne puis mieux comparer ces excommunications contre un coupable dénoncé au Patriarche, qu'aux exécrations publiques qu'on prononçoit à Athênes contre celui qui refusoit de montrer le chemin à un homme qui s'égaroit, & contre tous ceux qui manquoient aux devoirs de l'humanité. Cette punition fait bien l'éloge de l'honnêteté des Athéniens (1).

Quant aux *Pronubes*, vous croyez donc que je puis m'être trompé; que l'époux devoit être conduit ou soutenu par des hommes, & la jeune mariée par des femmes. Voyez cette comparaison d'Oppien, qui ne cite que des exemples Grecs : » Ainsi on voit un » jeune homme conduit par les femmes » pronubes habillées de blanc, la tête » couronnée de fleurs, tout parfumé » des essences d'Arabie, s'approcher du » lit nuptial en répétant le chant » joyeux de l'hyménée (2) ».

---

(1) Quid enim est aliud erranti viam non monstrare, quod Athenis exsecrationibus publicis sancitum est? *Cic. de Off. l.* 3.

(2) De Venat. *l.* 1. *v.* 337.

Le même Oppien me rappelle à cette occaſion un uſage bien oppoſé au nôtre. Anciennement les nouvelles mariées reſtoient enfermées pluſieurs jours, & n'oſoient ſe montrer en public. » On ne la voit pas, dit ce Poëte, » hors de ſon appartement le lende- » main de ſes noces, ni pluſieurs jours » après, retenue par la honte que lui » donne l'aimable pudeur qui la fait » rougir lorſqu'on la regarde (1) ». Telle eſt encore la pratique des Grecs.

Pline dit qu'anciennement en Grece on ne ſupplioit pas quelqu'un pour lui demander une grace, ſans lui toucher le menton (2).

Dans la belle reconnoiſſance d'Electre & d'Oreſte, ſi bien ménagée par Sophocle, Oreſtè, qui ne s'eſt pas encore découvert, pour y préparer ſa ſœur, veut lui faire quitter l'urne où elle croit que ſont renfermées ſes cendres. Electre lui dit : *Par votre ſacré*

---

(1) De Piſcat. *l.* 4. *v.* 180.

(2) Antiquis Græciæ in ſupplicando mentum attingere mos erat. *Plin. hiſtor. l.* 2. *c.* 43.

visage que je touche, ne m'enlevez pas ce cher dépôt (1).

Dans les *Monumenti Antichi* (part. 2. pl. 137.) Andromaque est représentée avec l'impression de douleur que Virgile lui fait conserver chez Hélénus (*Enéïd. L. 5.*), & un jeune homme qui est près d'elle lui touche le menton pour la consoler.

Les Supplians aujourd'hui embrassent les genoux, & parmi les Turcs on touche quelquefois, entre égaux, la barbe de celui qu'on veut prier; ce qui approche fort du menton (2).

» Les Supplians, dit Eustathe sur le premier Livre de l'Iliade, » touchoient » la tête, baisoient la main, ou embrassoient les genoux de celui qu'ils » vouloient fléchir ou prier «.

Il est bon de vous faire observer ici qu'un Grec suppliant ne se présente pas devant un Seigneur Turc, ou un homme

(1) Elect. Sophoc. *Act.* 4. *sc.* 1.

(2) *Constantin Bey*, Prince de Moldavie, priant *Tchioban Oglou*, sarraf ou banquier Arménien, de lui rendre un service essentiel, lui passa la main sous la barbe, & la lui baisa.

en place, ſans avoir par reſpect les mains couvertes. Ainſi les anciens Supplians ſe couvroient les mains avec les bandelettes de laine qui pendoient des branches d'olivier qu'ils portoient. Lorſqu'Enée arrive chez le Roi Evandre, il lui dit : » J'implore, comme » vous voyez, votre ſecours avec ces » branches d'olivier ornées de bande- » lettes (1) ».

Les Députés des Troyens diſent la même choſe au Roi Latinus (2) : » Vous nous voyez en poſture de Sup- » plians, & les mains couvertes. «

Je ne puis terminer cet article ſans vous rapporter un trait qui m'a vivement touché, & qui vous fera connoître l'éloquence naturelle des femmes Grecques. Une femme reſpectable, qui a tenu un état diſtingué, avoit un frere Commerçant qui fut malheureux, & obligé de faillir. Son principal com-

---

(1) Me fortuna precari,
Et vittâ comptos voluit prætendere ramos.
Ænéid. l. 8. *v.* 128.

(2) Ne temne quod ultro
Præferimus manibus vittas ac verba precantum.
Ænéid. l. 7. *v.* 237.

merce étoit avec une Nation étrangere, à laquelle il devoit beaucoup. L'Ambaſſadeur de cette Nation ne vouloit entendre à aucun accommodement ; déterminé à pourſuivre le Négociant avec la plus grande rigueur, il paroiſſoit inexorable. Il s'agiſſoit donc de le fléchir ou de pouvoir au moins gagner ſur lui quelque choſe. Cette Dame ſe chargea de cette pénible commiſſion, & prit avec elle les filles du Négociant malheureux. » Mes nieces, leur dit-elle, » ce n'eſt pas dans votre maiſon » qu'il faut pleurer inutilement ; il » faut venir pleurer aux pieds de cet » homme inflexible qui veut perdre » votre pere. Prenez des habits con- » formes à votre ſituation, & ſuivez- » moi ».

Elle ſe rendit au Palais du Miniſtre; mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa douleur, lorſqu'on lui annonça que cet Ambaſſadeur ne vouloit pas la recevoir! Une femme accoutumée à des honneurs & à des reſpects, devoit être bien plus ſenſible qu'une autre à la dureté d'un pareil affront. Celle-ci devenue Suppliante ne ſe rebuta point, & toujours refuſée après de nouvelles

inſtances, elle répondit : » Puiſque
» Monſieur l'Ambaſſadeur ne veut pas
» me recevoir, j'attendrai humble-
» ment à ſa porte le moment où il
» ſortira ». Une des filles plus vivement affectée du traitement qu'elle éprouvoit, ne put ſoutenir l'excès de ſa douleur, & tomba évanouie. La Dame affligée demande du ſecours : mais les Domeſtiques, à l'exemple du Maître, croient devoir le lui refuſer, & paſſer outre ſans l'entendre. Alors cette femme indignée s'avance vers la Garde des Janiſſaires, & crie avec force :

» O Muſulmans, à mon ſecours !
» ô vous que les Chrétiens appellent
» barbares ! venez m'aider à ſecourir ou
» à emporter une fille qui ſe meurt au
» milieu de ces Chrétiens qui m'en-
» tourent, & qui ont l'inhumanité de
» me refuſer de l'eau. Venez, Muſul-
» mans : que cet homme inacceſſible
» aux infortunés entende les cris d'in-
» dignation que vous joindrez aux cris
» de la néceſſité, & de la douleur ;
» qu'il voye que vous n'êtes pas ſourds,
» comme lui, à la voix des malheureux ».

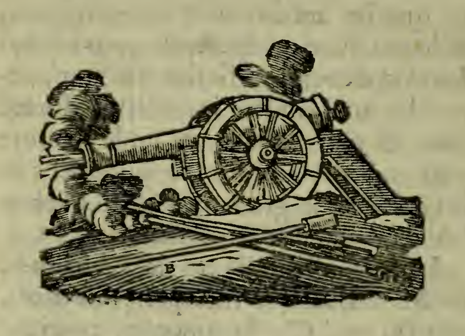
Les Janiſſaires accourent auſſi-tôt ; ils ſont tous aux ordres de cette femme,

qui majeftueufement leur commande, & eft obéie. La foule s'amaffe; les gens du Palais, honteux de leur dureté, s'empreffent d'apporter des fecours tardifs; toutes les portes font ouvertes, comme fi on les avoit enfoncées. L'Ambaffadeur lui-même, étonné du tumulte, ne peut éviter de paroître; & alors cette femme courageufe, réuniffant à la fois tout ce que fa jufte indignation, ce que les mouvemens qui l'agitent, & le touchant du fpectacle peuvent lui fournir d'énergie, fe fait écouter, reproche au Miniftre interdit fa dureté pour les malheureux, & ne le conjure plus, mais le force impérieufement de lui accorder la grace qu'elle étoit venue lui demander en Suppliante.

La nouvelle Hiftoire de l'Afrique, de M. *Cardonne*, Interprète du Roi, que j'ai vu à Conftantinople, contient un bel exemple d'intrépidité de la part d'une femme Grecque.

» Sous Conftant, fecond fils de » Conftantin III, Grégoire étoit Patri- » ce des Grecs en Afrique. Il fut atta- » qué & vaincu par les Arabes, fous le » commandement d'Abdoulha. La fille » du Patrice, après avoir fait dans cette

» bataille des prodiges de valeur, fut
» prise les armes à la main... Mon
» pere a péri, dit-elle au Général Mu-
» sulman ; je me suis précipitée dans
» tes bataillons, pour ne pas lui survi-
» vre, & je n'ai pas trouvé la mort que
» je cherchois. *T. 1. p. 21.*





VINGT-HUITIEME LETTRE.

Continuation du même ſujet. Uſage ſingulier de l'iſle de Métélin.

Pour ne rien oublier, Monſieur, des anciens uſages conſervés chez les Grecs modernes, voici ce que vous pourrez joindre aux traits que j'ai déja raſſemblés.

Les anciens Grecs à la fin du jour, lorſqu'on apportoit la lumiere, ſe ſouhaitoient mutuellement le bon ſoir; on n'y manque pas encore aujourd'hui, & cet uſage eſt regardé comme une coutume religieuſe.

Les Grecs en écrivant ajoûtent toujours, comme le pratiquoient les Anciens, à leur nom propre, celui de leur pere, & cet uſage eſt établi dans tout l'Orient ». Les Romains, dit Pauſanias, » n'ajoutoient pas le nom de leur » pere à leur nom propre; au lieu que » dans les Inſcriptions Grecques, vous » trouverez toujours enſemble le nom

» du pere &du fils ». Exemple, Αρτεμων Ευθυμίου, Artemon, fils d'Euthymius, &c. &c (1).

Il y a dans l'Isle de Métélin, qui est l'ancienne Lesbos, un usage bien extraordinaire, quoiqu'il ne soit peut-être pas destitué de raison, & qui pourroit provenir des Lesbiens. Toutes les propriétés & tous les immeubles appartiennent aux filles, & à la fille aînée; ce qui emporte l'exhérédation des garçons. Comme dans le cours de mes voyages, je n'ai fait qu'aborder à cette Isle, & que je n'y ai pas fait de séjour, je n'ai pu vérifier le fait par moi-même. Mais on me l'a bien assuré, & le premier Méréliniote que j'ai questionné sur cela, m'a dit que le fait étoit vrai, que cet usage étoit très-ancien, & que les garçons consentoient volontiers à tout céder à leurs sœurs, pour leur procurer de meilleurs établissemens. » Ils pourroient, ajoûtoit-il, s'ils vou- » loient, reclamer la loi Turque, qui » admet tous les enfans au partage des » biens paternels ou maternels; mais

(1) Musæum Veron. *p.* 330.

» ceux qui voudroient ainſi ſe ſouſ-
» traire à la loi du pays, ſeroient d'éſ-
» honorés ».

Pour remonter à la ſource de cet uſage, il faut le chercher dans l'hiſtoire Grecque, en ſuivant les révolutions de Mytilene ; & voici, ſur ce ſujet, tout ce que je trouve.

Dans la deuxieme année de la quatre-vingt-huitieme Olympiade, quatre cent dix-ſept ans avant l'Ere Chrétienne, les habitans de Leſbos renoncerent à l'alliance d'Athènes. Ils reprochoient à cette République, que, les forçant d'abandonner les autres villes de cette Iſle, elle les avoit obligés d'habiter tous dans Mytilene. Ils s'allierent donc avec les Lacédémoniens, qui les reçurent avec joie. Malgré les ſecours que ceux-ci leur envoyerent, les Myteleniens furent battus par les Athéniens, & leur ville fut priſe par Pachès, fils d'Epiclérus. Après cette conquête, le peuple d'Athènes s'aſſembla pour décider du ſort des malheureux Mytiléniens. Cléon, homme violent, propoſa de faire mourir tous ceux qui étoient parvenus à l'age de puberté, & de réduire en eſclavage les femmes & les

enfans. Le peuple prononça l'arrêt, & dans le tems que Pachès le notifioit à Mytilene, il en ſurvint un contraire. Cependant les murailles de la ville furent raſées, & les Athéniens tirerent au ſort entre-eux toutes les poſſeſſions de l'Iſle à l'exception des champs, qui appartenoit aux habitans de Méthymne. Voilà ce qu'on lit dans Diodore (1). Le même rapporte qu'Egyſippe de Lacédémone, haranguant ceux de Syracuſe pour les indiſpoſer contre les Atheniens, leur aſſura que ces derniers, après la priſe de Mytilene & de Milos, avoit fait inhumainement égorger tous ces inſulaires (2).

Cependant les Leſbiens, qui, à la priſe de leur capitale, étoient échappés des mains des Athéniens, & qui ſe trouvoient en aſſez grand nombre, formerent le deſſein de rentrer de force dans leur patrie ; mais pour lors ils ſe contenterent de ſe ſaiſir d'Antandros, ville de l'Aſie mineure, d'où ils faiſoient de fréquentes inſultes aux Athé-

(1) L. 12.
(2) L. 13. Olymp. 89. an. 2.

niens établis à Mytilene. Le peuple irrité envoya contre eux des troupes avec deux généraux. Ceux-ci reprirent Antandros, en maſſacrerent les habitans, & , après avoir paſſé au fil de l'épée la plupart des Leſbiens, revinrent à Mytilene (1).

Cette ville paſſa enſuite ſous la domination de Lacédémone ; & la quatrieme année de la centième Olympiade, la plupart des villes Grecques ſoumiſes aux Lacédémoniens s'étant ſoulevées contre eux, les habitans de Chio & de Byzance leverent les premiers l'étendard de la révolte ; ils furent bientôt ſuivis par les habitans de Rhodes & de Mytilene, qui s'attacherent aux Athéniens. Or comme je vois dans toutes ces révolutions les femmes épargnées, ne fûrent-elles pas d'intelligence avec les nouveaux habitans, pour aſſurer dans leurs familles la propriété des poſſeſſions, & ſe les attribuer à elles ſeules ? Dès qu'elles eurent été reconnues maitreſſes des biens qui leur étoient auparavant communs avec leurs

(1) Diod. *l.* 12.

maris, l'uſage en fit peut-être enſuite une loi qui ne peut être plus favorable pour elles.

Un voyageur, homme d'eſprit, qui m'avoit déja parlé de cette coutume de Métélin, m'en apprend une plus ſinguliere encore, dont je vous laiſſe faire l'application. Je vais copier fidèlement ce qu'il m'écrit.

» Nous nous ſommes entretenus, Monſieur, » de la coutume de Métélin ſi favorable aux femmes; mais » vous ne ſavez peut-être pas que dans » la même Iſle, à trois journées de » Métélin, eſt une petite ville où tout » étranger qui arrive eſt contraint de » prendre une femme, ne dût-il y paſ- » ſer qu'une nuit. On lui préſente une » fille, & ſi c'eſt un homme de quel- » que importance, on lui donne à choi- » ſir. Si c'eſt un homme du peuple, on » le force à prendre la fille qu'on lui » donne, qui alors eſt la plus âgée ou » la plus délaiſſée du Canton. Il vient » un Prêtre qui les marie très-ſérieuſe- » rieuſement, on fait le feſtin de la » noce, & les mariés couchent en- » ſemble. Le mari part, s'il veut, » dès le lendemain; s'il en a le moyen,

» il donne quelque chose à son épouse
» éphémere ; sinon, il part sans lui
» rien donner. Elle lui sait toujours as-
» sez de gré de l'avoir délivrée du
» poids d'une virginité, qu'il est igno-
» minieux de garder, ou de donner à
» un homme du pays. Il faut, pour
» l'honneur d'une fille, qu'un étran-
» ger soit son premier mari. Il impor-
» te peu qu'il lui reste, où qu'après son
» départ il revienne ; car au bout d'un
» an, elle peut se remarier à un homme
» du pays, & si l'étranger reparoissoit,
» il ne pourroit la revendiquer. La vé-
» rité est que, dans cette ville, une fille
» ne trouve à se bien marier, qu'après
» qu'elle a couché avec un étranger.
» Cette coutume remonte, dit-on, à la
» plus haute antiquité. Tout ce que la
» religion chrétienne a pu changer
» dans cet usage, c'est que les Papas
» ont gagné qu'au moins la cohabitation
» seroit précédée d'un mariage dans les
» formes ; au moyen de quoi le Prê-
» tre, les mariés, & les parens sont
» tous en sureté de conscience.

» Ce fait, aussi singulier que certain,
» mérite bien d'être placé dans les re-
» cherches que vous faites sur les Grecs

» anciens & modernes. Ne revenez
» donc pas en France ſans avoir fini
» cet ouvrage qui fera le plus curieux
» pendant à tout ce qu'on a vu de vous
» ſur le commerce. &c.

Je ne ſerois nullement tenté d'aller vérifier, ſur les lieux, cette ridicule coutume, qui ne peut avoir été établie que par un peuple groſſier, barbare, ignorant, ſans mœurs, tel enfin qu'étoient autrefois les habitans des Iſles Baleares (1), qui, ſelon Diodore de Sicile, avoient une étrange pratique dans leurs mariages. Après le feſtin des noces, les parens & les amis alloient, chacun à ſon tour, entretenir la mariée. L'âge décidoit entre-eux du pas; mais l'époux étoit toujours le dernier qui eût l'honneur de ſon entretien (1).

J'ai remarqué dans Héſiode un autre uſage encore ſuivi par les Grecs & par les Turcs. On ne les voit pas, comme nous, au coin d'une rue ou dans une cour, ſe ſoulager du premier beſoin naturel; en y ſatisfaiſant, ils ne ſont jamais ni découverts, ni de-

---

(1) Aujourd'hui *Mayorque* & *Minorque*.
(1) Diod. *l. 5*.

bout, mais agenouillés ou accroupis. Ecoutez sur cela les préceptes de l'ancien Poëte Grec (1), puisqu'on les suit encore ; j'emploie les expressions de M. *Bergier*, qui vient de donner une traduction Françoise du Poëme des *Travaux & des jours*, & qui dans cet endroit a su concilier tout la décence possible avec la fidélité.

» Ne te tourne point contre le so-
» leil pour épancher de l'eau ; ne le
» fais pas même après le soleil couché
» & pendant la nuit, d'une maniere
» peu modeste. Les Dieux veillent
» même pendant les ténébres. Un
» homme modeste se retire à l'écart, ou
» derriere un mur, pour satisfaire aux
» nécessités de la natute. Ne te décou-
» vre jamais d'une maniere indécente
» devant ton foyer ».

Je termine là, sur cet objet, mes recherches ; les bornes de la décence doivent être celles de la curiosité.

---

(1) Hésiod. Oper. & Dies. v. 725., &c.



VINGT-NEUVIEME LETTRE.

Les Libations.

JE n'ai pas tout vu, Monſieur, ni tout dit aſſurément dans les recherches que j'ai faites pour comparer les Grecs modernes aux anciens. En les ſuivant avec attention, on peut continuer avec ſuccès ce que j'ai commencé. M. de Peyſſonel, conſul de France à Smirne, m'a fait part d'une obſervation curieuſe ſur les *Libations*, & je crois devoir l'ajouter ici.

» Je me ſuis ſouvenu de vous & de » votre ouvrage, m'écrit-il dans ſa lettre du 3. Octobre 1768, » en voyant » de mes fenêtres un bateau Grec qu'on » lançoit à l'eau. Avant de mettre la main » à l'œuvre pour commencer l'opéra- » tion, le conſtructeur a fait venir du » vin, & tenant la coupe, il en a ar- » roſé la poupe du bâtiment, en faiſant » des vœux pour la proſpérité du voyage » & du propriétaire; il a bu enſuite & » fait boire tous les aſſiſtans. J'ai vu

» enfin une libation dans toutes les for-
» mes.

Elle doit ſe retrouver encore à la fin des feſtins Grecs, qu'on n'acheve pas, ſans répandre, comme anciennement, du vin, en faiſant des vœux pour le maître de la maiſon & pour les convives, ainſi que dans les cérémonies de l'enterrement, ou au repas des funérailles (1).

Anciennement on ne s'embarquoit pas ſur un vaiſſeau, ſans faire des libations avec du vin. Le conſtructeur Grec de Smyrne nous retrace Enée qui, avant de quitter Alceſte & la Sicile, ſe tenant de bout ſur la proue de ſon vaiſſeau, avec une coupe à la main, jette dans la mer les entrailles des victimes, & fait des libations du vin qu'il répand (2).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*. Tom. 1. p. 351. *Poculum boni genii.* Cyrene dit à ſon fils Ariſtée pendant le repas, *cape Mæonii carcheſia Bacchi, Oceano libemus*, Virg. Georg. L. 4. v. 380.

(1) Ipſe caput tonſæ foliis evinctus olivæ,
Stans procùl in prorâ, pateram tenet, extaque ſalſos.
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.
Ænéid. l. 5. v. 375.

Dans l'Odiſſée (1), Télémaque & le fils de Neſtor étant montés dans leur char, Ménélas les ſuit avec une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partent pas ſans avoir fait des libations.

Télémaque dit encore à ſes compagnons : « Préparez vos rames, & déployez les voiles. » Ils obéiſſent, & il offre de ſon côté ſur la poupe un ſacrifice à Minerve.

Dans l'Iliade (2), les Grecs achetent, par des échanges, du vin de Lemnos, & aucun n'oſe boire, ſans avoir répandu du vin pour faire des libations au fils de Saturne.

Le Poëte Nonnus (3), dans la longue deſcription qu'il fait des cérémonies de la ſépulture, n'oublie pas le vin qu'on répand ſur le bucher.

Je ſuis, &c.

---

(1) L. 15.

(2) L. 7.

(3) L. 37. v. 63. 64.

(4) Voyez dans Lucien le Dialogue de Caron & de Mercure, & dans Plutarque (*in Ariſtid.*) les cérémonies de l'Anniverſaire des Platéens. Celui qui faiſoit la libation diſoit en tenant la coupe : *Προπινω τοῖς ἄνδρασι τοὶς ὑπὲρ τῆς ἐλευθεριας τῶν Ἑλλήνων ἀποθανοῦσι* : Je bois aux vaillans hommes qui ſont morts pour la liberté de la Grece.



TRENTIEME LETTRE.

Remarques ſur quelques endroits de l'Eſprit des Loix, *ſur quelques uſages des Turcs, & ſur Mahomet.*

Vous avez bien raiſon de dire, Monſieur, que le célébre Auteur de *l'Eſprit des loix*, qui n'a vû vraiſemblablement les Orientaux que de ſon cabinet, explique pourtant leurs uſages, comme s'il avoit vécu parmi eux. Mais ne conviendrez-vous pas avec moi, que M. de Monteſquieu, qui écrit ſi bien, a pu quelquefois s'exprimer mal, en parlant une langue étrangere, & ſe tromper ſur la foi des Voyageurs. Je vais donc effacer quelque taches, ou corriger de légeres erreurs que j'ai trouvées dans ſon ouvrage.

Je ne voudrais pas, en premier lieu, rencontrer dans ce livre une faute que font la plupart de ceux qui parlent de la Turquie, en mettant indiſtinctement *Bacha* pour *Pacha*.

Le mot de *Bacha*, en Turc, ſignifie maître ; ainſi l'on appelle un Janiſſaire, *Haſſan-Bacha*, c'eſt-à-dire, *Maître Haſſan*, comme nous dirions *Maître Jacques*. Ce mot vient de *Bach*, tête ou chef.

Le mot de *Pacha* eſt formé de *pai*, mot Perſan, qui ſignifie *pied*, & de *ſcha*, qui ſignifie Souverain, c'eſt-à-dire, Lieutenant de l'Empereur. Or ce titre, comme vous ſavez, ne ſe donne qu'aux Vizirs & aux Gouverneurs.

» QUAND la loi, dit M. de Monteſquieu, » permet au maître d'ôter la » vie à ſon eſclave (1), c'eſt un droit » qu'il doit exercer comme Juge, & » non pas comme maître. Il faut que » la loi ordonne des formalités qui » ôtent les ſoupçons d'une action vio- » lente ».

» SUIVANT la loi Turque, le maître » a droit de vie & de mort ſur ſon eſcla- » ve : mais la loi civile ne le lui permet » pas. On a vu cependant, en Turquie, » un Anglois faire pendre chez lui ſon » eſclave (2) : il ſe tira avec peine &

(1) L. 15. chap. 16. p. 285. v. 4.

(2) Ce trait d'inhumanité fait fremir, & pa-

» avec beaucoup d'argent de cette af-
» faire, parce qu'en Turquie on ra-
» chete le meurtre, & on paye avec de
» l'argent le ſang qu'on a répandu.

» Les Turcs qui n'ont à l'égard de la
» peſte aucune police, voient les Chré-
» tiens dans la même ville échapper au
» danger, & eux ſeuls périr : ils ache-

---

roîtpeut-être incroyable; mais chez les nations les plus polies, il y a des hommes barbares & des monſtres. En voici un autre exemple rapporté par un voyageur Anglois. *Ellis. t. 2. p.* 117.

Un Indien venu de fort loin avec ſa famille, pour trafiquer avec les Anglois au fort d'Yorck, dans la Baye d'Hudſon, eut le malheur de ne trouver que très-peu de gibier dans ſa route; de maniere qu'il fut réduit à la derniere extrémité avec ſa femme & ſes enfans. Dans cet état affreux, ils arracherent la fourrure de leurs habits & eſſayerent de ſe nourrir de la peau qui les couvroit. Cette reſſource leur manqua bien-tôt, & ce qu'on ne peut lire ſans horreur, ces pauvres gens furent obligés de ſe nourrir de la chair de deux de leurs enfans. Arrivés à la Factorie, l'Indien, accablé de douleur, conta ſa déplorable aventure avec toutes ſes circonſtances à un Gouverneur Anglois qui ne répondit que par un grand éclat de rire. Le Sauvage, ſaiſi d'indignation, tourna le dos à ce monſtre en lui diſant : *Ce n'eſt pourtant pas un conte à faire rire.* Voyage de la B. d'Hudſon par Henri Ellis.

» tent les habits des pestiférés, s'en » vétissent, & vont leur train (1) ».

Les François, les Anglois, & quelques autres, sont les seuls étrangers qui s'enferment & qui prennent des précautions contre la peste. Les Chrétiens des pays Grecs & les Arméniens surtout, non plus que les Juifs, n'échappent pas plus au danger que les Turcs, parce qu'ils s'y exposent comme eux. L'usage est chez eux plus fort que la crainte. Cependant il y a beaucoup de Turcs qui craignent la peste, & qui s'en préservent autant qu'ils peuvent. Lorsque la mortalité s'étend à un certain point, on fait des Prieres publiques (2). Si la peur d'une maladie mortelle arrêtoit la communication; si l'on s'enfermoit, comme on fait au signal d'une rébellion, le gouvernement auroit toujours à redouter les effets d'une allarme générale, à laquelle on pourroit se méprendre. Il redouteroit & le défaut de vivres, auquel on est alors exposé, & le cri du mécontentement, & les plaintes qui produisent

---

(1) L. 14. chap. 11. p. 265.

(2) *Voyez* la Lettre sur la Peste, *dans le Supplément.*

ſi ſouvent des émeutes. Il faudroit donc ſe prémunir contre la contagion, par des barrieres, & par la même police que nous obſervons dans nos Lazarets. Mais comment accorder, ſur ce point, une loi néceſſairement rigoureuſe, avec l'habitude du deſpotiſme, qui ne connoît point d'autre loi que ſa volonté?

» Il n'eſt pas mal que, dans les cas » douteux, les Juges conſultent les Mi- » niſtres de la religion. Auſſi, en Tur- » quie, les Cadis interrogent-ils les » Mollahs (1) ».

M. de Monteſquieu confond les Mollahs avec le Muphty. Le nom de *Mollah* deſigne un Cadi ou juge d'un rang ſupérieur; cependant les Cadis & les Mollahs exercent toutes les mêmes fonctions. Le Cadi ne conſulte que les livres des loix & les Juriſconſultes; mais quand deux perſonnes plaident devant lui ou devant le Mollah ſur une queſtion difficile ou intéreſſante, quoique ces Juges ſoient bien inſtruits de ce que la loi prononce en pareil cas, cependant, par déférence & par reſpect pour le Juge ſupérieur, ils renvoient

(1) L. 12. c. 29. p. 234.

les parties devant le Muphty, pour avoir ſa déciſion ou ſon *fetſa*. Sur le fetſa du Muphty qui porte, *Permis ou non permis par la Loi*, le Cadi donne ſa Sentence, & la fait exécuter. Le Muphty eſt donc conſulté comme le premier interprète de la loi, & quand ſon *fetſa* n'eſt pas tel qu'il doit être, le Cadi prononce ſuivant la loi; en ſuppoſant que le Muphty a été mal inſtruit.

» ON change ſi ſouvent de femmes » en Orient, qu'elles ne peuvent avoir » le gouvernement domeſtique. On » en charge donc les Eunuques, on » leur remet toutes les clefs, & ils ont » la diſpoſition des affaires de la mai- » ſon (1) ».

Ceci n'eſt point encore exact. Les Eunuques ne ſont que pour la garde des femmes, pour les ſervir, & pour toutes les affaires du déhors, auxqu'elles des femmes preſque toujours enfermées ne peuvent vaquer. Mais le gouvernement intérieur & domeſtique leur appartient, & les Eunuques ne s'en mêlent pas.

---

(1) L. 16. ch. 14.

Dans toute eſpece de procès, la preuve par témoins, vrais ou ſubornés, eſt toujours la plus forte en Turquie. Cette preuve teſtimoniale eſt en telle conſidération, qu'à la fin du Ramazan, lorſqu'il s'agit d'annoncer la nouvelle lune ou la fête du Bayram, on va ſignifier juridiquement au Cadi la découverte de la nouvelle lune, en faiſant entendre des témoins dont il reçoit les diſpoſitions.

Les Turs paroiſſent avoir conſervés pluſieurs uſages des anciens Romains. Ils batiſſent comme eux, pour leur logement, des maiſons de bois, & de peu de durée, & ils ne cherchent la magnificence, la plus grande ſolidité, que dans les édifices publics. On vous l'a dit ſans doute, Monſieur, & on ne peut trop le répéter : ils ſont en général plus religieux que nous ; un Turc en priere eſt un vrai modèle de dévotion & de recueillement (1).

Je revenois un jour en compagnie

(1) Au milieu d'un feſtin & d'une partie de plaiſir, l'heure de la priere venue, les Turcs quittent tout pour ſe recueillir & pour prier Dieu, comme s'ils étoient dans le Temple.

& à cheval du village de Belgrade. Un Turc faiſoit ſa priere ſur le bord du chemin, & je le conſidérois attentivement. On mafſura que ſi j'approchois de lui, il ne leveroit ſeulement pas les yeux pour me regarder. J'étois jeune, & nouvellement arrivé en Turquie; je ne pûs croire ce qu'on me diſoit. Je m'éloignai pour arriver au galop ſur l'homme en priere: il étoit immobile; je tournai autour de lui, il ſembloit ne pas m'appercevoir, & continuoit de ſe lever & de ſe remettre à genoux, ſans lever les yeux. Enfin j'appuyai preſque ſur lui la tête de mon cheval; mais il ne daigna pas ſe détourner pour me dire la moindre injure, ou me faire aucun ſigne. Ainſi j'aurois perdu la gageure, ſi j'avais parié que j'interromprois ſa priere.

J'ai fait une épreuve d'une autre eſpece. Avant d'entendre le Turc, dès qu'on chantoit une chanſon en cette langue, je riois, comme tout étranger, de l'air & des paroles qui me paroiſſoient de la plus grande biſarrerie. Mais quand j'ai un peu entendu la langue, je n'ai rien trouvé de plus touchant, ni de plus tendre, que les chan-

ſons Turques, dont les paroles ordinairement peignent la ſituation d'un cœur bien épris, ou fort affligé, & l'air plaintif (quoique monotone) inſpire une douce mélancolie. Je me ſentois attendri, malgré moi, & l'impreſſion que j'éprouvais, n'eſt pas une ſingularité que j'affectois parmi mes compatriotes.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, des mœurs & des uſages des Turcs; Ricaud, milady Montagut, & quelques autres Voyageurs ne laiſſent rien à déſirer ſur cet article. J'aurois bien voulu ſeulement pouvoir vous communiquer un très-bon ouvrage ſur Mahomet, de feu M. le Comte de Bonneval, dont ſa mort trop prompte m'a privé, & qu'il m'avoit promis, comme vous l'allez voir par ſa lettre que j'ai conſervée.

Lettre de M. le Comte de Bonneval à l'Auteur.

A COUROU-SCHESME [1] le 19. Août.

» J'AI toujours attendu, Monſieur,

(1) Village d'Europe ſur le bord de la mer noire, peu éloigné de Conſtantinople.

» que M. C. vînt ici, pour lui don-
» ner ma réponſe à la lettre que vous
» avez eu la bonté de m'écrire.

» Je me ſouviens qu'il y a environ
» cinq ou ſix ans, que Milord R. me
» pria par une de ſes lettres de lui en-
» voyer en Angleterre mon ſentiment
» ſur Mahomet, ſur ſa loi, ſur la reli-
» gion qu'il a établie, &, s'il ſe pouvoit,
» ſur les cauſes de ſes progrès, & du
» rapide accroiſſement de la nation
» Arabe, dans les trois parties du
» monde connu de ſon tems.

» Ce Lord, mon ancien ami, &
» homme de grande littérature, m'é-
» crivoit qu'il n'étoit nullement con-
» tent de tout ce qu'il avoit lu ſur
» Mahomet, & qu'il ne voyoit que des
» Satyres contre le Prophête & ſon ſyſ-
» tême. Il me prioit donc, puiſque
» j'étois ſur les lieux, de faire quel-
» ques recherches ſur ce ſujet interreſ-
» ſant, & de lui dire librement mon
» avis; me promettant, ſi je l'exigeois,
» un ſecret inviolable. Il ajoûtoit, qu'il
» connoiſſoit mon impartialité, & qu'il
» tiendroit pour vrai & bien aſſuré, ce
» qu'il recevroit de ma part.

» Cette priere d'un homme que
» j'aimois tendrement (car il eſt mort

» depuis) me fit employer, pour le satisfaire, tous mes ſoins & ceux des » perſonnes de cette nation capables, » par leur peu de préjugés vulgaires, » de m'éclaircir toute choſe, & la vé» rité ſur-tout. J'avois alors un Kiaya » Provençal de la Ciotat, & de la fa» mille de B. nommé Muſtapha, qui » ſavoit parfaitement l'Arabe, qu'il » liſoit & écrivoit très-bien. Il feuil» leta tous les plus anciens manuſcrits » qui parloient de Mahomet. Il tra» vailla même avec des gens éclairés, & » auſſi peu prévenus que lui, quoique » Muſulmans. Il m'en couta quelque » choſe; mais ſur leurs mémoires, ti» rés des livres originaux, je fis, après » un an d'exactes recherches, un *Eſſai* » *ſur Mahomet, ſur ſa religion, ſur ſes* » *loix, ſur ſes conquêtes & ſur les Ara-* » *bes*. Cet ouvrage plût infiniment à » Mylord R, qui le remit en mourant » à un autre ſçavant, auſſi de mes amis, » le lui ayant envoyé de Portugal où » il mourut, à condition qu'il n'en » donneroit point de copie. Je dois en » avoir les brouillons, & ſi je les trou» ve, je vous les communiquerai vo» lontiers. Je croi que j'ai pris le ton » qu'il faut prendre dans cette hiſtoire,

» & dans ce tems ci, où les hommes
» recherchent la vérité par une bonne
» critique sans prévention, & sans in-
» jures ».

Vous regretterez comme moi, Monsieur, la perte d'un ouvrage aussi curieux, aussi piquant, aussi instructif, que doit l'être celui-là. M. le Comte de Bonneval y refutoit principalement la vie de Mahomet par M. de Boulainvilliers. Il faisoit voir qu'en séparant le faux Prophête du grand homme, Mahomet étoit un génie puissant, un excellent législateur, un très-habile politique, un véritable conquérant, & qu'accommodant sa religion au Climat, il en avoit pris les fondemens dans le catechisme des Ariens. Il rendoit ensuite raison de tous les Exploits militaires & des conquêtes de Mahomet. Tel étoit le plan de cet ouvrage, suivant ce qu'il m'en a dit lui-même. Si sur la foi des livres Arabes, il avoit un peu trop exagéré l'éloge du chef de la religion Musulmane, un lecteur instruit & judicieux auroit vu d'un coup d'œil toutes les restrictions dont un pareil éloge étoit susceptible.

Je suis, &c.

FIN.





